DK451
.L58
v.1

11.30.06.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division DK451

Section L58

V.1

LA FINLANDE.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais

LA

FINLANDE

Son histoire primitive, sa Mythologie, sa Poésie épique,

AVEC

LA TRADUCTION COMPLÈTE DE SA GRANDE EPOPÉE :

LE KALEWALA,

SON GÉNIE NATIONAL, SA CONDITION POLITIQUE ET SOCIALE
DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE,

PAR LÉOUZON LE DUC.

I

PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845

LA

FINLANDE

LA TRADITION COMPLÈTE DE SA RACE ÉPIQUE

LE KALEVALA

PAR LEOUZON LE DUC

PARIS

INTRODUCTION.

Lorsqu'on étudie l'histoire de l'humanité, on est frappé de l'étrange destinée qui pèse sur certaines nations. Jetées par le mouvement des migrations aux extrémités du monde, elles y restent méconnues, oubliées : personne ne prend souci de leur existence, personne ne vient leur demander ce qu'elles sont.

Et pourtant, parmi ces nations, il en est qui seraient dignes d'exciter l'intérêt. Une vie riche et féconde les anime, un travail incessant les occupe ; elles développent les forces de leur génie, les vertus de leur âme. Il est vrai que leur vie est presque toute intérieure, qu'elle a peu ou point de retentissement au dehors. Mais qu'importe ? Est-ce une raison de les reléguer dans l'oubli ?

Dans la vaste économie providentielle qui régit

le monde, il ne faut pas seulement considérer les nations d'après la relation extérieure, plus ou moins active, que elles ont entre elles. Ce serait s'exposer à d'énormes injustices, et à cette proscription ignorante que nous avons flétrie tant de fois dans les historiens de l'antiquité. Dieu, en créant les nations et en les dispersant sur la terre, a déposé dans leur sein une triple vie commune qu'elles doivent féconder et développer : vie intellectuelle, vie morale, vie sociale. Trouvez une seule nation, vraiment constituée, qui ne possède en elle cette triple vie. Or, c'est là le principe d'unité qui les lie entre elles. Mais ce principe, qu'est-il autre chose encore que le développement progressif de l'humanité, que l'élaboration de la civilisation universelle du monde?

Donc, parce qu'un peuple, habitant des régions extrêmes du globe, semble étranger à tous ces mouvements politiques qui nous entourent et qui absorbent toutes nos attentions, nous ne devons point pour cela le traiter en paria, en création parasite. Il a, comme tous les autres, sa place dans l'économie générale des peuples; comme tous les autres, il participe au progrès, au développement civilisateur de l'humanité; comme tous les autres, par conséquent, il a droit à l'intérêt de l'histoire.

Allons plus loin. Lorsqu'un peuple est doué d'une intelligence qui pense, d'un cœur qui bat, d'une force qui agit, quelque isolée que soit sa demeure, quelque mystérieuse que soit sa vie, n'est-il pas à croire qu'on trouvera en lui, outre les fonc-

tions générales dont nous avons parlé, un type spécial manifesté, curieux à l'observation, plein d'intérêt pour la science? Oui, malgré son isolement, ou plutôt par la vertu même de cet isolement, un tel peuple aura conservé sa nationalité vierge. Or, quoi de plus curieux à étudier qu'une pareille nationalité? Aujourd'hui que, par suite de la vulgarisation des mêmes idiômes, du mouvement des conquêtes, de l'essor du commerce, toutes les nations se rapprochant les unes des autres, les types les plus caractéristiques menacent de s'altérer, on doit être heureux, ce semble, de pouvoir arrêter ses regards sur une nation toujours fidèle à son individualité, et d'en étudier les singuliers phénomènes.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas un des plus beaux priviléges de la France de convoquer en quelque sorte, sous son ciel, toutes les nations de la terre, et de leur demander compte de leur génie? Rome, Athènes, l'Orient, la Germanie, l'Afrique sont venus, tour à tour, lui offrir les trésors de leur civilisation et de leur intelligence. Maintenant, ces contrées n'ont presque plus rien de nouveau pour elle. C'est donc le moment d'introduire dans son sein d'autres éléments d'observation, de faire poser devant elle un de ces peuples inconnus dont elle n'a pu encore étudier l'intime physionomie.

Nous n'avons pas encore nommé la Finlande, mais on aura compris, sans doute, d'après le titre de notre livre, que toutes les généralités exprimées jusqu'à présent se rapportent à elle. C'est, en effet,

sur ce pays que nous prétendons fixer l'attention. En est-il de moins connu? Excepté M. Xavier Marmier, cet écrivain gracieux et spirituel, qui lui a consacré quelques lettres instructives et pleines d'agrément, nous ne sachons pas qu'aucun voyageur moderne lui ait donné place dans ses souvenirs. Du reste, il est peu de voyageurs qui poussent leurs courses jusqu'en Finlande. Son rude climat épouvante les organisations méridionales, son calme politique laisse indifférents les hommes de mouvement et de parti. Je passe sous silence sa situation hyperboréenne, son idiôme si rebelle aux efforts des étrangers qui veulent l'apprendre, les préjugés que les esprits même les plus éclairés nourrissent contre les nations inexplorées : tous ces obstacles, et d'autres encore, sont cause que la Finlande est restée jusqu'à présent isolée du mouvement de l'Europe, à laquelle elle appartient pourtant, et que rien ou presque rien de sa vie intellectuelle, morale, politique, ne s'est révélé au dehors.

Notre but, dans cet ouvrage, est de réparer cette injustice, car c'en est une, et de restituer, autant qu'il nous sera possible, à la Finlande, l'intérêt qu'elle mérite. Nous l'avons habitée pendant longtemps, nous y avons fait sur sa nationalité de sérieux travaux, à l'aide d'une coopération puissante; nous y avons même conservé des rapports intimes avec plusieurs savants du pays, auxquels nous avons déjà demandé, depuis notre retour en France, la solution d'un grand nombre de difficultés, que

nous n'avions point prévues tandis que nous étions au milieu d'eux. Tant de secours ont mis entre nos mains de précieux matériaux. Nous espérons qu'ils nous aideront à remplir notre tâche, sinon avec cette perfection que respecte toute critique, du moins de manière à faire apprécier nos efforts.

Nous le dirons avec franchise : quand après deux ans d'un travail opiniâtre et consciencieux, soit en Finlande, soit en France, nous nous sommes décidé à publier ce livre, notre intention n'était d'abord que de donner le *Kalewala*, c'est-à-dire la grande épopée nationale des peuples finnois. Déjà M. Xavier Marmier l'avait signalée dans une brève analyse. Compléter ce travail, ou plutôt substituer à l'esquisse légère de l'auteur des *Lettres sur la Russie*, l'ouvrage finnois, dans l'intégrité de sa composition, sans même l'entourer de notes et de commentaires, laissant aux savants qui le liraient le soin de le comprendre et de l'expliquer, tel avait été notre dessein. Il nous semblait assez grand, puisqu'ainsi nous offrions aux investigations de la haute critique le monument intellectuel d'une nationalité jusqu'alors inconnue. Mais en réfléchissant davantage sur la portée d'un livre conçu et exécuté d'après une pareille idée, nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'elle ne pouvait être qu'extrêmement restreinte; que ce livre n'arriverait, tout au plus, que sur le bureau solitaire de quelques académiciens, hommes curieux et spéciaux, tels qu'on n'en trouve presque plus aujourd'hui. Nous

songeâmes donc à dépouiller notre livre d'un caractère de spécialité trop exclusive, et à l'entourer d'éléments propres à le rendre, autant que possible, universellement abordable.

Au lieu d'un seul poëme, nous donnons presque une histoire.

Mais voici comment :

L'œuvre nationale d'un peuple doit nécessairement refléter la vie complète de ce peuple, c'est-à-dire qu'elle doit reproduire les phénomènes de son intelligence, de ses mœurs, de son état social. Or dans ces phénomènes repose toute son histoire. Les éléments n'en sont point ailleurs. Et voilà ce qui nous avait frappé dans le *Kalewala*. Nous conçûmes, donc, qu'en groupant autour de lui une série de travaux rapportés à son idée, et comme issus de son inspiration, nous parviendrions, d'abord, à rendre plus facile l'intelligence de l'épopée finnoise, ensuite à tracer un tableau historique, du moins dans ses principaux délinéaments, de la nation qui en est l'auteur. C'est ainsi que nous avons commencé par étudier les temps primitifs des peuples de la Finlande, parce qu'il nous a semblé que, pour mieux apprécier l'œuvre de leur génie, il fallait, avant tout, les connaître eux-mêmes, savoir d'où ils sont venus, et comment s'est constituée leur individualité nationale. C'est ainsi que si nous explorons leur mythologie, si nous examinons leur idiôme, si nous analysons les secrets de leur poésie, c'est comme initiation aux mystères intimes de leur épopée. Les

notes que nous avons ajoutées au texte concourent aussi à l'expliquer, et révèlent en même temps les mœurs, institutions, usages, etc., du peuple finnois, par conséquent son génie national. Quant à l'appendice final relatif à l'histoire moderne de la Finlande, il rentre évidemment dans le même cadre. Après avoir étudié le monument antique d'une nation, après avoir vu ce qu'elle était, ce qu'elle faisait autrefois, on se demande naturellement ce qu'elle est, ce qu'elle fait aujourd'hui. Les temps s'expliquent l'un par l'autre.

Ainsi, quoique le *Kalewala* ne soit point notre but unique, il n'en est pas moins notre but principal. C'est à lui que tous les éléments de notre livre se rapportent, soit immédiatement, soit médiatement. Il est comme son point central, comme le principe de son unité.

Donc pour avoir de ce livre une idée vraie, il ne faut point l'étudier dans ses parties isolées. Toute sa valeur est dans l'ensemble. Ce n'est qu'en l'envisageant de cette manière qu'on pourra comprendre sa signification réelle, et trouver en lui la pleine justification de son titre.

I.

Histoire primitive des peuples finnois.

C'est un point d'histoire d'une obscurité profonde et presque impénétrable que celui de l'origine des peuples finnois. Les vieux historiens nationaux

manquent, car ces peuples, comme tant d'autres, n'en avaient point; ce qu'on possède des anciennes runas ne raconte que les créations mythologiques, les usages de la vie, les fantaisies de l'imagination, principes de conjectures, si l'on veut, pour la question qui nous occupe, mais non de solution certaine et incontestable. Quant aux historiens étrangers, ils sont à son égard d'opinions si diverses, qu'au lieu de l'éclaircir, ils ne font souvent que l'envelopper de nouvelles ténèbres.

Plusieurs de ces derniers, parmi lesquels Lagerbring, Yhre, Leibnitz, Schlözer, Thunmann, Rask, Geyer, etc., prétendent que les Finnois ont été les plus anciens habitants du nord, et les mêmes peuples identiquement que les Jotes, les Thusses, les Rèses, les Trolles, les Dvergues, les Quènes, etc. Une opinion singulière les fait sortir des neuf tribus d'Israël emmenées de Samarie en Assyrie (1). Quelques traits épars de ressemblance entre la langue israëlite et la langue finnoise ont pu donner lieu à cette conjecture, qui d'ailleurs n'a aucun fondement historique. Il est des auteurs qui confondent les Finnois avec les Venèdes ou Venètes,

(1) Arctopolitanus, Dissert... De origine et religione Fennorum. Upsaliæ, 1728. — O. Rudbeck, fil. Atlantica illustrata. Upsalis, 1733, pag. 64. Bilmark. Dissert. de origine Fennorum. Aboœ, 1764. — Dalin, Svea Rikes Historia, part. I, page 54.— Björner, Svea Rikens hävda älder, etc., med tillökning av et brev om Finnars, Lappars och Samojeders Ursprung från Samaritanska Israëliter, Stockholm, 1748.

et qui pensent que le mot *Vinland*, désignant le pays de ces derniers, a été changé en celui de *Finland* (1). On n'a pas oublié, non plus, les anciens Vanes, qui tirent leur nom des Vènes, dont on fait sortir aujourd'hui les Vandales, les Venèdes, les Vendes et les Quènes (2). La parenté des Finnois avec les Huns a été tantôt affirmée, tantôt niée (3). On pense aussi qu'ils sont d'origine germanique ou scythique, ce qui expliquerait le nom de Tschoudes qui leur a été donné par les Russes (4). Il en est qui les disent alliés des Samojèdes ou Vigoures, d'autres des Hongrois. Cette dernière opinion est la plus généralement admise. Quant à la parenté des Finnois avec les Turcs, c'est une hypothèse récente, inspirée par des ressemblances philologiques dignes de considération (5). Enfin, on sou-

(1) Bilmark.

(2) Vexionius (Gyldenstolpe), Descriptio Sueciæ, Gothiæ, Fenningiæ, etc. Lib. II, c. 8.

(3) Strahlenberg, Das nord-und ostliche Theil von Europa und Asia, p. 34, not. 14, et page 61; Tabl. p. 136. Suhm, Historie over Folkenes Oprindelse Almindelighed, p. 185, 193. Schöning. Forsög til de Nordislke Landes, Särdeles Norges gamle Geographie, p. 3 not. 1. —Bilmark, Diss. an Hunni sint Fennorum aborigenes Aboæ, 1792.

(4) Cluverius, Germanica antiqua. Lib. III, cap. 45. Bayer, Comment. Petropolit. tom. 1, p. 387, 388. — Commentationes societ. reg. scientiarum Gothing. vol. XII, p. 266, 271. — Stralhenberg. l. c. p. 34, 172. — Wilde, Histor. pragmatica, p. 78. — Radloff, Muthmassungen über den Ursprung des finnischen Volks. Äbo, 1809. p. 14. Ett bref från professor Rask. Voyez Nyerups Magazin for Reiseiagttagelser. Kiöbenhavn, 1820. Tome I.

(5) Schöning. l. c. p. 2. Suhm, Nord Folks Oprindelse, p. 13.—

tient que le peuple finnois est un peuple ouralien, venu de la Haute-Asie, sans qu'on dise toutefois de quelle race il est originaire (1).

Au milieu d'opinions si divergentes, quel parti prendre? Comment distinguer le vrai du faux, l'incertain du probable? Une question ainsi débattue n'est-elle point, par le seul fait, déclarée insoluble? Cependant, pour l'érudit sérieux, les questions les plus hérissées de contradictions ne sont-elles pas souvent les plus émouvantes, les plus dignes d'intérêt?

Occupons-nous donc encore de l'origine des peuples finnois.

Sans doute, il serait téméraire à nous de prétendre à une solution définitive. Ce résultat, s'il était possible, dépasserait nos forces. Toute notre prétention, c'est d'exposer succinctement les travaux et les recherches que ce thème historique a suscités. Rühs, Geyer, Arwidsson, Derschau, Rein, seront nos guides. Certes, pour nous, ce travail est sans gloire, mais nous aimons à croire qu'il ne sera pas sans utilité pour la science.

Les Hiong-nou, selon Deguignes, habitaient les parties septentrionales de la Chine. Puissants d'abord, ils attaquèrent le grand empire et entretinrent avec lui des hostilités presque permanentes.

Folkenes Oprindelse i Almindelighed, p. 194. — Radloff, l. c. — Bayer, l. c. p. 385. — Aspegren, Beskrifning ome Pedersöre Socken. Åbo, 1766, part. 2, p. 41. — Dalin, l. c. — Levesque, Histoire de Russie. Paris, an VIII. Tom. VI, p. 333, 336. Nyerup. l. c.

(1) Klapproth. Asia polyglotta, p. 183.

D'un autre côté, des guerres intestines acharnées déchiraient leur propre sein. Or, il arriva que, soit à cause des vicissitudes de la guerre, soit à cause de l'accroissement de leur population, ils furent forcés de s'étendre plus à l'ouest : par la suite des siècles, ils s'établirent, peu à peu, dans ces vastes pays situés entre la Corée, la Chine et la mer Caspienne. Là ils se partagèrent successivement en plusieurs branches, qui, plus ou moins, laissèrent s'altérer leur type primitif. Celles d'entre elles qui s'éloignèrent le plus de l'Orient, leur commune patrie, formèrent les nations des Huns, des Turcs, des Hongrois, etc. (1).

Cette opinion, que Deguignes prétend appuyer sur des traditions chinoises et orientales, n'est, à l'avis de Klapproth, rien moins qu'admissible. Selon lui, il est faux que les Hiong-nou soient la souche des Huns. Chassés par les Chinois, ceux des Hiong-nou qui gagnèrent l'occident se réfugièrent vers le Khang-Khin ou la Sogdiane, et s'arrêtèrent à Koutché sous le nom de Yue-po ou Yue-pan. Bientôt ils disparurent de l'histoire. La parenté supposée par Deguignes, entre les Hiong-nou et les Huns, ne peut donc avoir d'autre fondement qu'une certaine ressemblance dans les noms. Or une seule donnée étymologique ne suffit pas, dit Klapproth, pour déterminer la filiation des peuples. On sait

(1) Histoire générale des Huns, tome I, part. II, p. 213, 218, 225. —Part. 2, p. 2, 13.

dans quelles erreurs est tombé Bergman en voulant établir, d'après ce seul principe, l'affinité des Huns et des Mongols. D'ailleurs, relativement aux Hiong-nou et aux Huns, la chronologie suscite d'inextricables difficultés (1).

Klapproth nie aussi la parenté que Deguignes cherche à établir entre les Huns et les Turcs. Il la traite d'opinion hasardeuse, de vaine conjecture. On ne sait toutefois si la manière acerbe dont il s'exprime à cette occasion lui est inspirée plutôt par la conviction de la vérité que par son antipathie, bien connue, pour le savant orientaliste, son devancier et son rival.

Nous nous garderons de trancher la discussion. Cependant, quand on consulte les auteurs, il semble que l'opinion de Deguignes est la plus universellement admise. D'abord, pour ce qui regarde les Hiong-nou, Ritter, qui, suivant Wiseman, a profondément étudié les questions de géographie historique, prétend que les Turcs, sous le nom de Hiong-nou, occupaient tout le nord de la Chine; qu'ils se séparèrent en deux royaumes dans le premier siècle de notre ère; qu'ils disparaissent de l'histoire dans le quatrième, et recouvrent leur domination dans le siècle suivant; que, plus tard, ils furent emportés par le pouvoir irrésistible de Tschingis-Khan, et reçurent ainsi le nom de Tar-

(1) Klapproth, Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, p. 242.

tars, qu'ils considèrent comme un reproche. Abel Rémusat confond aussi les Turcs avec les Tartares, les Mantchous et les Mongols (1). De même Balbi (2) et le docteur Prichard, lequel considère les Turcs et les Tartares comme formant historiquement une même race (3).

Donc, il est à croire, d'après ces divers témoignages, qu'une véritable parenté a existé entre les Hiong-nou et les Turcs. D'un autre côté, la parenté entre les Turcs et les Huns n'est pas moins généralement admise. Les historiens byzantins sont unanimes à cet égard. Theophanes Confessor, Theophilactus Samocatta, écrivent indifféremment *Huns, Ongrois, Turcs*. Cedrenus et Johannes Zonaras prétendent aussi que les Turcs sont un peuple hunnique (4). Les Hongrois sont également appelés Turcs par ce dernier et par Constantin Porphyrogénètes, lequel soutient qu'ils sont le même peuple que les vieilles races turques qui habitaient autrefois les frontières septentrionales de la Perse. D'autres les appellent *Unni*. Cinnamus ajoute *occidentales*, etc. (5). Quoi de plus frappant que la res-

(1) Recherches, etc. Disc. prél. p. 37.

(2) Atlas ethnogr. n° VIII.

(3) Researches, vol. II, p. 283.

(4) Theophanes, Chronographia. Venet. 1721, p. 165. — Theophylactus, Historiar. L. III, c. 6. — Cedrenus, Histor. Compend. p. 299. — J. Zonaras, Annales. Venet. 1721, p. 139, 200.

(5) Stritter, Memoriæ populorum, olim ad Danubium, Pontum-Euxinum, etc., incolentium.— Petropoli, 1771. Tom. I, p. 451, 626.— Tom. III p. 3, 4, 581.

semblance du nom des Hongrois avec celui des diverses races hunniques, comme les *Ugri*, les *Ungri*, les *Ongri*, les *Unuguri*, etc.!... Il y a presque identité. Cette signification s'éclaircit encore par les phénomènes philologiques. Klapproth lui-même explique les mots hunniques par la langue hongroise (1). Les anciennes chroniques confirment aussi ce sentiment. Car, d'un côté, elles affirment que les Hongrois sont une famille de Huns ; d'un autre côté, qu'ils sont issus de l'union des Huns et des Avares. Mais, suivant les historiens byzantins, les Avares sont aussi, soit par le nom, soit par la langue, soit par les mœurs, d'origine hunnique ; et de nouvelles recherches ont montré que, parmi les Lesghi-Avares, habitants du Caucase, descendants des anciens Avares, il existe encore une grande quantité de noms de personnes appartenant aux Huns (2).

De toutes ces données réunies et corroborées les unes par les autres, il résulte que les vieilles races hongroises, turques, etc., ont conservé pendant longtemps, entre elles et les Huns, d'étroits rapports de famille. S'il n'en était ainsi, on ne sau-

(1) Klapproth, Tableaux historiques, p. 244.

(2) Joh. Thwrócz, Chronica Hungarica, p. 45; dans Schwandtner, Scriptores rerum hungaricarum, tom. I, Vienne 1746. Newe ungarische und Siebenbürgische Chronik.— Francf. 1664.— Bonfinnius, Rerum Ungaricarum Decades. — Bascl. 1568, p. 29. — Ortelius, Ungerische Chronologie. Nuremberg, 1515, p. 13. — Pray, Annales veteres Hunnorum, Avarorum et Hungarorum. — Klapproth. — Tableaux historiques, p. 245.

rait comment expliquer cette étrange unanimité de témoignages en faveur de la parenté de ces peuples, ni cette identité frappante des noms, qui les fait prendre indifféremment, par les historiens, les uns pour les autres.

D'ailleurs les recherches les plus modernes ont fait découvrir entre l'idiôme turc et l'idiôme hongrois ou madgiare une ressemblance frappante. Or, de l'avis de tous les philologues, la ressemblance des idiômes est le signe le plus certain de la parenté des races. Un peuple peut bien emprunter à un autre peuple ses lois, ses institutions, ses usages, encore ceci dans certaines limites. Mais la langue est inaliénable. Elle constitue, en quelque sorte, l'individualité, le génie propre d'un peuple; car elle est issue de son âme, elle révèle toute sa puissance intime et les facultés les plus mystérieuses de son être. Un peuple dépend de sa langue autant que de sa nationalité : l'une est corrélative à l'autre, en sorte que s'il laisse se perdre la première, il voit la seconde s'altérer proportionnellement. Voilà pourquoi les vainqueurs se sont toujours efforcés d'imposer leur langue aux nations conquises; ils savaient bien que par là ils les attaquaient dans ce qu'elles avaient de plus vital, et que la substitution de leur idiôme était plus capable de les attacher à eux que la puissance du glaive et toutes les combinaisons de la politique. Voilà pourquoi aussi les souverains intelligents qui aspirent au noble but de conserver leurs peuples dans

leur type national, ou de les y ramener s'ils en sont déchus, prennent tant de soin pour tenir la langue du pays en honneur, et la rendre l'objet d'un culte universel parmi leurs gouvernés.

Du reste, quand nous parlons d'idiôme révélateur du génie d'un peuple, nous n'entendons pas seulement la collection plus ou moins riche des mots réunis dans un vocabulaire. Ce n'est là, si nous pouvons ainsi parler, que son écorce : la séve qui lui donne la vie, c'est la construction de ces mots, l'agencement des phrases, les exigences de la syntaxe. Des mots, on peut en emprunter à toutes les nations; ce sont des éléments matériels, en quelque sorte, sans conséquence. Tout est dans leur mise en œuvre, dans leur formule intérieure. Voyez les étrangers qui s'expriment dans une langue qui n'est pas à eux : toujours leurs conversations trahissent l'homme de leur pays. Que de fois, à Helsingfors ou à Pétersbourg, n'avons-nous pas entendu nous-mêmes des Russes et des Finlandais parler russe et suédois avec des mots français! C'est qu'à ce point de vue il est impossible à un peuple, quoi qu'il arrive, de perdre entièrement son idiôme (1). Nous l'avons déjà dit, l'idiôme d'un peuple et sa nationalité, c'est tout un. Or, la na-

(1) « Les lois, les mœurs, la religion, dit Rask, changent; la langue reste, et pour apprendre à connaître l'origine d'un peuple, pour pénétrer dans un passé obscur, où la tradition certaine nous manque, où l'histoire est souvent interrompue, il n'est pas de guide plus sûr que les langues. »

tionalité peut bien s'altérer, s'affaiblir, se transformer à tel point qu'elle semble morte. Mais fouillez, fouillez jusqu'aux entrailles de ce peuple que vous croyez un autre peuple, vous y sentirez encore des déchirements douloureux, des instincts de révolte contre l'état présent, des palpitations de sa vie primitive.

Donc, lorsqu'il y a ressemblance d'idiômes entre deux nations, il y a entre elles ressemblance de type intérieur, et, par conséquent, parenté. Mais cette ressemblance, il ne faut point qu'elle soit simplement arbitraire ou systématique; elle doit être réelle, profonde, primitive. Or c'est là le point difficile à déterminer. Grand nombre de savants, tels que Humboldt, Wheter, Goulianoff, Young, Parkhurst, Balbi, Klapproth, Schlegel, Crawfurd, Abel Rémusat, etc., se sont occupés de cette question. Les divers systèmes qu'ils ont professés se réduisent à deux et constituent une double école : l'école lexique et l'école grammaticale. Celle-ci fonde la ressemblance des langues sur leurs affinités grammaticales; mais on peut dire que ce principe est peu sûr; car il est prouvé que les langues ont presque toutes les mêmes formes de grammaires. Quant à l'école lexique, celle qui fait dériver la parenté des idiômes de leurs affinités verbales, elle est moins sujette à l'erreur. Cependant, on l'a vu employer dans ses investigations tant de méthodes arbitraires, que souvent ses résultats n'ont été rien moins qu'incontestables. Le procédé le plus sûr,

comme aussi le plus naturel, ne serait-il pas d'agir, à la fois, d'après la manière des deux écoles? Humboldt se rapproche de ce sentiment (1). Mais alors il faudrait écarter avec soin de l'étude comparative tous les mots d'origine ou d'emprunt récents, et ne s'attacher qu'à ceux dont la physionomie trahit l'antiquité, ce qui dit assez qu'on devrait étudier surtout les radicaux. C'est, en effet, ces derniers seulement qui constituent le fond d'un idiôme et qui conservent invariablement son empreinte originelle; les autres ne sont que des éléments hétérogènes, qui ne sont jamais entrés et qui n'entreront jamais en fusion avec lui. Il faudrait aussi, dans la comparaison des grammaires, éviter de se répandre sur ces formes générales qui appartiennent à tous les idiômes, mais se fixer sur celles qui caractérisent exclusivement ceux que l'on étudie; il faudrait, par exemple, examiner l'agencement des mots entre eux, la construction des phrases, leur combinaison, la propriété relative des locutions, le caractère que leur imprime l'action plus ou moins vive, soit de l'intelligence, soit de l'imagination, soit du sentiment: car ce sont là des conditions inaliénables, qui caractérisent infailliblement le génie propre des langues.

Il nous semble qu'une ressemblance fondée sur ces principes est plus qu'incontestable, et qu'on

(1) Essai sur les meilleurs moyens de déterminer les affinités des langues orientales, par le baron Guill. de Humboldt, dans les Transactions de la Société royale asiatique. Vol. 1830, p. 214, 215.

peut en conclure une vraie et légitime parenté d'abord entre les langues qui la possèdent, ensuite entre les peuples qui parlent ces langues. Or, telle est la ressemblance que les savants historiens et philologues, Pray, Toppeltinus, Menniski, Nyerup, etc., affirment exister entre l'idiôme turc et l'idiôme hongrois ou madgiare. Les conséquences de ce fait sont évidentes.

La même affinité qui a été observée entre le turc et le madgiare, Sainoviez, Gyamarthi et d'autres philologues plus modernes, ont prouvé qu'elle existait aussi entre le madgiare et le finnois. Dans ces deux idiômes, les voyelles ont le même son, les terminaisons des mots la même euphonie; et ce point si caractéristique de la langue finnoise, qui consiste à ne pouvoir commencer un mot par plus d'une consonne, se retrouve également dans la langue hongroise (1). Est-il rien de plus positif? D'ailleurs, ces résultats obtenus par l'étude, l'expérience, de temps en temps, vient les confirmer. On nous a raconté, tandis que nous étions à Helsing-

(1) Sainovii Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse. Coppenh.1770.—Gyamarthi, Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis Fennicæ originis, grammaticè demonstrata: Gœtting. 1799. — Nyerup. — Magazin. l. c.

« Le langage des *Finnoniens*, dit Leibnitz, ou du nord-est de notre continent, s'étend depuis l'Océan germanique, ou norwégien plutôt, jusque vers la mer Caspienne (quoique interrompu par les peuples esclavons qui se sont fourrés entre eux), et a du rapport au hongrois, venu des pays qui sont maintenant en partie sous les Moscovites. »

fors, que, quelques mois avant notre arrivée, un Hongrois était venu dans le pays pour y faire des études de philologie comparative. Or, il s'était rencontré, disait-on, que ce Hongrois, sans le secours d'aucun interprète, et parlant sa propre langue, s'était fait tout d'abord comprendre des paysans finnois, lesquels, de leur côté, étaient aussi compris par lui. On faisait observer, à ce sujet, que les mêmes rapports existent entre le hongrois et le finnois qu'entre le breton de l'Armorique et celui du pays de Galles. Nous croyons cette conclusion exagérée ; mais le principe d'où elle partait est plus que suffisant, ce semble, pour confirmer l'opinion des savants, sur l'affinité des deux idiômes dont nous parlons.

Faut-il conclure de là qu'entre les Hongrois et les Finnois il y a communauté d'origine ? C'est du moins le sentiment des auteurs que nous avons déjà cités, et, de plus, de Fischer, Hager, Schlözer, Arwidson, Derchau, etc. Il est d'ailleurs universellement reconnu que les races finnoises ont eu pour séjour primitif les contrées de l'Oural, ce qui fait dire à Klapproth qu'on devrait plutôt les appeler races ouraliennes. Or, c'est aussi des contrées de l'Oural que sont descendus les Hongrois. Ils y habitaient la Jougrie, qui, à la fin du quinzième siècle, portait encore le nom de *Ongaria*. Les anciennes chroniques russes racontent également qu'un peuple partit de l'orient (suivant Fischer, de la Jougrie), traversa les montagnes, franchit le territoire

de Kiow, passa les Karpathes, attaqua et défit les Woloques, et vint s'établir dans les contrées arrosées par le Danube, qui prirent dès lors le nom de Hongrie (1).

Ces divers témoignages philologiques et historiques nous paraissent donner une grande valeur à notre première conclusion. Ne nous autorisent-ils pas aussi à affirmer la parenté des Finnois avec les Huns, les Turcs, les Avares, et, en général, avec toutes les nations alliées des Hongrois?

Sans doute, une parenté si reculée, qui ne se découvre qu'à la perspicacité du philologue et à l'investigation pénible de l'érudit, pourra paraître amenée de trop loin. Nous n'en disconvenons pas. Qu'on observe cependant que, pour être difficiles à suivre, ses traces n'en sont pas néanmoins perdues, et ne peuvent se dérober toujours. Nous le savons, le mouvement des migrations a singulièrement bouleversé l'histoire des races. Une fois lancées dans le monde, elles ont marché où les poussait la conquête, se heurtant, se détrônant les unes les autres, s'entrelaçant, se confondant, changeant de nom comme de pays, suivant les caprices ambitieux d'un chef ou l'humeur superbe de la nation. Au milieu de

(1) Altrussiche Geschichte nach Nestor. Uebersetzd von J. Müller. Berlin, 1812, p. 89. — Fischer, Sibirische Geschichte, p. 124. Karamsin, Hist. de l'emp. de Russie, tome I. p. 158. — Rühs, Geschichte des Mittelalters, p. 853. Chronicon Theodosiani Kioviensis, dans le Samlung russ. Geschichte, de Müller, p. 14. Nyerup Magazin, l. c.

cet immense conflit, les idiômes se sont mêlés, modifiés, altérés ; les types mêmes ont changé de face, et quelquefois de manière à démentir leur caractère primitif. Cependant rien n'a été perdu ; le passé vit toujours dans le présent. Mais cette vie est enveloppée d'épaisses ténèbres. Pour les dissiper, il faut un travail scrutateur plein de courage, une lumineuse philosophie, une érudition profonde et sûre. Ainsi on parviendra à ressaisir les éléments originels, à rassembler les débris épars des individualités premières ; on les comparera, on comprendra leurs convenances et leurs harmonies ; on les sentira, en quelque sorte, palpiter au sein des nations auxquelles ils appartiennent, et justifier de leurs affinités.

Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, il faudra souvent remonter de longs siècles, se perdre en quelque sorte dans la nuit des temps. Mais qu'importe ? Pour déterminer la filiation des peuples, il n'est point nécessaire de montrer entre eux une parenté prochaine, il suffit d'établir qu'ils appartiennent originairement à la même famille.

Tel est le but que nous nous sommes proposé dans la question des Hongrois et des Finnois. L'avons nous atteint ? Il serait téméraire à nous de le prétendre. Cependant, nous regardons l'opinion que nous avons développée, comme une de ces hypothèses fortement appuyées, qui doivent rester maîtresses, tant qu'elles ne sont point renversées

par une hypothèse rivale, qui se montre évidemment seule en possession de la vérité.

Or, voici les objections qui s'élèvent contre nous. D'abord les Hongrois d'aujourd'hui nient toute parenté de leur race avec la race finnoise. Pourquoi? A dire vrai, nous ne voyons de motif à ce sentiment que dans l'orgueil national. Les Hongrois regardent la nation finnoise comme une nation déchue, dont il ne reste plus que d'insignifiants débris. Or il leur en coûte de se compter parmi ces débris. C'est pourquoi ils aspirent à une autre origine ; et comme ils trouvent dans leur langue de grandes analogies avec la langue turque, ils se disent alliés des Turcs. Nous ne combattrons point cette prétention, nous exalterons même cette noble fierté d'un peuple qui veut sentir couler dans ses veines un sang guerrier et conquérant. Mais si l'on se rappelle ce que nous avons dit, on trouvera que les Hongrois, en affirmant leur parenté avec les Turcs, non-seulement ne se détachent point des Finnois, mais s'y unissent au contraire par un nouveau lien, puisque, d'après toutes les données philologiques et historiques, les Turcs et les Finnois se confondent dans la même origine. Du reste, cette belle nation finnoise, qui couvrait jadis les plateaux de l'Oural, et dont les tribus nombreuses peuplent encore aujourd'hui plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie, n'a-t-elle pas dans son passé assez de splendeur pour que les fils de sa race puissent la reconnaître, sans crainte de

compromettre leur dignité sociale et politique?

On nie encore la parenté des Hongrois et des Finnois, parce que, dit-on, il y a eu mélange accidentel, cohabitation momentanée de ces deux peuples. Or, dans ces conditions, les idiômes particuliers à chacun d'entre eux ont été habituellement en contact, d'où l'on conclut qu'ils ont dû nécessairement se retirer avec les traits de ressemblance qu'on leur prête aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de cette conclusion philologique, nous nous contenterons de demander où sont les preuves historiques qui établissent cette prétendue cohabitation. Assurément nous n'en connaissons aucune, et nous ne pouvons nous empêcher de ranger cette assertion parmi les plus gratuites hypothèses. Dire que des hostilités flagrantes entre les Hongrois et les Finnois, ou des rapports soutenus de commerce, ont suffi pour imprimer au génie de leurs idiômes ce caractère de fraternité que nous avons signalé, c'est encore une supposition chimérique, démentie d'ailleurs par l'expérience de tous les temps.

Donc la parenté des Hongrois et des Finnois nous paraît jusqu'à présent, sinon la plus certaine, du moins la plus probable des opinions. Suivons maintenant la race finnoise dans ses diverses migrations; la question en recevra encore de nouvelles lumières.

L'histoire nous apprend, dit Derschau (1), que

(1) La Finlande et les Finnois. Chap. I. (Ouvrage écrit en russe.)

les contrées voisines de l'Oural, quelques siècles avant Jésus-Christ, étaient habitées déjà par des Finnois. Les recherches les plus modernes vont même jusqu'à dire que dès le temps de la domination de Cyrus en Asie, les contrées ouraliennes étaient le séjour des Finnois orientaux, ancêtres des Finnois d'aujourd'hui, des Hongrois, des Wogoules, des Huns et des Avares, si fameux dans l'histoire du moyen âge. Du nord à l'orient, ces peuples occupaient les pays qui s'étendent entre l'Ob et le mont Imaüs; et du sud-ouest au sud, ceux qui sont situés entre la mer Caspienne, l'Iaxarte et Belur-Dagh. La partie nord-est de l'Europe et celle du nord-ouest de l'Asie, dit Klapproth, sont occupées par les peuples de souche finnoise, à laquelle nous avons donné ce nom, d'après celui d'une de ses plus faibles branches du nord-ouest. On pourrait l'appeler avec plus de justesse la race ouralienne, car tout indique qu'elle vient du mont Oural, duquel elle est descendue tant à l'ouest qu'à l'est. Il paraît qu'avant l'époque de la grande migration des peuples, les tribus finnoises avaient leur habitation plus au sud qu'elles ne l'ont actuellement; qu'auparavant elles s'étendaient vraisemblablement jusqu'aux bords du Pont-Euxin. On les confondait avec une foule d'autres peuples sous le nom vague de Scythes.

Cette dernière conjecture de Klapproth sur les habitations plus méridionales des peuples finnois, avant la migration, est confirmée par Her-

der (1). Cet historien philosophe confond dans la même origine les Lapons, les Finlandais, les Germains, les Goths, les Gaulois, les Esclavons, les Celtes et les Cimbres. Selon lui, la comparaison de leurs langues, ou du moins des débris qui en restent, la connaissance que nous avons de leurs anciennes migrations, nous permettent de déterminer, dans une immense étendue de l'Asie, la place qu'ils ont occupée sur les bords de la mer Noire ou dans la Tartarie, où l'on retrouve encore quelques vestiges de leurs premiers idiômes.

Pendant quatre siècles consécutifs, les peuples finnois restèrent tranquilles possesseurs de leurs demeures ouraliennes. Mais, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, les Goths vinrent les attaquer et les repoussèrent vers le nord et l'ouest de l'Oural, jusque sur les bords du Wolga et de la Kama.

Une fois en mouvement, ils ne s'arrêtent plus. Chaque siècle les voit s'avancer vers l'occident et vers le nord. Au premier siècle de notre ère ils sont près de la Vistule; au quatrième ils s'établissent déjà dans les pays qu'ils habitent aujourd'hui (2).

(1) Tom. 2, p. 231.

(2) V. les cartes qui accompagnent les tableaux historiques de Klapproth. — Portan, Chronicon Episcoporum Finlandensium, p. 88. — Thunmann Untersuch. über d. alt. Gesch. ein nord. Völker, p. 18.

Germania, c. 46 — Suhm, Om de nordische folks ældste Oprin-

De l'avis des historiens les plus récents, les Finnois ont occupé, pendant un long espace de temps, les contrées voisines de la mer Baltique en Prusse, en Courlande et en Semgalie, où l'on rencontre partout des vestiges de leur séjour. En Russie, on trouve aussi des traces de colonies finnoises qui jadis y ont occupé une grande étendue de pays.

Près des sources de la Dwina habitent les *Syrjanes*, près de l'Oural et de la Kama les Wogulisches et les Wotjaks; aux environs de Kasan les Tcheremisses.

Dans le gouvernement de Pétersbourg, on trouve au sud les Mordviniens, à l'est les Tschouvaches ou Ingermanlandais, lesquels sont partagés en diverses branches ou tribus, sous les noms de Ischores, Tschoudes, Ekremistes, Savokates, et plusieurs autres distribuées dans les gouvernements de Moscou, Twer, Olonetz, Archangel, etc. (1).

Ces diverses données étant posées, nous pouvons faire le raisonnement suivant. S'il est vrai, comme nous l'avons démontré, que, jusque vers les derniers temps, les Finnois ont habité les pays voisins de la mer Caspienne; si, deux siècles après la naissance de Jésus-Christ, on les trouve encore sur les bords de la Vistule; s'ils se sont répandus dans la Prusse et dans les contrées méridionales de la Russie, de manière à y laisser encore aujourd'hui non-seule-

delse. Kiöbenhavn, 1770, p. 13. — Comment. Societ. reg. scient. Gotting., vol. XII, p. 208. — Schöning, Norges Riiges Historie, part. I, p. 126. — Geographia, lib. III, c. 5. Amsterdam, 1605, p. 73.

(1) Derschau. La Finlande et les Finnois, c. 1.

ment des vestiges de leur passage, mais même des fils de leur race; si, d'ailleurs, il est prouvé par l'histoire que les Finnois n'ont jamais été un peuple conquérant, et que, par conséquent, ils n'ont point été conduits dans les pays où l'on rencontre de leurs traces par l'esprit d'invasion, mais par le mouvement des migrations; que reste-t-il à conclure, sinon que les peuples finnois n'ont jamais été les premiers habitants du nord, mais qu'ils ne se sont établis dans ces contrées qu'après avoir été chassés de l'orient, leur première patrie. Ajoutons qu'avant l'historien Jornandès, le géographe anonyme de Ravenne et Paul le diacre, lesquels vivaient du sixième au neuvième siècle, nul auteur n'avait encore songé à peupler de Finnois les latitudes septentrionales.

Cependant un grand nombre d'auteurs que nous avons déjà cités prétendent que les Finnois ont été les premiers habitants du nord. C'est entre autres l'opinion de Geyer, le grand historiographe de la Suède. En effet, on sait que les vieilles traditions mythiques et les sagas scandinaves postérieures racontent que le nord, avant l'invasion des Goths, fut habité par d'anciennes races portant le nom de Jotes. Or, Geyer et ceux qui partagent son sentiment soutiennent que les Jotes étaient d'origine finnoise (1).

(1) Grotius, Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum. Amsterdam, 1655, prolegom. p. 10. Neikter, Dissert. academ. de gente antiquâ Troll., part. I-VI. Upsaliæ, 1793-1799.

La résidence des Ases (1), dit-il, était Asgard l'ancien, situé au centre de Midgärd ou *Manhem*, le monde des hommes, séparé de *Jotunhem* par une grande muraille. *Jotunhem* était un refuge de tribus nomades et sauvages. Les Bardes les appellent *Jotunes* (*Jotuner*), Géants, fils des rochers, peuples des cavernes. Ennemis des Ases, ils se rassemblèrent autour des autels du vieux Fornjoter, qui furent renversés, dit-on, par Thor. Leur chef porte le nom de *Finnehöfdingen* (chef des Finnois). Cette contrée est appelée Finmark et comprend la partie septentrionale de la presqu'île.

Ces données, que Geyer emprunte aux anciens poëmes païens, le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*, sont confirmées par le récit fabuleux de *Fundin Noregur*. D'après cette saga, le vieux Fornjoter régna en Jotlande, appelée aussi Finlande ou Quinlande, et située à l'est du golfe. D'où l'on conclut que la Jotlande est le même pays que la Finlande, et que les Jotes (ou premiers habitants du nord) étaient de race finnoise. Mais, supposé la vérité historique du récit de Fundin Noregur, il nous semble qu'on n'en peut guère tirer d'autre conclusion, sinon qu'à l'époque où il fut composé, le pays appelé Jotlande était habité par des peuplades finnoises et portait aussi le nom de Finlande; ce qui prouve seulement l'existence antique des Jotes. Mais ces Jotes, d'où sont-ils venus? Cette question resterait encore à résoudre.

(1) Histoire du peuple de Suède, ch. 1.

Interrogeons à leur sujet les oracles les plus accrédités de la mythologie scandinave. La prophétesse Vala dit dans ses visions :

> Je me souviens des Jotes nés au commencement;
> Eux, jadis, ils m'ont enseignée.
> *Ek man Jötna ár of borna*
> *Pâ-ër fordum mik frædda höfdu.*

Ainsi, dit Bergman, les Jotes sont nés au commencement du monde : ils sont la personnification des forces, pour ainsi dire, gigantesques de la nature, ils connaissent l'origine de toute chose, ils excellent en science et en sagesse. Vala, la prophétesse des Ases, appartient à la race des Jotes, parce que, dit encore le même auteur, dans la mythologie du nord, les personnages, qui sont doués d'un pouvoir ou d'une intelligence égale ou supérieure à celle des Ases, proviennent tous de *Jotunheim* (du monde des Jotes).

Nous retrouvons donc ici, comme dans le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*, l'habitation déterminée d'un peuple rival des Ases. Mais la rivalité des Jotes de Vala est d'un caractère bien autrement relevé que celle des Jotes des autres sagas. Ne faudrait-il pas en conclure qu'ils occupaient aussi un tout autre séjour?

Les Scandinaves comptaient neuf mondes :

I. Trois au-dessus de la terre : *Liôsâlfaheim* (monde des génies de lumière); — *Muspilheim*

(monde du feu), au sud; — *Asaheim* ou *Asgard* (monde des Ases), au milieu du ciel.

II. Trois sur la terre : *Vanaheim* (monde des Vanes), à l'ouest; — *Manheim* ou *Midgard* (monde des hommes), au milieu; — *Jötunheim* ou *Utgard*, à l'orient.

III. Trois sous la terre : *Dokâlfaheim* ou *Svartâlfaheim* (monde des génies de l'obscurité); — *Hel* ou *Helheim* (empire de la mort); — *Nifl-heim* (monde des ténèbres), au nord.

Donc, la patrie des Jotes c'est l'orient.

Dans la guerre contre Midgard, *Hrymr*, dit Vala, le constructeur et le maître du navire *Naglfar*, le chef des Jotes, s'avança de l'*orient*, armé de son bouclier de combat.

Hrymr ekr austan, hefiz lind fyrir.

Les poëmes de *Vafthrudnismal* (Discours de Vafthrudnir) et de *Lokasena* (les Sarcasmes de Loke) s'accordent tout à fait avec la *Völuspä* dans l'idée qu'ils donnent des Jotes. Ils vont même jusqu'à les appeler *fils de Mimir* ou de la Sagesse. Ces trois organes de la mythologie scandinave contredisent donc évidemment le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*. Il ne faut point que cela nous étonne : la contradiction est en quelque sorte un apanage nécessaire de toute mythologie. Mais quelles conséquences en tirerons-nous pour la question qui nous occupe?

Admettrons-nous que les Jotes soient identiques aux Finnois? Et si nous l'admettons, placerons-nous les Jotes dans le *Jötunheim*, région sombre et sauvage du *Höstlänga* et du *Thorsdrapa*, ou dans le *Jötunheim*, séjour de lumière et de force de la *Völuspä?* Tout dépend de cette double hypothèse. La seconde résout la question en faveur de l'opinion qui fait des Finnois un peuple de race orientale : tous les éléments historiques et philologiques que nous avons développés jusqu'à présent le confirment. La première, au contraire, laisse la question indécise, car on aura toujours à lui demander comment elle fait venir ces peuples farouches et nomades dans le pays qu'elle leur donne pour patrie.

Du reste, à envisager la question sous un point de vue plus général, ne pouvons-nous pas supposer que le mot *Jotes* n'est que la désignation convenue d'êtres purement symboliques? Toute mythologie, comme toute doctrine religieuse, renferme un dualisme, c'est-à-dire une lutte *intime* entre deux principes opposés. Dans la mythologie scandinave, la lutte s'agite entre le principe lumineux et le principe des ténèbres. Or, le premier a été personnifié dans les Ases, le second dans les Jotes. C'est l'opinion de plusieurs écrivains (1). Et ces Jotes ne pourraient-ils pas encore désigner, mais sans application spéciale, toutes les nations étrangères aux

(1) Olof Tryggvasons saga, chap. 16. Olaus Petri, svenska chrönika. — Scriptores rerum suecicarum medii ævi, t. , sect. II, p. 219.

habitants de la Scandinavie? On sait que les Grecs et les Romains donnaient indifféremment le nom de barbares à tous ceux qui n'étaient pas de leur pays. Les peuples du nord n'ont-ils pas pu avoir le même usage, et se servir, eux aussi, d'une dénomination en apparence injurieuse?

On soutient encore que les Finnois ont dû être les premiers habitants du nord, parce que l'on trouve en Scandinavie plusieurs noms de lieux, dont l'origine et la signification ne peuvent s'expliquer convenablement que par les idiômes finnois ou lapon. Un savant moderne, l'historiographe Hallenberg, a soumis ces assertions à un rigoureux examen et en a démontré la fausseté de la manière la plus convaincante (1).

Mais, sans parler de ces considérations philologiques, ce prétendu séjour des Finnois en Scandinavie n'est-il pas historiquement impossible? Depuis longtemps déjà le culte et la doctrine d'Odin régnaient dans ces contrées, qu'ils n'avaient pas encore quitté les bords de la Vistule. Ce n'est que plus tard qu'ils se sont répandus en Russie, en Finlande et dans les états scandinaves; et lorsqu'ils étaient encore dans ces pays méridionaux, longtemps même auparavant, le nord était habité. On ne dira pas, sans doute, que les Finnois, premiers habitants du nord, se sont jetés de là sur le midi pour revenir ensuite dans leur antique patrie. Quel

(2) Anmarkningar öfver första delen af Lagerbrings svea Rikes. Historia, part. 1, p. 61-104.

motif les eût poussés à cette émigration? Le désir des conquêtes? Mais les Finnois n'ont jamais été conquérants. D'ailleurs l'histoire eût conservé quelques traces de leurs marches aventureuses, quelques obscurs souvenirs, du moins. Or, rien de tout cela n'existe. Tout ce qui reste de témoignages tend au contraire à prouver la gravitation lente et continue de la nation finnoise vers les contrées septentrionales.

On sait aussi que les anciennes sagas historiques racontent un grand nombre de faits concernant les fréquents rapports qui ont existé entre les régions orientales et les régions occidentales de la Baltique. Le roi Vanland demeura tout un hiver en Finlande chez le vieux roi Snö, et prit sa fille Drifva pour épouse. Le roi Agne se rendit aussi en Finlande, à la tête d'une armée, ravagea le pays, vainquit Froste, le chef de la nation, enleva son fils Loge et sa fille Skjalf, qui bientôt lui donna la mort (1). Dans toutes ces sagas et plusieurs autres encore, on ne trouve aucune trace qui indique des rapports avec des nations étrangères. Au contraire, tout semble démontrer que dans leurs expéditions guerrières les Suédois n'avaient vraisemblablement affaire qu'à des peuples de même race qu'eux. Suhm, l'historien, prétend que la langue des Jotes avait de grandes analogies avec la langue danoise, et que les Jotes eux-mêmes se rapprochaient beau-

(1) Ynglinga sagan, ch. 16, 22

coup du type celtique (1). Ces faits, d'ailleurs, sont bien remarquables : Vanland demeure un hiver entier en Finlande : il est donc probable qu'il se trouvait chez un peuple dont il comprenait l'idiôme ; Agne épouse Skjalf ; et Skjalf exige de lui l'accomplissement d'un usage tout à fait suédois, d'un usage dont la négligence entraînait, d'après les mœurs suédoises, le déshonneur de la famille, savoir, de faire le *graföl*, c'est-à-dire le repas funèbre à la mort de son père. Comment eût-elle pu exiger cela d'un étranger avec tant de spontanéité, et comme une chose toute naturelle? D'ailleurs, tous les noms dont il est fait mention dans ces récits sont suédois, et lors même qu'on voudrait leur donner un sens mythologique ou symbolique, ils n'en seraient pas moins une preuve frappante des relations des Scandinaves avec des nations alliées.

Donc les contrées orientales et occidentales de la Baltique n'ont point eu pour premiers habitants les peuples finnois. Certes, s'il en eût été ainsi, les sagas n'auraient pas manqué de les signaler d'une manière plus énergique. Lorsqu'Orvar-Odd alla visiter la Bjarmie, séjour des races finnoises, il rapporta que ni lui ni ses compagnons de voyage n'avaient compris la langue que parlaient ces peuples, plus qu'ils ne comprenaient le gazouillement des oiseaux. Other dit au roi Alfred qu'il lui semblait que les Bjarmiens parlaient à peu près la même

(1) Historie af Danmark, t. I, p. 39, 41.

langue que les Finnois. Enfin, tous les récits des marchands ou des pirates qui avaient vu la Bjarmie la dépeignent comme un pays étrange et dont la langue était tout à fait inconnue des habitants du nord (1). Cette manière différente dont les sagas parlent des peuples qui habitaient les bords de la Baltique et de ceux qu'on allait visiter en Bjarmie nous paraît concluante.

Ajoutons encore les témoignages directs de plusieurs historiens.

Schöning dit que les Jotes, les plus anciens habitants du nord, s'étaient établis sur les côtes de la Livonie, dans la Finlande actuelle, et jusqu'aux extrémités du golfe de Bothnie, et ces Jotes, alliés des Goths, se partagèrent plus tard en deux branches principales (2). Suhm prétend aussi que les Jotes furent les premiers habitants du nord : selon lui, ils étaient venus des contrées voisines du Tanaïs, de la mer Noire et de la mer Caspienne, et s'étaient établis d'abord en Finlande. Le même auteur croit qu'on parlait la même langue dans tout l'ancien nord (3). Enfin Hallenberg soutient que la saga déjà citée de Fundin Noregur ne peut en au-

(1) Orvar Odde saga, ch. 9. — Vitterhets Hist. och antiqvitets academiens Handlinger, part. VI, p. 67. Laugebeck, script. rerum Danic. medii ævi, t. II, p. 110.

(2) Afhandling om de Nordiske Folks Oprindelse, p. 124, 132, 135, 138. — Norges Riiges historie, part. I, p. 32, 33. — Nye samling af Danske videnskabers selskabs skrifter, part. II, p. 18.

(3) Artisk historie af Danmark, vol. I, p. 1, 38. Historie af Danmark, t. I, p. 5.

cune manière autoriser à conclure que les anciens habitants du Jotland et de la Quinlande aient été des Finnois, encore moins que ces peuples aient les premiers fixé leurs demeures dans la Suède. A en croire cet historien, il y eut une invasion de Goths dans le nord, lesquels Goths s'établirent sur les bords du golfe de Bothnie et donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Jotland, mais tout cela bien avant que les Finnois ne s'introduisissent dans le pays.

Nous n'insisterons pas davantage sur une question déjà si longuement développée. Il nous semble prouvé que l'opinion qui fait des peuples finnois le plus ancien peuple du nord est inadmissible. Quant à celle que nous avons soutenue, et que nous déclarons être la nôtre, savoir que les Finnois sont venus de l'orient et qu'ils appartiennent à une origine asiatique, nous la croyons sinon certaine, du moins de toutes la plus probable. Or, en fait d'opinions de cette nature, la probabilité suffit pour justifier l'assentiment.

Nous avons déjà parlé des migrations des races finnoises et de quelques-uns de leurs établissements. Nous allons maintenant considérer ces races dans toutes leurs ramifications; on verra combien vaste était leur développement.

Arrêtons-nous d'abord en Europe.

Les habitants de la Finlande sont les premiers qui fixent notre attention. Dans leur langue nationale, ils s'appellent *Suoma-Laines*, et leur pays

Suomi, *Suomenmaa*, sans doute de *Suo*, qui veut dire marais, à cause de la grande quantité de terres marécageuses qui couvrent le sol finlandais. Les Finnois établis dans la Finlande composaient trois races principales : les Finnois proprement dits (Suomo-Laines), qui occupaient la partie sud-ouest du pays ; les Tawastiens (Jämer), fixés dans l'intérieur; les Karéliens, dont les possessions s'étendaient depuis la Newa et le golfe de Finlande jusqu'à la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norwége. Ceux des Karéliens qui s'établirent près du golfe de Bothnie sont connus sous le nom de Quènes. On vit aussi plus tard des émigrations de ces mêmes Finnois en Suède et en Norwége, où ils ont conservé, jusqu'à ce jour, leur langue et leur nationalité.

Hors de la Finlande, nous trouvons parmi les peuples de race finnoise :

Les Esthoniens, que les Finnois confondent avec les Lettes sous le nom de *Wiro-Laines*; et les Russes sous le nom de Tschoudes, tellement qu'ils appellent encore le lac de Peipus lac des Tschoudes (Tschudskoe-osero). Les Lettes donnaient à l'Esthonie qu'ils habitaient le nom d'*Igaun-Somn*, sans doute à cause d'une ancienne tradition relative à l'établissement des Esthoniens.

Les Isoriens, habitants de l'Ingrie.

Les Permiens, fréquemment cités par les Islandais, qui les appelaient Biarmiens et leur pays Biarmeland ou Biarmie. Ces peuples habitaient les bords

de la mer Blanche près l'embouchure de la Dwina. Le nom de grande Permie donné à leur pays nous porte à les regarder comme un peuple nombreux.

Les Madgiares ou Hongrois dont nous avons déjà parlé. C'est le seul peuple d'origine finnoise qui se soit vraiment illustré par les armes.

Les Lapons sont-ils aussi d'origine finnoise? Cette question, qui semble devoir être résolue affirmativement, rencontre dans l'histoire plus d'une contradiction.

Une opinion fort singulière fait descendre les Lapons des anciens Hébreux. Voici, d'après Canute Leems, les raisons sur lesquelles ils prétendent s'appuyer. « D'abord les Lapons ont des cheveux noirs comme les Juifs ; les Juifs sont de petite taille comme les Lapons ; le samedi est le jour du repos et du culte chez les Juifs ; il l'était pareillement en Laponie avant que le christianisme y fût introduit. Les modulations de la voix, la manière de chanter les psaumes, dans cette contrée, sont absolument les mêmes que celles des Juifs dans leurs synagogues. Les Juifs, quand ils offraient à Dieu un sacrifice, étaient accoutumés à manger la plus grande partie de leur offrande ; ainsi le faisaient les Lapons lorsqu'ils sacrifiaient à leurs idoles ; ils brûlaient eux-mêmes les chairs et ne laissaient à leurs divinités que les os nus. Les hommes préparaient ces sortes de repas chez les Juifs ; le même usage règne chez les Lapons, où les femmes ne se mêlent jamais de la préparation des aliments. Quelques

lois des Juifs, relatives à la condition physique des femmes, sont encore aujourd'hui chez les Lapons.»

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur une opinion ainsi étayée. Que ne peut-on pas prouver quand on veut s'en donner la peine? N'a-t-on pas démontré, clair comme le jour, que le prétendu Napoléon n'était que le soleil, et les douze maréchaux de l'empire les douze signes du zodiaque?

Abordons une thèse plus sérieuse, celle qui unit les Lapons et les Finnois dans une commune origine.

Le nom de Finnois, dit Geyer, embrassait non-seulement plusieurs tribus qu'on regarde maintenant comme finnoises, mais aussi les Lapons nommés Finnois par les Norwégiens et les Islandais. Plusieurs écrivains ont soutenu que d'abord ce nom appartenait exclusivement aux Lapons. Les Finnois, dans Tacite, ne sont que des Lapons.

De nos jours encore, non-seulement les Finnois, mais les Lapons, ont adopté le même nom national, *suome*, *same*, mot qui signifie *marais*. C'est le vieux mot russe *ssum*, qui s'applique aux Lapons et aux Finnois. Le mot germain, *fenni*, dans Tacite, et le terme scandinave, *finnar*, n'en sont que la traduction et expriment la même idée, qui, se reproduisant dans plusieurs dénominations des peuples finnois, indique la nature de leurs premières habitations et leur convient encore. Le nom de ce peuple est donc générique et appartient à tous les habitants de l'Europe septentrionale.

Mais ces peuples appelés du même nom offrent-ils absolument les mêmes caractères?

Il est difficile, dit encore ici Geyer, d'établir une distinction entre les Lapons et les Finnois lorsqu'il n'est parlé que des derniers. Cette difficulté résulte non-seulement de ce que les récits sont incomplets, mais de la nature même des choses, puisqu'il s'agit de peuples dont on ne connaît les premiers temps que par l'histoire de leurs voisins. Si l'on prend le présent pour terme de comparaison, on aperçoit entre ces peuples des différences incontestables. Les Finnois ne veulent pas avoir la moindre affinité avec les Lapons, tandis que ceux-ci se font honneur de cette parenté. Tous ceux qui ont vécu dans le nord de la Scandinavie, parmi les Lapons et les Finnois, ont été frappés du contraste qui existe entre ces deux peuples au physique et au moral. Cette observation est importante; mais, d'un autre côté, l'analogie reconnue entre leurs langues prouve suffisamment que ceux qui les parlent sortent d'une même souche. Le Lapon se distingue par un singulier mélange d'opiniâtreté d'esprit soupçonneux et puéril; un caractère déterminé, ferme et d'une gravité souvent sombre, caractérise le Finnois.

Nous pourrions pousser plus loin la comparaison; mais ce que nous avons dit suffit pour montrer la différence qui existe entre les Finnois d'aujourd'hui et les Lapons, et combien même il est difficile de prouver l'identité de leur primitive origine.

Voilà pourquoi, sans doute, une troisième opinion s'efforce de placer le berceau des Lapons dans le pays des Samoiëdes, plus tard appelés Tartares, et de les confondre ainsi avec les Scythes. C'est le sentiment de Gunner dans ses remarques sur l'ouvrage du missionnaire Canute Leems.

C'est sans doute entre les deux dernières opinions, dit Brotonne, qu'il faut chercher la vérité; certains caractères rappelant la race des Mongols, d'autres la race du nord. Le pays d'ailleurs s'étend à l'extrémité de l'Asie et de l'Europe; et il était impossible que le mélange n'eût pas lieu. C'est là ce qui donne un caractère particulier à ces peuples reculés, et ne permet pas d'en faire absolument une première migration purement septentrionale. Certaines peuplades sont même presque exclusivement Tartares (1).

Cette manière de concilier deux opinions opposées nous paraît heureusement trouvée. Nous la croyons d'ailleurs historiquement fondée. C'est pourquoi il nous semble sage de l'admettre et de conclure que les Lapons sont véritablement un peuple mixte.

Les Lettes sont regardés par Schlözzer comme une souche dont les rameaux seraient les Lithuaniens, les Livoniens et les Prusses. Mais il est plus probable qu'ils appartiennent à la race finnoise. L'analogie des langues en est une preuve; et l'his-

(1) Histoire de la filiation et des migrations des peuples, t. I, p. 360.

toire montre souvent les peuples qui habitaient depuis le golfe de Finlande jusqu'à la Vistule réunissant leurs forces pour repousser l'invasion des Germains. Du temps de Tacite, le nom d'Estyens (Aestyi) était commun à tous les habitants des côtes, ce qui dura jusqu'au commencement du neuvième siècle. Leurs langues paraissent n'être aussi que des dialectes différents, principalement celles des Prusses, des Lithuaniens, des Kures. Jornandès parle des Esthoniens comme d'un peuple pacifique. Adam de Brème donne le même éloge aux Prusses. Or la race finnoise est la seule qui ait joui d'une paix et d'une tranquillité dignes de fixer l'attention.

Les Lithuaniens conservèrent quelque temps intact leur type national. Mais quand ils eurent embrassé le christianisme, ils s'unirent à la Pologne et perdirent, dans leur mélange avec les Slaves, toute leur première originalité.

Les Livoniens ou Lives sont aussi d'origine finnoise. Ils habitaient les bords de la mer; aussi leur nom paraît leur avoir été donné par les Esthoniens, chez lesquels *liva* signifie sable.

Les Kurlandais ou Kures étaient maîtres de l'île d'Oesel, appelée par les Esthoniens Kur-aur, île des Kures. Adam de Brème leur donne un caractère farouche et cruel; il les regarde comme des insulaires et croit que leur ancien nom était Thorian. Les habitants de l'île d'Oesel parlaient un dialecte esthonien compris par les Lives. Aux Kures se rattachent les Semgalles.

Quant aux Prusses, répandus aussi sur les côtes, depuis le Niémen jusqu'à la Vistule, ils descendaient de onze nations : les Schalaures, habitant près de l'embouchure du Niémen ; les Nadroviens, limités au sud par les Schalaures, entre le Niémen et le Pregel ; les Samlandais, à l'ouest des Nadroviens, entre la mer et le Pregel ; les Vatanges, à l'embouchure du Pregel et sur sa rive gauche, au sud des Samlandais ; les Ermelandais, à l'est, voisins des Pogesaniens ou Hoygerlandais, lesquels confinaient les Poméraniens à l'ouest jusqu'à la rive droite de la Vistule ; les Culmes, au sud de ces derniers ; les Galindes, à l'est des Poméraniens et au sud des Ermelandais ; les Sudiniens, à l'ouest des Galindes.

Au centre de tous ces pays arrosés par la Vistule régnait un roi appelé Waidivurt. Une ancienne tradition populaire lui compte douze fils, dont onze auraient donné leurs noms aux peuples que nous avons cités. Quant au douzième, il aurait émigré et fondé la Lithuanie. Ainsi, d'après cette tradition, l'origine commune des Prusses et des Lithuaniens est établie, de même que leur descendance de la race finnoise, laquelle, suivant tous les historiens, a demeuré longtemps sur les bords de la Vistule.

Considérons maintenant les peuples d'origine finnoise qui se sont fixés en Asie. Nous ne ferons que les indiquer.

Les Wotjaks, dans les gouvernements russes de

Kasan et d'Orenbourg. On les range aussi parmi les Européens.

Les Tscheremisses et les Tschuvaches, sur les rives du Wolga.

Les Mordviniens, dans le gouvernement d'Orenbourg.

Les Permiens, sur les bords de la Kama, près de l'Oural.

Les Syriens, sur les bords de la Wytscheyda et du Wym, au sud-ouest de la grande Permie. On peut aussi les regarder comme Européens.

Les Ostiaks, en Sibérie, sur les bords de l'Ob et de l'Irtisch, près de Tobolsk.

Les Wogoules, aussi en Sibérie, dont la langue a de grandes affinités avec celle des Ostiaks.

Les Baskirs, qui ont perdu leur idiôme et leur caractère national (1).

Tel est, d'après Moone, continuateur de la symbolique de Creutzer, le tableau universel des races finnoises. Certes, il est bien propre à donner une grande idée de leur antique développement, puisque, ainsi considérées, elles apparaissent comme les plus variées, les plus fécondes de toutes les races de l'Europe et de l'Asie.

Ce serait une étude curieuse que celle de la destinée particulière de tous ces peuples issus de la même origine. Nous espérons l'entreprendre un jour. Dans cet ouvrage, nous ne nous occuperons

(1) Schlözzer, Histoire universelle, XXXI, p. 241.

que des Finnois proprement dits, c'est-à-dire de ceux qui habitent la région septentrionale connue sous le nom de grand-duché de Finlande.

M. de Salvandy, qui, dans sa remarquable histoire de Jean Sobieski et de la Pologne, range les Finnois parmi les peuples de la grande famille slavonne, dit des anciens Slaves : « Ils n'étaient point organisés pour la conquête : avec les usages, les goûts, les besoins du plus grand nombre d'entre eux, le monde policé n'avait rien qui tentât leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtement que la wilczura, ou peau de loup, attachée sur les épaules, etc. »

Ces mœurs des Slaves primitifs peuvent, à peu de chose près, s'appliquer aux anciens peuples de la Finlande.

Les aborigènes finnois étaient un peuple doux et pacifique. Attachés au sol où les avait poussés l'émigration, familiarisés avec les rigueurs de son climat, ils ne songeaient point à demander à la conquête un plus agréable séjour. Ils vivaient de pêche, de chasse et de piraterie. Indépendants et libres, ils savaient défendre par les armes leur indépendance et leur liberté. Ils étaient poëtes et musiciens. Leur religion n'était autre que le paganisme, mais un paganisme étrange inspiré par la sauvage nature de leur patrie.

La religion, qui tient toujours une si grande part dans la destinée des peuples, décida de l'avenir po

litique et social des Finnois. En l'année 1156, le roi de Suède, Érik, surnommé le saint, arma contre eux une puissante armée et vint leur proposer, le glaive à la main, d'embrasser le christianisme. L'évêque saint Henri, anglais d'origine, accompagnait le roi dans cette croisade.

Les Finnois n'étaient point de caractère à céder. Ils opposèrent le refus à la menace, la défense opiniâtre à l'attaque injuste. Le sang inonda l'herbe des marais et rougit l'eau des lacs; tout le pays fut dévasté. Enfin force fut de se rendre; l'eau du baptême coula sur le front de ceux qui ne voulaient point mourir. Ainsi le roi Érik triompha; mais tout en soumettant la Finlande à l'Église, il la soumit aussi à son sceptre, et put se retirer fier de sa conquête à la fois politique et religieuse.

Mais toutes ces conversions à coups de glaive sont-elles dans l'esprit de l'Évangile? Non. Le Christ n'a point prêché la violence.

Bientôt la Finlande fut tourmentée par les réactions : le paganisme n'était point mort dans les cœurs, il redressa la tête. L'évêque Henri tomba sous le fer d'un assassin; d'autres missionnaires eurent le même sort. Ce ne fut qu'après un siècle et demi de labeur, d'efforts apostoliques et aussi de croisades militaires, que les Finnois parurent enfin renoncer universellement à leurs dieux païens et embrasser avec conviction les croyances de l'Évangile.

Alors la Finlande rentra pour quelque temps dans un repos organisateur. La Suède la traita non point en vaincue, mais en alliée. Elle lui donna ses lois, ses institutions, mais sans attenter ni à son idiôme, ni à son caractère national. Les colonies même qu'elle y envoya respectèrent les indigènes, n'ambitionnant, à leur égard, qu'une influence civilisatrice.

Mais la Finlande était dans une situation topographique trop exposée pour qu'elle pût jouir longtemps de la paix. Placée entre la Suède et la Russie, elle devait nécessairement servir de champ de bataille à ces deux nations rivales. Il serait long de décrire tous les combats qui l'ont ensanglantée, toutes les luttes qu'elle a eues à soutenir, tantôt défendant ses propres foyers, tantôt marchant sous les drapeaux suédois pour répondre à l'humeur guerrière et aux projets ambitieux du chef scandinave. Dès le jour où la Finlande perdit son indépendance, les craintes, les agitations, les violences furent son partage; et l'on put prévoir qu'elle serait un sujet fatal de disputes entre les deux nations qu'elle séparait, tant que la plus grande ne l'aurait pas étreinte dans sa force et incorporée à ses domaines.

Nous ne nous étendrons point sur la révolution religieuse que la réforme, soutenue par l'épée de Gustave Wasa, suscita en Finlande. Il arriva pour elle ce qui devait arriver, c'est-à-dire qu'elle se soumit sans grande difficulté aux nouveautés de Lu-

ther. La Finlande avait eu à peine le temps d'être catholique. Et comment l'était-elle devenue? Nous l'avons dit. Elle devait donc être peu attachée de cœur à une foi qui lui avait été inoculée, en quelque sorte, par le fer d'un bourreau, et qui s'était montrée si ardente, dans ses manifestations premières, à accomplir des œuvres de sang. D'ailleurs, quand vinrent Luther et Gustave Wasa, elle était depuis longtemps aux Suédois; il devait donc peu lui coûter, ce semble, de suivre l'exemple d'un peuple dont elle avait adopté les lois et les institutions.

Plus tard nous parlerons de la destinée du Luthéranisme dans la Finlande. Comme notre but actuel est de traiter seulement de son histoire primitive, nous rentrerons dans les temps païens pour étudier sa mythologie.

II

Mythologie des peuples finnois.

Il n'est peut-être pas de science, dit Bergman, sur laquelle les érudits se soient formé des notions aussi différentes les unes des autres, des idées aussi incomplètes, et souvent aussi erronées que sur la mythologie.

En effet, les uns, l'envisageant sous le point de vue purement théologique, n'y voient que les systèmes religieux des peuples anciens ou la doctrine des

croyances du paganisme. Considérée de cette manière, la mythologie ne se présente que comme un tissu d'erreurs, de mensonges, d'impiétés, et c'est à bon droit que l'orthodoxie la regarde comme une supercherie faite au genre humain par le génie du mal.

Les autres, méconnaissant dans la mythologie l'élément religieux, n'y voient réellement que de la poésie, de la fiction, une création toujours arbitraire, souvent plaisante, et quelquefois bizarre de l'imagination poétique. Comme telle, on la juge naturellement digne d'être étudiée à l'égal de tant d'autres choses dont la connaissance contribue à notre amusement, et l'on accorde bien qu'elle mérite notre attention, parce qu'on en parle si souvent dans les livres des anciens et des modernes. C'est dans ces vues et d'après cette idée, qu'on dirait rédigés la plupart des abrégés de mythologie, à l'usage des colléges et des pensionnats.

D'autres enfin semblent s'imaginer que la mythologie n'était faite, que pour cacher, sous la forme du symbole et sous l'image de l'allégorie, la sagesse, le profond savoir et les mystères de l'antiquité. Sous ce point de vue, les opinions ne diffèrent que par rapport à l'espèce de science qu'on dit être renfermée dans le système mythologique. Selon les uns, ordinairement amateurs de la philosophie, c'est la métaphysique; selon les autres, qui ont étudié le mouvement du ciel, c'est l'astronomie; et si l'on en croit ceux qui sont initiés aux sciences

naturelles, c'est la physique mécanique qui forme la base de la mythologie : et voilà que tous se mettent à expliquer les mythes d'après leur système et leur opinion individuelle, et que chacun met en œuvre une érudition vraiment prodigieuse pour trouver dans ces mythes la clef qui doit nous ouvrir le sanctuaire des connaissances occultes de la Celtique et de la Scandinavie, de la Grèce et de l'Égypte, de la Scythie et de l'Iran, de l'Inde et de la Chine. Il ne faut plus s'étonner, après cela, si, en voyant les opinions contradictoires des érudits, l'homme d'un jugement sain se défie des ouvrages sur la mythologie, comme l'on se défierait des sciences alchimiques et astrologiques (1).

La mythologie, selon nous, est l'œuvre populaire par excellence. A mesure que le genre humain s'est répandu sur la surface du monde, il a brisé l'unité de son type primitif pour revêtir de nouveaux caractères, suivant les influences des climats et les développements variés de ses tribus voyageuses. De là les diverses nationalités. Mais en s'éloignant du berceau commun, les peuples perdaient peu à peu le souvenir des traditions qui s'y rattachaient; ce qui, autrefois, exaltait leur pensée et faisait battre leur cœur s'éteignait en eux; le chaos recommençait. Alors qu'arriva-t-il? L'humanité, s'isolant en elle-même, se mit à faire son œuvre. Comme elle avait perdu ses croyances primitives, elle en in-

(1) Poëmes islandais, Introduction générale, c. III, p. 26.

venta de nouvelles. Et remarquez le principe inspirateur de son action, l'originalité de ses créations. Sans doute, le Dieu des premiers jours ne rentra point dans le monde; les ténèbres y étaient trop épaisses. Mais son idée y vivait toujours; non, il est vrai, dans la pureté de ses formes originelles, mais dans ses éléments essentiels, dans ses attributs les plus caractéristiques et les plus saisissables. Or, ce fut là l'idée qui inspira l'humanité. Répandue par elle sur les êtres de la nature, elle sembla revêtir ces êtres d'une vie plus puissante, et on les vit se relever couronnés de divinité. Que la diffusion de l'idée divine fut grande! Presque toute créature palpita sous son étreinte. Et certes, si des intelligences atrophiées, si des hommes rivaux de la bête, étouffant l'idée sous la matière, le fond sous la forme, se sont prosternés ignominieusement devant une idole, dont la déification immatérielle n'existait pas même dans leur pensée, nous ne ferons point honte de cet abus à l'humanité; il n'appartient qu'à des individus épars, voués à l'anathème, sur lesquels la raison n'a jamais fait briller sa pure lumière. L'humanité est essentiellement intelligente; on ne peut donc lui prêter une œuvre qui répugne à sa nature. Voilà pourquoi, selon nous, le culte idolâtrique n'a jamais été le culte de la matière comme matière. L'objet adoré était en quelque sorte spiritualisé, et comme doué d'une vertu symbolique représentative de l'attribut divin. L'idolâtrie avait donc pour base une idée vraie,

l'erreur n'était que dans la nature et la multiplicité des formes.

Ce grand travail de l'humanité, pour se donner un culte, constitue l'élément fondamental et universel de la mythologie. Observons que ce travail ne fut point sollicité par la réflexion; il fut spontané, nécessaire. Le lien qui unit la terre au ciel, l'homme à Dieu, ne peut être brisé, même un seul instant. Si des ombres trop épaisses empêchent les intelligences mortelles de franchir d'un trait la distance qui les sépare du maître suprême, elles n'en sentent pas moins son action, et c'est alors que, par un mouvement irrésistible, elles invoquent toutes les puissances de la nature, afin de s'en servir comme de degrés pour monter jusqu'à lui. Ainsi le premier résultat de la mythologie, c'est d'établir une union visible et en quelque sorte palpable entre l'humanité et la divinité. Quant à la manière dont cette union est établie et aux caractères qui la distinguent, ils dépendent des nationalités. En effet, il y a, nous l'avons dit, dans la mythologie, un principe fondamental, commun. Mais ce principe demande à être développé. Or, c'est ici qu'apparaissent les différences. Chaque peuple a sa patrie à lui, son génie, ses instincts; il est froid ou enthousiaste, léger ou rêveur, pacifique ou guerrier, sédentaire ou nomade, sentimental ou matériel. Chaque peuple doit donc imprimer à ce qu'il élabore son type caractéristique; et cela à sa mythologie plus qu'à toute autre œuvre. Car sa mytholo-

gie n'a-t-elle point ses racines dans les régions les plus intimes de son être, ne le saisit-elle point dans toutes les nécessités de sa nature, dans les points les plus vitaux de son existence?

Remarquons-le bien : l'œuvre mythologique n'est point dans les mêmes conditions que la doctrine purement révélée. Celle-ci, éternelle dans son essence et dans sa forme intérieure, s'impose au monde de plein droit et concentre son action humanitaire dans une rigoureuse unité. Par elle les contradictions sont détruites, les limites renversées, les nuances effacées; elle établit tous les êtres intelligents dans une harmonie transcendante, et imprime sur leur front son cachet divin. C'est qu'aussi la doctrine purement révélée ne laisse rien à faire à l'humanité; elle plane sur elle sans s'identifier avec elle, n'exigeant que son assentiment et son silence.

Il n'en est point ainsi de l'œuvre mythologique. Ici l'humanité entre en scène et crée. Et voyez quelle largeur, quelle liberté dans ses créations! Les cieux, la terre, les mers s'animent et se transforment; le verbe populaire retentit partout, rien n'arrête son essor. Les dieux se manifestent, les autels se dressent, les dogmes s'enseignent, les cultes s'établissent. Au milieu de cette action féconde, il y a sans doute un principe dominateur qui lui imprime l'unité, à savoir l'idée divine, puisque, ainsi que nous l'avons dit, l'idée divine est l'idée inspiratrice universelle. Mais quelle variété dans les for-

mes, quelle multiplicité dans les développements! Œuvre du peuple, chaque mythologie reflète le peuple dont elle est issue.

Et voilà pourquoi le spectacle le plus beau, le plus vrai que nous ayons à contempler dans la mythologie, c'est la nationalité des peuples. Sans doute l'histoire politique et sociale révèle aussi cette nationalité. Mais n'y a-t-il pas là, ce semble, moins de liberté, moins de spontanéité? L'histoire est moins l'expression d'un seul peuple que celle des rapports des peuples entre eux, moins le développement de la vie intime et spéciale des nations que la manifestation de leur vie extérieure et du mouvement général de l'humanité. Donc, quand on aborde l'étude d'un peuple, c'est surtout sa mythologie qu'il faut interroger, car c'est elle surtout qui donnera, de son génie propre, une idée profonde, lumineuse, complète.

La mythologie finnoise, que nous allons étudier, nous montrera toute la justesse de cette conclusion.

Longtemps les monuments de la nationalité finnoise ont été relégués dans l'oubli. Rome et Athènes trônaient partout, et les docteurs de *Suomi*, non moins que ceux de France et d'Italie, parlaient grec et latin. Cependant, dès les premières années du dix-huitième siècle, la spécialité mythologique qui nous occupe avait suscité d'importants travaux. En 1728, il s'était imprimé à Upsala une *dissertation sur l'origine de la religion des Finnois;* plus tard, en

1782, le savant Lencqvist publiait son *Speculum academicum de superstitione veterum Fennorum*. En 1789, prévenant les recherches curieuses des Toppelius, des Porthan, des Tengstrôm, des Gottlund, des Castren, etc., Ganander écrivait sa *Mythologia fennica eller förklaring öfver afgudar*. Cet ouvrage est précieux. Les doctes finnois s'accordent généralement aujourd'hui à rendre hommage à l'exactitude de son auteur, et si la critique lui fait encore quelque reproche, c'est d'avoir trop ménagé les développements, et de s'être aventuré dans une érudition superficielle et arbitraire, poursuivant le but chimérique de poser sur le même piédestal les dieux finnois, les dieux grecs et les héros d'Israël. Mais c'était là la faute du temps plutôt que celle de l'homme. Qui ne sait d'ailleurs de quels nuages épais sont couverts les champs de la mythologie! La philologie et la philosophie, ces deux flambeaux que l'homme de la science prend en main pour se frayer une route à travers leurs ténébreux arcanes, souvent l'égarent et transforment ses élucubrations les plus sérieuses, en vains paradoxes, en fantastiques utopies.

Rühs, dans son Histoire abrégée de la Finlande, traduite de l'allemand en suédois par Arwidsson, a consacré aussi quelques pages à la mythologie finnoise. Mais outre que son tableau est trop raccourci, il manque de cette touche vigoureuse et profonde qui pourrait en faire une œuvre caractéristique. Ce n'est guère qu'une sèche nomencla-

ture défrayée, dans sa presque totalité, par les indications de Ganander.

Du reste, avant l'année 1835, il eût été difficile d'entreprendre, sur le sujet que nous traitons, un travail complet et définitif. Une mythologie ne s'improvise pas. Fille de l'instinct populaire, elle existe dans l'âme des peuples, soit à l'état de fait présent, soit à l'état de souvenir. Pour la juger avec conscience, il faut donc interroger les peuples, il faut demander à leurs traditions quelles ont été leurs idées, leurs croyances, les manifestations de leur type, les stigmates de leur identité.

Le *Kalewala*, publié par le docteur Lönnrot, ouvert la voie à l'étude de ces divers éléments. Nous parlerons plus tard de l'histoire et du caractère de cette grande épopée. De l'avis de tous les savants du pays, c'est la source la plus vraie, la plus pure, comme aussi la plus féconde de la mythologie finnoise. Tout y est plein de ses dieux et de ses héros, toutes les opérations ne s'y produisent qu'en vertu de son esprit et de sa puissance. C'est donc là surtout que nous devons étudier sa constitution intime, son caractère original.

La mythologie finnoise est en quelque sorte autochthone. Fécondée par le souffle de l'intelligence populaire, la nature boréale l'a produite comme d'un jet spontané et lui a donné tous ses éléments.

Ce n'est ni le génie philosophique de la mythologie orientale, ni le gracieux sensualisme de la mythologie grecque, ni l'humeur belliqueuse et san-

glante de la mythologie scandinave. S'il y a quelque participation à ces éléments, ils y sont tellement transformés qu'à peine on peut soupçonner leur origine primitive. Ce qui ailleurs n'était qu'obscur, devient, en passant dans la mythologie finnoise, ténébreux, noir, horrible, comme aussi ce qui était gracieux et fleuri, se couronne de nouvelles grâces, de fleurs plus riantes.

La mythologie finnoise a quelque chose d'inculte et de sauvage; elle pousse tout à l'extrême, défie l'incroyable et se joue avec une audace triomphante dans la sphère des invraisemblances. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraye; elle tient d'une main le ciel, de l'autre la terre, et les choque à son gré l'un contre l'autre, comme des hochets. Avide de mouvement et de vie, elle anime tous les êtres de la nature et leur donne une voix. Par elle, le soleil et la lune conversent avec les mortels, la barque du pêcheur pleure sur la grève, les chemins répondent aux questions du voyageur. Fille des régions extrêmes du Nord, elle porte sur son front l'empreinte de son origine. Le bruit des cataractes, les tourbillons des fleuves, le sommeil des lacs, la vapeur humide des nuits, ont pour elle mille charmes. La cime des pins qui se perd dans les nuages lui inspire des créations gigantesques, l'aspect des aurores boréales et de tous les phénomènes nocturnes, si fréquents en Laponie et en Finlande, des idées fantastiques, des opérations de magie; la dureté de l'hiver, des hymnes douloureux, et par contraste une apothéose

du feu, qu'elle transforme en symbole de puissance et de grandeur. Si elle parcourt les forêts, elle les peuple de vierges protectrices de la chasse et divinise l'ours. Si elle visite les marais, si elle gravit les collines, elle y soulève le fer et raconte son origine mystérieuse, ses désastreux effets.

Mais ce qui semble caractériser surtout la mythologie finnoise, c'est une sorte de dualisme intime qui fait que d'un côté elle sympathise avec les ténèbres, tandis que de l'autre elle aspire vers la lumière. Cet hiver long et dur qui pèse sur les contrées boréales, ces brouillards noirs qui les enveloppent comme d'un manteau de deuil, ces neiges tristes et solitaires qui les couvrent, toutes ces horreurs d'une nature qui est la sienne, lui impriment quelque chose de lugubre qui se reproduit dans toutes ses créations. Elle multiplie les divinités fatales, les génies malfaisants; elle se plaît à arborer les couleurs de la mort, à descendre dans les profondeurs du sépulcre, à troubler le silence du désert par des cris lamentables. Souvent on dirait qu'elle n'a d'autre but que d'arracher des larmes ou d'inspirer l'effroi.

Cependant la lumière commence à rayonner. Les nuits d'été de *Suomi*, ces belles nuits où, selon l'expression d'un poëte national, le soleil ne se couche point dans le sein de la terre, mais l'effleure légèrement d'un baiser, et remonte glorieux sur l'horizon, ces nuits font rayonner autour de sa mythologie leur auréole fascinatrice; elle se de-

mande où sont les ténèbres, les sombres froids, les noirs brouillards ; elle se croit dans une autre patrie. Mais comme si un secret instinct l'avertissait que toutes ces splendeurs s'évanouiront bientôt, elle se hâte d'en jouir, rapproche le soleil de ses yeux, parle avec lui, se baigne dans son fluide, lorsqu'enfin le vent d'automne se met à souffler, dissipe le prestige, et étend de nouveau sur la nature son voile funèbre. Alors commence la lutte, cette lutte douloureuse entre la lumière et les ténèbres, qui pour les régions du Nord ne finira jamais (1).

Nous avons parlé de la magie ; c'est un des éléments particuliers et essentiels de la mythologie finnoise, le principe moteur de toutes ses opérations. Et ceci se conçoit. Il y a, comme nous l'avons déjà fait observer, sous ce ciel de Finlande, tant de vague, tant de mélancolie nuageuse, tant d'illusions fantastiques, que l'âme, emportée comme par force hors d'elle-même, se met à rêver des chimères et aspire aux impossibilités les plus gigantesques. Dans de pareilles conditions, la fascination

(1) Voici comment un poëte finlandais exprime cette lutte dont nous parlons :

« La vie est lourde dans le Nord, lorsque le sombre automne arrive, avec ses pluies et ses brouillards, avec ses longues ténèbres. Nul vent dans le ciel qui ne porte un nuage ; à peine une fleur sur la terre est rencontrée par l'œil qui la cherche. Le regret, le désir, habitent dans l'âme. Elle regarde en silence l'inquiétude de l'hirondelle, elle voudrait avoir ses ailes pour s'enfuir aux terres du Midi, chercher de nouveaux printemps, d'autres fleurs, d'autres cieux. »

est aisée, et, l'ignorance aidant, la magie est créée. D'ailleurs ces peuples des hautes régions boréales ne se sont jamais mêlés bien activement aux autres peuples ; ils n'ont donc jamais été témoins des prodiges réels de la puissance humaine. Or, leur instinct appelait ces prodiges, et comme leur faiblesse ne pouvait les produire, ils en ont inventé de factices, et les ont demandés à la magie. Voilà pourquoi on a tant vanté les sorciers lapons ; on aurait pu rendre le même hommage aux sorciers finnois.

A dire vrai, tous les dieux de la mythologie finnoise ne sont que des magiciens ; mais quels magiciens ! Ils bouleversent à leur gré le monde ou le conservent dans son harmonie ; ils disposent des éléments ; ils détachent le soleil de sa voûte d'azur et le retiennent captif sous un roc ; ils voyagent dans les espaces, portés, comme disent les runas, *sur les épaules des étoiles ;* ils guérissent toutes les maladies, conjurent tous les fléaux, triomphent de tous les monstres ; ils commandent à la vie, à la mort, à toute la nature. Mais, comme dans toutes les mythologies, ces dieux si grands, si forts, sont soumis aux mêmes faiblesses que les autres mortels. Il semble même que les dieux des Finnois soient moins distants de l'humanité que les dieux des autres nations. Ce trait de caractère vient sans doute encore de la magie, qui, exaltant la puissance humaine presque au niveau de la puissance divine, comble ainsi, en apparence, la distance qui les sépare.

Le christianisme attendit longtemps avant de

s'introduire en Finlande. Les dogmes païens qui y régnaient avaient des racines trop profondes, soit dans la nature du pays, soit dans le caractère des habitants, soit dans leur propre essence, pour être abattus d'un seul coup. Il fallut pour cela les efforts armés de plusieurs rois, les sueurs et le sang de plusieurs missionnaires. Encore la conversion des Finnois ne progressa qu'avec lenteur, marchant de province en province, et déblayant sur sa route les ruines mythologiques, sans pouvoir toutefois en effacer toutes les traces. C'est ainsi que plus d'un saint se vit affublé des dépouilles d'un dieu tombé en disgrâce, élevé sur les mêmes autels, honoré des mêmes hommages. Dans la pensée du grand nombre, de ceux-là surtout à qui la force et non la conviction faisait courber la tête, le paganisme avait seulement changé de symbole; son esprit était toujours vivant, et lors même qu'ils proclamaient le Dieu des chrétiens supérieur à tous les dieux, ils en concluaient simplement qu'il avait droit à leurs hommages, mais non que proscription s'ensuivît pour les autres. Cette erreur se traîna de siècle en siècle, s'affaiblissant peu à peu; mais jamais elle ne fut radicalement extirpée; car encore aujourd'hui, malgré le mouvement de la civilisation, malgré les révolutions politiques et religieuses, on trouve dans la Finlande, plus que dans tout autre pays, des coutumes évidemment empreintes de la rouille de l'ancien paganisme.

Après ces généralités qui nous ont paru néces-

saires pour donner une idée philosophique de notre sujet, nous l'aborderons en détail. Nous traiterons d'abord de la question cosmogonique, la première qui se présente à la tête de toute mythologie. Ensuite, nous mettrons en scène les divers dieux finnois, exposant leur nature, leurs fonctions, leur culte; puis nous développerons le mode d'action de la mythologie finnoise, c'est-à-dire le caractère de sa magie, la puissance et les attributs de son sacerdoce; enfin, nous interrogerons ses dogmes, nous examinerons sa morale, et nous jetterons un coup d'œil rapide sur les altérations curieuses que le christianisme a fait subir au paganisme primitif, avant de le détruire à jamais.

§ I.

COSMOGONIE.

Il ne nous paraît pas que les Finnois aient eu l'idée d'un être *éternel, incréé.* Si ces expressions se rencontrent quelquefois dans leurs *runas*, elles n'ont qu'une valeur purement hyperbolique. L'épithète la plus caractéristique qu'ils donnent à leur dieu souverain, c'est celle de vieux *Wanha Ukko.* D'ailleurs ce même dieu, appelé *Wäinämöinen,* n'est pas d'origine inconnue : on sait le nom de son père, *Kalewa* le géant, ou selon d'autres *Kawe.* La mythologie finnoise ne remonte pas plus haut; elle pose sa base dans le temps. Le père de *Wäinämöinen*

lui-même ne l'intéresse qu'au moment où il donne naissance à son fils. L'œuvre génératrice accomplie, il rentre, comme le Saturne des Grecs, dans le silence de la mort et disparaît sans retour.

C'est donc avec *Wäinämöinen* que le cycle mythologique commence ; plus tard nous verrons que c'est avec lui qu'il finit.

Écoutons les *runas*.

D'abord elles racontent la naissance du vieux *Wäinämöinen;* comment il demeura dans le sein de sa mère pendant trente étés et trente hivers ; comment, ennuyé de sa longue solitude, il brisa lui-même la rouge porte, et s'élança hors de l'enceinte, pour voir l'éclat de la lune, contempler la splendeur du soleil, connaître les brillantes *Otawa*, se réjouir du souffle de l'air : comment *Wäinämöinen* étant né se forgea un coursier léger comme la paille, svelte comme la tige d'un poids de senteur, et se mit à chevaucher au loin sur la terre frémissante ; comment un vieux Lapon, animé contre lui d'une haine implacable, blessa son cheval et le précipita dans les flots.

Alors commence l'œuvre cosmogonique.

« *Wäinämöinen* erra pendant six hivers, pendant » sept étés ; huit ans il fut vagabond sur les plaines de » la mer et les immenses détroits ; sous lui l'onde » bouillonne, et au-dessus de sa tête le ciel déroule » son azur.

» Déjà le dieu nombre les mers, contemple les » flots. Partout où il élève sa tête, il crée une île ;

» partout où il tourne la main, il crée un promon-
» toire; partout où son pied touche le sable, il
» creuse des tombes aux poissons. Quand il appro-
» che de la terre, il y enchante les filets des pê-
» cheurs; quand sa course le plonge dans l'abîme,
» il y fait surgir des rochers, il y enfante des écueils
» où se brisent les navires, où les marchands trou-
» vent la mort.

» Mais voici qu'un aigle s'élance des régions de
» *Turjà*, un aigle de Laponie. Tantôt il vole, tantôt
» il s'arrête; il vole à l'occident, il vole jusqu'aux
» frontières de *Pohja*, cherchant un lieu pour sa
» demeure, un lieu pour faire son nid.

» Alors le vieux *Wäinämöinen* élève au-dessus de
» l'eau son genou, et présente une motte de frais
» gazon, un tertre de verdure.

» Et l'aigle de *Turja* a trouvé un lieu pour son
» nid, car il a vu surgir le gazon au milieu des va-
» gues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête, il s'abat
» enfin sur la cime du genou, et y bâtit son nid de
» mousse.

» Là il dépose six œufs, six œufs d'or, et un
» septième de fer.

» L'oiseau couve, réchauffe ses œufs.

» Le vieux *Wäinämöinen* sent la chaleur : il agite
» son genou, secoue tous ses membres; et les œufs
» tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme
» est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle
» s'enfuit vers les nues.

» Alors le vieux *Wäinämöinen* dit :

« *Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre, que* » *la partie supérieure de l'œuf soit le ciel, que tout ce* » *qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil, que* » *tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune.* » *que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoi-* » *les* (1) ! »

Quand on contemple ce tableau de la cosmogonie universelle présenté par la mythologie finnoise, on est frappé, tout d'abord, des contradictions bizarres qui l'entourent. Ce dieu errant sur les flots, chevauchant sur la terre, admirant les astres, et puis créant ces mêmes astres, cette même terre, ces mêmes flots; quel spectacle étrange! Toutefois gardons-nous de crier à l'absurde. La contradiction est comme un élément inséparable de toute mytho- « logie. La mythologie, dit Bergman, n'est pas un sys- » tème dont on puisse indiquer les principaux traits » et tracer seulement les contours et les linéaments. » La mythologie, il faut le dire, ne saurait être un » tout systématique déterminé dans son plan et » limité dans ses parties, parce qu'elle n'est pas » une production qui soit sortie toute formée du » sein d'une seule idée-mère; mais elle est née suc- » cessivement et s'est développée peu à peu, pres- » que comme au hasard, sous l'influence d'idées » très-diverses, le plus souvent indépendantes elles- » mêmes de tout système déterminé : c'est pour- » quoi elle n'exclut pas les contradictions, qui sont

(1) *Kalewala*, première partie, première runa.

» les ennemies jurées des systèmes, et n'empêche » point les accroissements démesurés ou dispro- » portionnés que certaines parties de l'ensemble » peuvent prendre sur les autres parties (1). » Ce principe incontestable étant posé, il nous semble que les contradictions de la mythologie finnoise nous paraîtront moins choquantes, et que nous serons plus sensibles à l'appareil de ses grandeurs.

Avons-nous remarqué dans sa cosmogonie l'œuf mystérieux commun à toutes les cosmogonies? Mais la manière dont la *runa* le met en scène l'emporte sur celle de l'Orient, de la Gaule, de la Phénicie, même de l'Égypte. Le Knef égyptien peut-il être comparé à cet aigle, roi des airs, qui plane si longtemps dans les nues, portant entre ses serres le fétus de la création? Et quand au verbe tout-puissant de *Wäinämöinen*, nous voyons surgir le monde, rappelons-nous cette lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, qui tourmente les régions boréales, et que nous avons dit se refléter si activement dans leur mythologie. Alors nous croirons voir dans l'œuvre du dieu la régénération de la nature, le triomphe d'un monde nouveau sur le monde ancien qui avait précédé, chaos informe, séjour de l'esprit du mal personnifié dans le farouche Lapon, où l'aigle, dépositaire d'une création plus harmonieuse, ne pouvait trouver place. Cette idée, si elle est vraiment celle de

(1) Poëmes islandais, Introduction générale, p. 25.

la *runa*, efface d'un seul coup toutes ses contradictions. Car alors elles ne sont plus que le résultat nécessaire de l'inspiration, le reflet du chaos dans l'intelligence du poëte.

Nous établissons ailleurs que les peuples finnois sont d'origine orientale (1). Il est donc croyable que plusieurs de leurs antiques traditions ont été apportées de l'Orient. Celle de toutes qui semble, à plus juste titre, revendiquer ce point de départ, c'est leur théorie cosmogonique. Mais remarquons ici un phénomène que nous avons déjà signalé : la transformation que la mythologie finnoise sait faire subir aux idées étrangères adoptées par elle. Dans la mythologie orientale, l'œuf cosmique devient le fétus générateur non-seulement du monde matériel et moral, mais encore de Brahma, le dieu, le créateur du monde, et pose ainsi un principe qui, développé plus tard par la philosophie védantiste, produira le panthéisme le plus absolu, et partant l'erreur la plus gigantesque. Il en est autrement dans la mythologie finnoise : si l'œuf est fécondé, c'est par le verbe d'un être qui n'est point sorti de lui, mais qui est hors de lui : point d'identification, point d'émanation ; la puissance qui crée domine son œuvre, sans se confondre avec elle, Dieu et le monde sont deux êtres distincts. Il y a là, sans doute, un labeur philosophique moins profond, moins subtil ; mais il y a plus de sim-

(1) Voir la première partie de l'Introduction.

plicité, plus de naturel, plus de rapports avec le vrai.

Jusqu'à présent nous n'avons vu apparaître dans l'œuvre cosmogonique que la grande figure de *Wäinämöinen*. Voici qui va nous étonner. « C'est » moi, dit le dieu au géant *Joukahainen*, qui ai » creusé les sillons des mers, moi qui ai ouvert » des retraites aux poissons, qui ai fait les baies » profondes, mesuré les plaines, couvert les collines » de terre, rassemblé les montagnes en une seule. » — Oui, c'est moi, *moi troisième* (Olin ma miessä » Kolmantena), qui ai aidé à fixer les portes de l'air, » à placer les voûtes du ciel, à semer les étoiles » dans l'espace (1). »

Que signifie cette expression *moi troisième*? Les païens finnois avaient-ils donc l'idée de la Trinité? Nous savons que ces sortes de questions sont à l'ordre du jour du rationalisme contemporain : le scepticisme du dernier siècle ne lui va plus, il se donne des airs de religion, et se plaît à remonter dans le passé, à chercher, soit dans les traditions populaires, soit dans les théories philosophiques, les éléments d'un dogme dont il affirme que le christianisme n'a fait que développer, que transformer l'idée. Nous n'imiterons pas ces investigations stériles; il y a là une sorte d'hostilité hypocrite qui ne mérite aucun écho. Quant à l'expression *moi troisième*, nous déclarons franchement qu'elle nous paraît

(1) *Kalewala*, deuxième partie, quatorzième runa.

sans portée dogmatique : la suite de la mythologie montrera que s'il s'établit quelquefois entre les dieux finnois un assemblage trinaire, il n'en résulte entre eux que de ces relations purement extérieures constitutives d'une société, et non de ces rapports intimes de personnalité, de nature, de consubstantialité, nécessaires pour fonder cette union mystérieuse et indivisible, condition essentielle d'une Trinité.

Du reste, si la mythologie finnoise possède certains symboles qui semblent revendiquer pour elle une idée même confuse de la Trinité, il n'y a rien là qui doive surprendre. C'est la condition de presque tous les peuples de la terre d'avoir conservé, dans leurs doctrines religieuses, des débris plus ou moins altérés de la tradition primitive. D'ailleurs, les peuples finnois, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont sortis de l'Orient : ils ont donc pu s'inspirer de la Trimourti indoue, peut-être même, comme semblent l'insinuer quelques historiens, de la révélation hébraïque.

La mythologie finnoise parle souvent des *trois paroles divines, des trois paroles du créateur, des paroles originelles, des runas de la science.* Il faut entendre par ces paroles le verbe créateur qui produit et perfectionne les êtres, qui détermine toutes les phases de l'œuvre cosmogonique. Sans lui, *Wäinämöinen* lui-même est impuissant; il ne peut pas même achever la barque qu'il a commencée.

Quels efforts sont déployés, quels incroyables

travaux sont accomplis par le dieu, dans le but de recouvrer les paroles mystérieuses qu'il a perdues!

Il les cherche, disent les *runas*, sur la tête des hirondelles, sur les épaules des oies, sur le cou des cygnes; il les cherche sous la langue de la renne d'été, dans la bouche de l'écureuil blanc. Mais c'est en vain. Il se dirige vers *Manala* (l'enfer), pénètre jusqu'au séjour des ombres, et interroge les fils de la Mort. Mais de là encore il ne rapporte pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Alors Wäinämöinen s'avance vers la région où le géant Wipunen, appelé aussi Kalewa, a été enseveli. Un secret pressentiment lui dit qu'il trouvera les paroles sacrées dans la poitrine du héros mort. Une lutte terrible s'engage. Wäinämöinen, descendu dans cette vaste poitrine, déploie la violence, soulève d'atroces douleurs, implorant de Wipunen la révélation de son verbe. Wipunen résiste longtemps, et charge son oppresseur d'imprécations et d'anathèmes. Enfin, vaincu par le dieu, il ouvre l'arche pleine de paroles, et chante à Wäinämöinen les runas qu'il a demandées (1).

Dans ce long drame, si bien décrit dans le Kalewala, il y a quelque chose d étrange et de mystérieux.

Ne renferme-t-il pas une idée mythique, une expression d'instinctive philosophie? A voir cette lutte acharnée entre *Wäinämöinen*, le dieu créa-

(1) *Kalewala*, première partie, neuvième et dixième runas.

teur, et le vieux *Kalewa*, on sent qu'il y a dans ce dernier plus qu'un être isolé, plus qu'un géant vulgaire, et l'on se demande si la mythologie n'a pas voulu personnifier en lui le principe de la vie, la cause universelle des êtres. Tant que ce principe reste solitaire, il est inerte, infécond, muet; il faut qu'un autre principe sollicite sa force cachée : alors son verbe se déclare, il répand avec profusion les éléments de la fécondité et de la vie. Mais quelle lutte de violence et de douleur ! que de conjurations, que de résistances ! C'est que *Wäinämöinen* aspire à une initiation transcendante : il veut pénétrer jusque dans le sanctuaire de la nature, jusqu'aux sources intimes de l'être, pour y ravir la puissance créatrice : labeur immense, enfantement prodigieux, où le triomphe ne peut appartenir qu'à la vigueur, à l'audace, aux efforts persévérants.

Ces paroles originelles, ces runas de la science, arrachées par Wäinämöinen de la poitrine du géant Kalewa, ont d'elles-mêmes une vertu efficace et comme indépendante de l'agent qui les prononce. Lorsque Wäinämöinen, blessé par la hache de *Pohja*, va conjurer le vieillard de *Suomi* d'arrêter le torrent du sang qui s'échappe de sa blessure, le vieillard lui répond : « Nous en avons arrêté de » plus grands, nous en avons enchaîné de plus ter» ribles, nous avons triomphé de plus rudes écueils, » nous avons brisé des obstacles plus fiers, par les » *trois paroles du créateur*, par les *saintes paroles ori-*

» *ginelles*. Les bouches des fleuves, le cours des » lacs, l'impétuosité des cataractes, ont été vain- » cues. Nous avons séparé les détroits des promon- » toires, nous avons joint les isthmes avec les » isthmes (1). »

Ainsi, nous connaissons le verbe créateur et régénérateur de la mythologie finnoise, nous connaissons également sa cosmogonie générale. Maintenant abordons les détails.

Il est dans toutes les régions du globe des êtres matériels ou animés qui s'harmonisent plus intimement soit avec la nature des localités où ils se trouvent, soit avec le caractère et les instincts de leurs habitants. De tels êtres fixent l'attention des mythologies : elles se plaisent à les étudier, à se rendre compte de leur génie, de leurs facultés; elles les exaltent à outrance, les divinisent, et entourent leur berceau de gloire, de singularités ou de mystères.

Quoi de plus étrange que l'origine donnée au fer par les runas finnoises ! Il y avait là, dit le *Kalewala*, quatre vierges, trois fiancées aux mamelles gonflées et souffrantes; elles répandirent leur lait sur la terre : la première un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge.

Et de la vierge au lait noir naquit le fer flexible, de la vierge au lait blanc naquit le fer fragile, de la vierge au lait rouge naquit l'acier.

(1) *Kalewala*, première partie, troisième runa.

Issu du lait virginal, le fer se cacha pendant deux ans, dans un vaste marais, sur la cime d'un rocher où les cygnes déposaient leurs œufs, où le canard faisait éclore ses petits. Mais le loup vint à passer à travers le marais, l'ours souleva la vase qui enveloppait le fer, et il fut porté dans l'atelier d'Ilmarinnen, le forgeron divin, pour y être rougi par le feu, durci par l'eau. L'oiseau infernal se mit à épier l'ouvrier; tandis qu'il se préparait à tremper le fer rouge, il jeta dans l'eau un venin fatal, en sorte que le fer fut transformé en instrument de malédiction et de mort (1).

On voit ici que la runa mythologique ne s'attache à donner du fer qu'une idée sombre et terrible, sans dire un mot de ses bienfaits. D'où vient cela? Sans doute, c'est parce que dans la runa citée, il n'est question de l'œuvre du fer qu'au sujet de la blessure de Wäinämöinen; on conçoit que la douleur du dieu, que l'aspect de son sang qui déborde, aient dû jeter sur le tableau une couleur lugubre. Mais ne peut-on pas dire aussi, qu'il y a dans l'inspiration du poëte, un reflet des désastres qui ont bouleversé sa patrie? La Finlande a été ravagée par mille combats; le fer y a fait partout son œuvre sanglante. Il n'est donc pas étonnant que la mythologie, qui est une œuvre nationale, l'ait représenté comme un instrument de destruction et d'horreur. Ne pourrions-nous pas dire aussi que dans

(1) *Kalewala*, première partie, quatrième runa.

ce passage cosmogonique, le personnage de Wäinämöinen n'est qu'un mythe figurant la patrie désolée ; et le loup, l'ours, l'oiseau d'Hiisi, tout, en un mot, ce qui concourt à donner au fer la puissance de nuire, des allégories signifiant les ennemis qui se sont armés contre elle?

Nous ne nous étendrons point sur l'origine du loup nourri par l'aurore, ni sur l'origine de la bière et de la sima, ni sur l'origine du chien, ce fidèle compagnon du chasseur finnois, ni sur l'origine du froid : nous renvoyons nos lecteurs, pour toutes ces questions, aux diverses runas du Kalewala, où elles sont longuement développées. Le texte original s'explique sur elles avec tant de clarté, que tout commentaire de notre part dégénérerait en longueur.

Nous terminerons ce tableau cosmogonique par l'origine de l'ours.

On célèbre, en Finlande, le *Kouwon-Pääliset*, c'est-à-dire, le festin funèbre des ours. De toutes parts les peuples accourent, les jeunes filles, les jeunes garçons se rassemblent. On boit, on mange, on chante. Tous les convives sont revêtus d'habits de fête. Les pères de famille traitent du mariage de leurs fils et de leurs filles, et les heureux fiancés prennent jour pour leur hymen. Cependant, la tête de l'ours, tombée sous les traits du chasseur, a été suspendue à un arbre : tous les yeux la contemplent avec triomphe, toutes les bouches célèbrent la gloire de celui qui a renversé le monstre, et qui,

ce jour-là, porte, en marque d'honneur, une clef de cuivre sur ses armes, ou tout autre signe à son cou. Bientôt le maître de la maison s'avance avec solennité, précédant ceux qui portent les plats où la chair de l'ours a été préparée en ragoûts. Arrivé sur le seuil de la *tupa*, il dit : « Que les enfants s'é-» loignent du vestibule, que les jeunes filles lais-» sent l'entrée libre, car le noble vient dans la *tupa*, » le célèbre est introduit dans la maison ! » Puis le festin commence et se prolonge bien avant dans la nuit. Enfin, les *runoia* prennent la parole, chantent les hommages respectueux qu'ils ont rendus à l'ours, et conjurent celui qui a été tué de les raconter aux autres ours de la forêt, afin, qu'à son exemple, ils se laissent vaincre plus facilement par le chasseur.

Ce culte de l'ours est un des usages les plus anciens de la mythologie finnoise. En effet, on conçoit que plus on remonte dans le passé, et plus on trouve dans ce pays de Finlande de forêts épaisses, de repaires sauvages, et, par conséquent, plus de monstres, citoyens de ces forêts, de ces repaires. Mais, observons que le culte de l'ours n'avait point son principe dans la crainte. Les Finnois, audacieux à l'attaquer, ne l'envisageaient que comme un être bienfaisant qui leur donnait des fourrures pour se garantir du froid, de la chair pour se nourrir, de la gloire dans la hardiesse qu'ils devaient déployer en le chassant.

Écoutons maintenant la *runa*.

Le peuple dit : « Où le bel *Ohto* (1) est-il né? où » la belle crinière a-t-elle grandi? De quelles ré- » gions la bête grasse a-t-elle été apportée? Où la » queue bleue a-t-elle été trouvée? Est-ce sur le » chemin du bain, ou sur le sentier qui mène au » puits?

» Le vieux, le brave *Wäinämöinen* répondit : « *Ohto* n'est point né dans un lit; il n'a point dormi » dans une crèche. Le bel *Ohto* est né, la belle cri- » nière a grandi dans les régions voisines de la » lune et du soleil, dans la patrie des étoiles, sur » le bras des grandes *Otawa*. *Ukko*, le roi splendide » des cieux, le vieillard très-haut, jeta dans l'eau » un flocon de laine; et ce flocon fut poussé par les » vents, enflé par la vapeur humide, porté par les » vagues de la mer jusqu'aux rives de l'île floris- » sante, jusqu'au promontoire de miel.

» *Mielikki*, la douce vierge de la forêt, la femme » courageuse de *Tapio*, s'élança au milieu des va- » gues, prit le léger flocon de laine, et le cacha dans » son sein. Ensuite, elle déposa son petit oiseau » bien-aimé dans une petite corbeille d'argent, » dans un beau berceau d'or, et attacha le ber- » ceau de l'enfant à un des arbres chevelus de la » forêt.

» Déjà elle berce doucement son bien-aimé dans » son petit lit d'or, suspendu au toit de sapin : elle » nourrit son *Ohto*, sa belle crinière, au pied de

(1) Surnom de l'ours.

» l'humble bouleau, dans la petite forêt de pin, » parmi les fleurs qui portent le miel.

» Mais *Ohto* n'a pas encore de dents, les ongles » manquent encore à ses pattes. *Mielikki*, l'hôtesse de » la forêt, la femme courageuse de *Tapiola*, va partout » chercher des dents et des ongles pour son ours : » elle en cherche dans le sein des arbres durs, dans » le cœur des troncs brûlés; elle en cherche sur » les collines verdoyantes, dans les plaines couver- » tes de pins, dans les champs riches d'arboisiers. » Un pin, un bouleau s'élevaient sur leurs tiges. » Dans le pin brillait un rameau d'argent, dans le » bouleau un rameau d'or. *Kawe* arracha ces ra- » meaux avec la main, et en fit des dents et des on- » gles pour *Ohto*.

» Et elle bâtit une *tupa* de bois de pruniers, et » voulut que l'ours l'habitât au lieu de parcourir » les marais, d'errer dans les bois, de s'égarer » dans les plaines. C'est de là qu'*Ohto* est venu, que » notre hôte d'or a été amené (1). »

La science astronomique s'est longtemps évertuée à rechercher l'origine des animaux, dont on a peuplé la sphère céleste. Jusqu'à présent, elle n'a guère donné que des conjectures. La *runa* finnoise ne pourrait-elle pas contribuer à jeter quelque jour sur cette question? En plaçant l'origine de l'ours dans les astres, n'est-ce pas une véritable apothéose que le génie populaire a décerné à l'animal le plus

(1) *Kalewala*, deuxième partie, douzième runa.

grand, le plus précieux, le plus cher de la région? Ne pourrait-on pas dire de même des autres animaux? Ce serait alors une purification du culte de la bête, une sorte de transformation du sabéisme. Nous abandonnons cette hypothèse à la réflexion des hommes spéciaux. Du reste, le culte astronomique de l'ours remonte, chez les Finnois, aux temps les plus reculés. Leurs plus anciennes *runas*, si vides de toute notion concernant les astres, nous offrent néanmoins les expressions suivantes: *Otawa*, la grande ourse; *Wenäjän Otawa*, la petite ourse. On y trouve aussi *Orion*, sous la désignation remarquable de *Wäinämöisen Miekka*, le glaive de *Wäinämöinen*, et *Wäinämöisen Vjitake*, la faux de *Wäinämöinen*. Il était donc dans le génie du peuple finnois de placer dans les cieux les objets de sa vénération. Mais, sur ce point, leur histoire est si stérile, qu'il est impossible d'en tirer aucun développement pour la science.

§ 2.

DIVINITÉS FINNOISES.

Le mot *jumala*, chez les peuples finnois, est la plus haute expression du caractère divin; il emporte essentiellement l'idée de puissance créatrice. Aussi, ce n'est pas seulement au grand Dieu, ou plutôt au principe suprême et universel des choses, qu'il était appliqué, mais à tous les dieux qui tenaient un rang élevé dans la hiérarchie mythologique, de

même, à peu près, que le *Bog* des Slaves, terme appellatif, convenant à tous les êtres déifiés. C'est donc à tort que certains écrivains ont particularisé le mot *jumala;* ils sont tombés dans l'erreur de ceux qui transforment en noms propres, les simples expressions épithétiques.

Avant que l'idée exprimée par *jumala* eût été incarnée dans des symboles de création populaire, les Finnois la répandirent sur toute la nature, et se livrèrent ainsi à une sorte de panthéisme matériel le plus absolu. Alors la terre, les montagnes, les mers, les sources, les arbres, les pierres, etc., furent l'objet d'un grand culte. Encore aujourd'hui, il en reste, dans plusieurs localités de la Finlande, des traces frappantes (1).

Mais c'est surtout vers les astres du ciel, vers la grande ourse et le soleil qu'ils tournèrent leurs adorations. Les vieilles runas parlent sans cesse de ces brillantes *otawa*, sur les épaules desquelles il fallait monter pour s'élever jusqu'aux sources de la lumière, et parcourir les vastes régions de l'air. Quant au soleil, il avait sa fête solennelle ; on l'ap-

(1) Une paroisse de la Finlande méridionale porte le nom de *Pyhämaa*, terre sacrée ; quantité de lacs, de fleuves, de cataractes, sont appelés aussi *Pyhä*, sacrés. Le culte ancien des sources est démontré par le grand nombre d'aiguilles et autres petites offrandes qu'on trouve en plusieurs endroits dans leur lit. Dans beaucoup de provinces, on rencontre encore aujourd'hui certains arbres que la foule superstitieuse ne traite qu'avec un respect qui tient de l'adoration. Rühs, p. 14.

pelait *joulou*; elle se célébrait depuis la fin de décembre jusqu'à la mi-janvier ; car c'est à cette époque que les jours commençant à croître, le soleil semble, en quelque sorte, renaître et épancher de nouveau sur la vie, cet éclat et cette joie que lui avaient enlevés les ténèbres de l'hiver. Alors les Finnois se livraient à mille jeux singuliers ; la bière et l'hydromel couronnaient les *tuopi*; des coqs étaient immolés en sacrifice, et la mère de famille, debout auprès du foyer, buvait la première en l'honneur du fer, répandait de la liqueur sur la flamme, et disait :

Élève-toi toujours aussi haut, ô ma flamme,
Mais ne brille ni plus grande, ni plus ardente ! (1)

Les Finnois donnaient au soleil le nom de *Beiwe*; les Lapons le désignaient de la même manière et l'honoraient du même culte. *Beiwe* était regardé comme la source de la lumière et de la chaleur, comme le génie protecteur des gazons. On l'invoquait aussi dans certaines maladies, et surtout, ce qui est digne de considération, dans les infirmités de l'intelligence.

Le sabéisme ou le culte des astres, et en particulier du soleil, est d'origine orientale. Philon le juif disait que les astres étaient des créatures intelligentes, qui n'avaient jamais fait de mal, et qui étaient incapables d'en faire; suivant Maimonides,

(1) Haus Jac. Wille, Beskrivelse over Sillejords Prœstegield i övre Tellemarken i Norge, p. 242. Kiöbenh. 1786.

les étoiles connaissent Dieu qui les a faites, se connaissent elles-mêmes, et leurs actions sont toujours bonnes et saintes (1). Les Persans modernes sacrifient encore à l'ange de la lune.

Ces subtilités de la science, n'entraient certainement pas dans les motifs du culte, que les anciens Finnois rendaient au soleil; ils l'honoraient tout simplement parce que sa lumière dissipait leurs ténèbres, parce que sa chaleur fécondait leurs champs; mais voyaient-ils dans le soleil un dieu ou seulement un instrument de Dieu?

D'après Bechai (2), les Sabéens, en général, n'ont jamais adoré le soleil; ils allumaient seulement des feux sur la terre pour remercier Dieu du flambeau qu'il allumait pour eux dans le ciel, et en regardant les astres, ils priaient les génies, que Dieu y a placés pour les mouvoir, de leur être favorables.

Hallenberg, historiographe du royaume de Suède. professe une doctrine à peu près semblable, relativement aux peuples septentrionaux. Nous citerons d'autant plus volontiers son texte, qu'il nous paraît plus directement en harmonie avec les idées que nous avons posées, dans notre théorie générale sur la mythologie : « Ad solis in septemtrione cultum »pertinet narratio, quam habet Liber Originum »Islandiæ de Thorkillo Manio Islandiæ sub ethni-

(1) Philo. De mundi opificio, de Gigant. de Somniis. — Maimonides, More Nevochim, part. II, c. IV, p. 194, et De fundamento legis, c. III, § II.

(2) Comment. in Genes., c. I.

» cismo nomophylace, quique ob probos mores et » virtutem maxime conspicuam summis laudibus » celebratur : is, cum mortem sibi imminere cognos- » ceret, in apricum se portari jussit, et se Deo, Solis » creatori commendavit : « oc fal sic à hendur peim » Gudi, er Solena hafdi skapat; « *et commendavit se* » *in manus illius Dei, qui Solem creaverat.* De Thor- » steino, alio Islando, qui religionem Christianam » nec professus erat, ibidem narratur, quod votum » nuncupavit *illi, qui Solem creavit*, » à pann sem » Solina skapadi (1). « Hinc elucet gentes boreales » sub paganismo veneratos quidem fuisse Solem, » tamquam augustum et evidens Dei simulacrum, » sed non tamquam ipsum verum Deum. Nemo cre- » didit umquam Christianos Solem ut Deum coluisse: » interim tale quid haud ambigue colligi posse vi- » detur ex regis Norvegiæ Olavi sancti ad colonum » Norvegum de Deo Christianorum hoc alloquio : » « plurimis verbis, » inquit, « nos » hodie allocutus » dicis te mirari, Deum « nostrum te non videre : at » nobis persuasum est, eum ad nos cito esse ven- » turum, » *ot litit per nu lit oc siait i austr : par fer* » *nu Gud var med liosi miklo. Pa rann upp sol.* « et » cernite jam ac videte » orientem, ibi Deus noster » venit magnam secum portans lucem. Eo tempore » oriebatur Sol (2). » Hinc facile concluderes Chris- » tianorum Deum fuisse Solem. Ejusdem fere valo-

(1) Landnamabok, part. I, c. IX, part. III, c. IV.
(2) Saga of Olafi hinom helga, c. CXIX.

» ris est, quod in Codice Talmudico Cholin collo-
» quium exstat inter doctorem quemdam Judæum
» et Cæsarem ; dixerat enim Cæsar doctori eidem
» se percupere videre Deum Judæorum, quare Ju-
» dæus tempore solstitii æstivi Cæsarem versus So-
» lem sistens dixit illi ; intuere in Deum nostrum.
» Hinc Solem ut verum Deum coluisse censeri pos-
» sent Judæi, sed census doctoris erat, ut ibidem
» explicatur, quod cum nemo possit intueri in So-
» lem, qui est unus ex ministris Dei, tanto minus
» valeret quis ipsam inspicere divinitatem. Sic cul-
» tum quidem externum cum cærimoniis quibusdam
» boreales et aliæ gentes Soli deferebant, re tamen
» vera vix alio sensu Deum coluerunt, quam Judæi
» et Christiani (1).

Dans les contrées boréales, il est difficile d'arrêter sa pensée sur la lumière sans qu'elle se reporte aussitôt, et comme par instinct, sur les ténèbres. Voilà pourquoi, dans la mythologie finnoise, il y a deux régions bien distinctes ou deux sphères d'action, sphère lumineuse, sphère ténébreuse. La première, séjour du bon principe, s'appelle *Kalewa;* la seconde, séjour du mauvais principe, s'appelle *Pohja. Kalewa* est la patrie des fils de *Kalewa*, ce géant formidable qui s'évertuait à entasser des rochers les uns sur les autres, à les lancer à des distances considérables ; qui se servait pour cure-dent

(1) Disquisitio de nominibus in linguâ suiogothicâ Lucis et visûs, etc., pars posterior, p. 370, etc.

d'un mât de navire. *Kalewa* était situé au nord, confinant à *Pohja*, la région malheureuse, qui, suivant les runas, dévorait les hommes et engloutissait les héros. *Pohja* touchait, d'un autre côté, à l'enfer, placé, par les Finnois, sous le pôle arctique.

Cette double région, créée par la mythologie finnoise, imprime nécessairement à ses dieux un double caractère, c'est-à-dire que, suivant qu'ils se rapprochent du génie de *Kalewa* ou du génie de *Pohja*, ils sont respectables ou odieux, bienfaisants ou fatals.

Entrons donc dans cette double région, et considérons séparément les dieux qui lui appartiennent.

Et d'abord, abordons la région du bon principe.

Ici le ciel s'ouvre, et nous montre une apparence de trinité dominatrice présidant à ses destinées : c'est Ukko, Wäinämöinen, Ilmarinnen.

Ukko a son trône dans les nuages, non loin du soleil; il s'appuie sur l'axe du monde, envoie la pluie, la neige et les tempêtes. Comme le Peroun des Slaves et le Thor des Scandinaves, il tient entre ses mains la foudre, et fait gronder le tonnerre. On l'invoque dans les sécheresses et dans les orages.

Ukko préside aussi aux accouchements.

« O Ukko, souverain des dieux, s'écrie l'hôtesse » de Pohjola, viens me visiter en secret dans mon » bain, viens sans bruit dans ma petite chambre; » les portes ont été frottées avec de la bière, les » gonds ont été arrosés de *Kalja*, pour qu'ils ne crient » point, pour qu'ils ne gémissent point.

» Viens, hâte-toi dans ces tourments qui me dé-
» chirent, dans ces douleurs qui m'accablent. Ou-
» vre avec ton doigt l'enceinte de chair, la cloison
» d'os, afin que l'enfant puisse sortir et que la
» femme soit délivrée (1). »

Cette invocation, adressée à Ukko, nous paraît étrange. Du reste, la providence d'Ukko s'étend à tout; non-seulement il règle les saisons, mais il fait germer les plantes, il veille sur les troupeaux dans les forêts, sur les guerriers dans les combats.

Souvent le nom d'Ukko n'a que la valeur d'un simple attribut: car Ukko signifie littéralement Vénérable Vieux. C'est ainsi que, dans la première runa du *Kalewala*, Wäinämöinen est appelé Ukko Wäinämöinen. Ne pouvons-nous pas conclure de là que toutes les fois que la puissance supposée à Ukko, par la mythologie, nous paraît trop vaste et exagérée, elle n'est point attribuée à un être particulier, mais au principe divin en général, désigné par un de ses attributs les plus caractéristiques, savoir son antiquité? Cette manière de procéder n'est point rare dans la langue finnoise: l'expression *Jumala* nous en a déjà fourni un exemple; nous en trouvons un autre dans l'expression *Kawe*, qui, tout en désignant un dieu spécial, s'applique encore à tous les dieux manifestés sous une forme humaine.

Ilmarinnen, ainsi qu'Ukko, exerce sa puissance

(1) *Kalewala*, deuxième partie, vingt-cinquième runa.

dans le ciel. Il est le dieu de l'air et des vents, à peu près comme l'Éole des Grecs; il commande à l'eau et au feu. Mais sa qualité la plus distinctive, c'est celle de forgeron. Les runas l'appellent le forgeron éternel. C'est, en effet, lui qui a fait le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air où n'apparaissent ni les tràces du marteau, ni les morsures de la tenaille; lui qui, devenu veuf, se forge une épouse d'argent; lui qui, pendant le règne des ténèbres, forge, pour les nations désolées, un soleil d'argent, une lune d'or. Ilmarinnen est frère de Wäinämöinen; il l'accompagne dans toutes ses pérégrinations, et prend part à tous ses travaux.

Nous avons nommé le dieu suprême des Finnois, le brave, le vieux Wäinämöinen, comme disent les runas. A lui appartient toute puissance. Non-seulement il partage avec Ukko et Ilmarinnen l'empire de l'air et de la foudre, mais il domine sur toute la nature, car il est le créateur du ciel, de la terre, du soleil, de la lune et des étoiles. Il serait long de décrire toutes les phases de la vie mythologique de Wäinämöinen : ses courses aux frontières de Pohja, ses expéditions dans les forêts ténébreuses, ses luttes acharnées contre les éléments et les puissances fatales; le Kalewala est plein de ces grandes actions. Wäinämöinen, comme Prométhée, apporte aux mortels le feu céleste; comme Orphée, il invente la musique, crée le *kantele*, et enchante, par ses accords, tous les êtres de la terre. Il n'est personne qui n'invoque son nom : guerriers, pêcheurs, chas-

seurs, médecins, tous éprouvent les effets de sa protection. La sueur qui découle de son corps est un baume qui guérit toute maladie. Les runas lui donnent un vêtement étrange : tantôt elles le couvrent d'une robe si solide qu'elle peut servir de refuge au milieu des combats ; tantôt elles l'entourent d'une ceinture ornée de plumes; elles vont même jusqu'à attacher des ailes à ses épaules et à revêtir son corps tout entier de duvet.

Wäinämöinen est le dieu de la paix, de l'ordre, de l'harmonie; c'est la plus belle personnification du bon principe; celle dont le caractère ne se dément jamais.

Actuellement, descendons du ciel sur la terre, et parcourons ses diverses régions.

Nous trouvons d'abord au sein des montagnes, *Hijen-Pesät*, c'est-à-dire, le sanctuaire des divinités qui y président. Là Kamulainen habite, ainsi que la foule des Wuoren-Väki, génies travailleurs, occupés à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases. Là aussi habitent Wuolangoinen, le père du fer; Rauta-Rekhi, le dieu du fer; Ruojuatar, la nourrice du fer, Luonotaret, ces trois vierges mystérieuses dont les mamelles distillèrent trois espèces de fer. Hijen-Pesät est encore le séjour de Karilainen, boiteux comme Vulcain, sans toutefois que ses fonctions ressemblent aux siennes, puisqu'elles consistent à protéger contre les effets pernicieux du fer. Un jour, Karilainen creusa la terre avec l'orteil et le talon de son pied, et soudain Her-

hilainen et Mehilainen, c'est-à-dire, la guêpe et l'abeille, en sortirent et prirent leur essor, afin d'aller chercher du miel, baume salutaire pour les blessures.

On reconnaît, à ces diverses divinités, la mythologie d'un pays montagneux, où le fer abonde, et où, dès les temps les plus reculés, il a été mis en œuvre. Telle est, en effet, la Finlande, comme on le verra plus tard dans nos notes.

La Finlande est plus encore pays de forêts que pays de montagnes. De toutes parts, les sapins et les bouleaux y dressent leurs grandes têtes. Et certes ceci était vrai surtout aux temps mythologiques, alors que les travaux des laboureurs n'avaient encore défriché que quelques terrains, que la civilisation naissante et les rapports des Finnois entre eux n'avaient encore ouvert qu'un petit nombre de routes. Voilà pourquoi la mythologie de *Suomi* multiplie si fort les divinités qui président aux bois.

C'est d'abord Akka, la femme antique, courageuse, habile à filer la laine, qui plante les pins; c'est Kati, la déesse bienfaisante, qui féconde leur germe et les fait grandir; c'est Pellervoinen et son fils, Sämpsä, qui cultivent les arbres et veillent à leur prospérité. Cependant, ces deux derniers exercent moins leur action sur les forêts proprement dites que sur les vergers et les terres déjà livrées à l'agriculture.

L'ours et le chien sont aussi l'objet d'une sorte de culte particulier. L'ours, parce qu'il est le roi

des forêts boréales; le chien, parce qu'il est le génie auxiliaire du chasseur.

L'ours a pour père Hongonen, pour mère et pour nourrice Hongatar, nymphe illustre des bois, patrone des pins. Hongas, une autre déesse, veille sur l'ours et l'empêche d'attaquer les troupeaux. Hongonen et Hongatar font leur séjour dans la noire forêt de Romentola.

La chasse dans les bois, cet exercice si national des peuples finnois, est entourée du plus haut patronage.

« Dans la forêt, dit Lemmikainen, un des héros » du Kalewala, s'élèvent trois châteaux : un château » de bois, un château d'ossements, un château de » pierre. Six fenêtres d'or s'ouvrent dans chaque » mur. J'ai regardé par ces fenêtres, et j'ai vu les » vieilles qui livrent la proie aux chasseurs. Là est » leur demeure (1). »

Ces vieilles sont Mielikki, l'hôtesse de Metsala, Tapiotar, la femme de Tapio, dieu des bêtes fauves, et la déesse de la sombre Tapiola, Tulikki, sa fille, Mimerki, Mehtola ou Sinisirkku; il faut y joindre aussi Pohjan Eukko, la vieille protectrice des forêts situées aux régions extrêmes du nord.

A la tête de toutes ces déesses marchent Hittawainen, Tapio, et surtout Hippa ou Knippana. Ces dieux exercent sur les animaux des bois une puissance absolue ; ils les enchaînent dans leurs

(1) *Kalewala*, première partie, septième runa.

repaires ou les lancent au-devant des chasseurs.

Selon Ganander, on adressait à Knippana cette invocation :

« O Knippana, roi des bois, vieillard barbu de la » forêt joyeuse, amène dans la douce forêt tes ani- » maux d'or, tes animaux d'argent. Étends ton » rouge filet, ton filet bleu, sur le fleuve de » Pohjola, afin que les bêtes sauvages, grandes et » petites, que les bêtes de toute espèce, que les » cavales de toutes couleurs, accourent des fron- » tières de Laponie, des régions les plus extrêmes » du nord ! »

L'invocation du Kalewala est plus détaillée et frappante d'originalité.

« O vieillard à la barbe noire, roi splendide des » bois, entoure la forêt de glaives, mets une lance » dans la main des déserts, enveloppe-les de ban- » deaux de lin. Revêts de toile les peupliers, les » sapins d'or, les vieux pins de ceintures d'airain, » les jeunes pins de ceintures d'argent, les bou- » leaux de franges d'or. Renouvelle tes libéralités » d'autrefois, aux jours où je saisissais la proie. » Alors je vins dans le désert, je gravis la colline : » et les rameaux des pins brillaient comme la lune, » et les cimes des pins brillaient comme le soleil ; » les peupliers resplendissaient d'un merveilleux » éclat, et le jeune enfant était beau comme l'astre » des nuits, la jeune fille belle comme la lumière » du jour.

» Ouvre la vaste enceinte, le dépôt d'ossements,

» prends la clef d'or, le marteau d'airain, ébranle » les forêts et les déserts; que tous les lieux où » grandissent les bêtes sauvages se mettent en mou- » vement, afin qu'elles se précipitent vers le héros » qui les poursuit et qui veut en faire sa proie.

» Dresse une haie d'or, une haie d'argent pour » régler la course du troupeau. Si quelque bête » prend la fuite et s'écarte de la route, exhausse la » haie; si elle veut la franchir, exhausse-la encore; » si elle veut se glisser par-dessous, abaisse-la; si » la bête reste fidèle à la voie, laisse la haie telle » que tu l'auras faite (1). »

Ce ne sont pas seulement les animaux des bois qui sont précieux aux Finnois, ils entourent aussi de soins particuliers les animaux domestiques. Kaïtös est le dieu des troupeaux; Kekri, le génie qui veille sur leur santé; Suvetar, la douce femme, Etelä, mère de la nature, les accompagne au pâturage et leur distribue une nourriture abondante.

« O Suvetar, douce femme, Etelä, mère de la na- » ture, s'écrie, dans le Kalewala, l'hôtesse d'Ilma- » rinnen, donne au troupeau sa pâture de miel, sa » boisson de miel; donne-lui le foin d'or, le foin » d'argent recueillis dans le champ de miel, sur le » gazon de miel. Prends la corne du pasteur de la » vallée, fais-la sonner avec force, afin que les col- » lines se couvrent de fleurs, que les bords des » champs arides se revêtent de gazon, que les ondes

(1) *Kalewala*, première partie, septième runa.

» des marais roulent du miel, que l'orge croisse » auprès des fontaines. Apporte un foin nouveau, » apporte des fleurs d'or du fond des cataractes ra- » pides, des mains des vierges fleuries, des enfants » amis du gazon, des vierges qui habitent le nom- » bril de la terre.

» Creuse un puits d'or aux deux limites du » champ, afin que les troupeaux puissent y puiser » l'onde fraîche, le doux miel pour leurs mamelles » gonflées, leurs mamelles souffrantes.

» Emplis les mamelles des vaches, fais leur dis- » tiller un lait pur (1). »

Entrons maintenant dans le domaine des eaux.

Ween-Kuningas et Ween-Emänta, sa femme, règnent sur elles. Ween-Kuningas porte un chapeau aux bords pendants, une barbe humide. Les pêcheurs les invoquent de la manière suivante :

« Chapeau aux bords pendants, barbe humide, » viens pêcher avec moi ; roi d'or des ondes, apporte- » moi une multitude de poissons !

» Reine des ondes, déesse sévère, apporte-moi » des poissons du fond de la mer, du sein de ta de- » meure féconde ! »

Ween-Kuningas prend quelquefois le nom d'Uros ou d'Ukko. Il est représenté comme un vieillard petit, mais plein de force, à la longue barbe, aux longs cheveux. C'est lui qui prit dans ses filets le poisson qui avait dévoré l'étincelle céleste, et qui la rendit à Wäinämöinen.

(1) *Kalewala*, deuxième partie, dix-neuvième runa.

Outre Ween-Kuningas et Ween-Emänta, il faut nommer Akka (la même peut-être que Ahti), déesse de la mer, habitante des détroits. Son occupation, sous les ondes, est de peigner sa chevelure ; chaque dent qui tombe de son peigne se change en ver. Nous nommerons aussi Hillerwo, la déesse des loutres, femme de Juoletar, le beau vieillard, le roi brillant des ondes, dont les attributions peuvent être comparées à celles du Neptune des Grecs. Il va sans dire qu'indépendamment de tous ces dieux, Wäinämöinen est toujours le dominateur suprême de l'empire aquatique : c'est pour cela que les runas l'appellent l'ami de l'onde.

On se convaincra, en lisant cet ouvrage, du grand rôle que le bain joue dans la vie des Finnois; on apprendra, en même temps, tout ce que renferme d'étrange et d'étonnant cet exercice national.

La mythologie lui a donné des dieux particuliers.

D'abord, le bain lui-même, Anteretar, est regardé comme un dieu, le dieu de la santé. C'est que les Finnois primitifs ne connaissaient d'autre remède à leurs maladies que le bain.

Anterinen est la chaleur et la vapeur du bain personnifiées. De peur qu'elles ne nuisissent aux blessures ouvertes, les Finnois les conjuraient par des paroles magiques appelées *Löylyn Sanat*. Les blessures étaient d'ailleurs protégées par Anerettoin, la déesse suprême du bain, *Loylyn-Haldia*.

Kippumäki est la colline des douleurs. On la dit située dans la région de Kemi. Cette colline est

haute : à son sommet s'étend une vaste pierre, à surface plane, entourée de plusieurs autres grandes pierres. Dans celle du milieu sont creusés neuf trous, au fond desquels, par la vertu des conjurations, les maladies s'abîment.

Les maladies sont filles de Louhiatar, la vieille femme de Pohjola. Elle les enfanta dans son bain, pendant une seule nuit d'été.

Leurs noms sont : la pleurésie, la goutte, la colique, la phthisie, la lèpre, la peste, auxquelles il faut joindre les monstres fatals des eaux, les dévastateurs de tous les lieux, les sorciers des marais.

Sur la colline de Kipumäki habitent plusieurs vierges dont la protection est invoquée contre les maladies. La première d'entre elles est Kiwutar ou Kipä-Tytär, fille de Wäinämöinen. Elle recueille les maladies dans un petit vase d'airain et les fait cuire sur un foyer magique.

Voici une des formules, citées dans les runas, pour la conjuration des maladies :

« O maladie, monte vers les cieux; douleur, » élève-toi jusqu'aux nuages; vapeur tiède, fuis » dans l'air, afin que le vent te pousse, que la tem- » pête te chasse aux régions lointaines, où ni le so- » leil, ni la lune ne donnent leur lumière, où le » vent frais ne caresse point la chair.

» O douleurs, montez sur l'hippogriffe de pierre, » et fuyez sur les montagnes couvertes de fer. Car » il est trop rude d'être dévoré par les maladies, » d'être consumé par les tourments. »

» Allez, ô maladies, où la vierge des douleurs a » son foyer, où la fille de Wäinämöinen fait cuire » les douleurs, allez sur la colline des douleurs. Là » sont des chiens blancs qui jadis hurlaient dans » les tourments, qui gémissaient dans les souffran- » ces ! »

Nous avons déjà dit que la Finlande avait été ravagée par des guerres atroces; plus tard, nous dirons l'usage fréquent que les Finnois faisaient du glaive, les combats acharnés qu'ils se livraient entre eux.

Leur mythologie a conservé une empreinte de ces scènes de sang.

En effet, les douleurs dont elle s'occupe le plus volontiers sont celles qui sont causées par les blessures. Elle crée pour elles des divinités spéciales. Homma arrête le sang qui coule; Helka, la bonne, la sage Helka ferme les plaies. On l'invoque ainsi :

« Viens ici, viens, ô Helka, belle femme, ferme » avec du gazon, bouche avec de la mousse le trou » béant; cache-le avec des petites pierres, afin que » le lac ne déborde point, que le sang rouge n'i- » nonde point la terre ! »

La quatrième runa du Kalewala, où la guérison de la blessure de Wäinämöinen est si merveilleusement décrite, parle encore d'une déesse des veines.

« Elle est belle, dit la runa, la déesse des veines, » Suonetar, la déesse bienfaisante ! Elle file merveil- » leusement les veines avec son beau fuseau, sa » quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi,

» j'invoque ton secours, viens à moi, je t'appelle.
» Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un
» peloton de veines, afin de lier l'extrémité des
» veines! »

Dans la guérison des grandes blessures, la mythologie finnoise ne se contente pas d'invoquer les divinités spéciales, elle s'adresse encore quelquefois au principe universel de toute chose, au suprême Jumala.

« O glorieux Jumala, prépare ton char, attèle tes
» coursiers, monte sur ton siége splendide, et
» marche à travers les os, les membres, les chairs
» blessées, les veines déliées! Fais couler l'argent
» dans le vide des os, fais couler l'or dans les bles-
» sures des veines : que là où la chair a été brisée,
» de nouvelles chairs renaissent; que là où les os
» ont été brisés, de nouveaux os renaissent; que les
» veines détachées soient renouées, que le sang qui
» dévie soit ramené dans son lit, que partout où
» une plaie a été faite la santé revienne belle et en-
» tière! »

L'art du vétérinaire n'était point tout à fait ignoré des peuples finnois; en sorte que les animaux avaient leurs médecins comme les hommes. Ceux qui traitaient les chevaux invoquaient Etelätär, belle vierge, personnification mythologique du vent du midi :

« Etelätär, jeune vierge, disaient-ils, soulève une
» nuée de l'orient, amène une nuée du midi; du
» haut du ciel envoie un doux miel, envoie un doux

» miel du sein des nuages, sur les remèdes que » nous préparons, sur notre œuvre encore in- » achevée ! »

Malgré la nature sauvage de leur pays, la dureté de leur climat, la barbarie de leur civilisation, les Finnois n'étaient pas insensibles au penchant de l'amour. Sukkamieli en était la déesse. C'est elle qui fléchissait les cœurs des jeunes filles dédaigneuses, qui triomphait de la fierté des jeunes garçons. Mais, dans ses inspirations et dans son culte, il n'y avait rien de ce sensualisme effréné qui rappelât la Vénus des Grecs.

Les Finnois, peuple tant agité par la guerre, avaient aussi leur dieu des combats : il s'appelait Turrisas. La mythologie ne nous donne aucun détail à son égard.

En parlant d'Ukko, nous l'avons montré présidant aux couches de Louhiatar. La déesse spéciale des accouchements est Juxakka, troisième fille de Maderakka, nom générique que les Lapons donnaient aux divinités habitantes des régions situées au-dessous du soleil. Juxakka reçoit dans ses bras les enfants nouveau-nés et les entoure des soins les plus tendres. Juxakka assiste aussi les femmes, dans leurs règles mensuelles.

La mythologie finnoise multiplie avec une admirable fécondité les génies protecteurs des lieux et des personnes. Chaque individu, chaque maison, chaque forêt, chaque lac, chaque montagne, a son Haltia, ou esprit consulteur. Le Haltia des mai-

sons, appelé aussi Tonttu, y annonce sa présence pendant la nuit par un bruit significatif; il vient déposer aux pieds du maître toutes les choses qui lui appartiennent.

Les Egres sont en quelque sorte les génies de l'agriculture : ils veillent sur les pois, les fèves, les raves, le lin, et autres plantes.

Les Kejjuset, petits lutins ailés, noirs et blancs, bons et mauvais, signalent surtout leur présence, en s'introduisant dans les maisons où se trouve un cadavre, et en les remplissant de la vapeur de Kalma (odeur de corps mort).

Tous ces génies, petits et légers, de la mythologie finnoise ont un grand rapport avec les Dvergues, ou nains de la mythologie scandinave. Suivant cette dernière, les Dvergues, personnification des forces élémentaires de la nature, sont, les uns les génies de la lune, comme Nyi et Nidi; les autres président aux quatre régions du ciel, comme Nordri, Sudri, Austri et Vestri; d'autres sont des génies de l'air, comme Vindâlfr, ou des génies de saison, comme Frosti. Les uns habitent l'eau, comme Aï et Hlævangr, les autres les marécages, comme Lôni; d'autres les hauteurs, comme Hangspori, d'autres enfin les arbres, comme Eikinskialdi. Bifur et Bafurr sont peureux, Veigr, Thorinn ont le caractère ardent, audacieux; Althiofr est voleur; Nipingr est méchant, etc., etc.

Outre le Tonttu qui veillait en général sur toute la maison, il y avait encore Kratti et Aarni, dieux

des trésors, dont la providence s'étendait spécialement sur l'argent enfoui dans la terre. Aarni avait par conséquent une demeure souterraine. C'est pourquoi on l'appelait Aarnion Haltia, Aarni Haudan Isäntä, hôte du sépulcre; Joka Makaa, Aarten Päälä, couchant dans les trésors. Quand on voulait retirer de la terre l'argent qui lui avait été confié, on faisait un sacrifice à Aarni; il consistait ordinairement en un coq rouge ou en trois têtes de brebis.

Aarni se montrait en plein jour, et pendant les nuits, auprès du feu, dans les bois, sur les collines, occupé à sécher les trésors mouillés par l'humidité de la terre. Souvent on l'entendait glisser bruyamment sur l'argent : c'était signe de faveur pour quelque avare.

Tous les personnages mythologiques dont nous avons parlé jusqu'à présent peuvent être regardés comme relevant du bon principe, et par conséquent comme appartenant à la région de Kalewa. Maintenant nous allons entrer sur les terres de Pohjola, pour y étudier, à son tour, le mauvais principe, dans ses diverses manifestations.

L'esprit du mal par excellence est Hiisi, géant puissant, horrible à voir, pasteur des loups et des ours; il s'appelle encore Lempo, Piru, Perkele, Kilka, Juutas. Ce dernier nom, cité par Ganander, me paraît d'origine chrétienne. N'est-ce pas le nom du Juda de l'évangile appliqué par les Finnois convertis ou non convertis à leur démon païen?

La maison d'Hiisi est nombreuse. Il a une femme, des enfants, des chevaux, des chiens, des chats, des demestiques, tous affreux et méchants comme lui. Hiisi étend partout sa maudite influence : Hiiden Hejmolainen, son parent, règne sur les montagnes, Wesi-Hiisi, son parent aussi, règne sur les eaux, Hijjen-Lintu ou Herhilainen, son oiseau, règne dans l'air ; Hjjën-Ruuna, son cheval, parcourt les plaines et les déserts. Hiisi est servi par une troupe de furies Hijjen-Wäki.

Cependant malgré que le principe de son action soit mauvais, il résulte quelquefois du bien de son application. C'est ainsi que Hippa, la fille d'Hiisi, en tourmentant les voleurs, les force à rendre ce qu'ils ont pris. Hijjën-Kissa ou Kipinätar, son chat, par la terreur qu'il inspire produit le même effet ; Hiiden-Emäntä, son hôtesse, Hijjen-Hirvi, son élan, Hijjen-Jmmi, sa servante, contribuent par leurs crins ou par leurs cheveux à donner des cordes au kantele, cet instrument dont Wäinämöinen tire des sons si doux et si purs. Le cheval même d'Hiisi, Hijjen-Hevonen, emporte dans sa course, vers les rochers infernaux, la peste et les autres fléaux qui désolent la terre.

Voici, à ce sujet, les conjurations qu'on lit dans la mythologie de Ganander.

« O fléau, pars ; peste, prends la fuite, loin de la » chair nue. Je te donnerai, pour te sauver, un » cheval dont le sabot ne glisse point sur la glace, » dont les pieds ne glissent point sur le rocher. Va

» où je t'envoie ! Prends pour faire ta route, le cour-
» sier infernal, l'étalon de la montagne. Fuis sur
» les montagnes de Turja, sur le roc d'airain. Va à
» travers les plaines sablonneuses de l'enfer pour
» te précipiter dans l'abîme éternel, d'où tu ne sor-
» tiras jamais. Va où je t'envoie, dans la forêt épaisse
» de Laponie, dans les sombres régions de Pohja! »

Autour d'Hiisi, comme participant de sa nature perverse, nous rangerons les divinités suivantes ;

Ahtolainen, génie fatal qui attache avec des serpents les pieux des haies, ce qui fait appeler le lézard, dans les runas, lien de la haie d'Ahtolainen, *Ahtolaisen ajan vitta*.

Ajattara, Onkelvoinen, Hattara et Lemmas, dont l'occupation est de détourner les chasseurs et les voyageurs du droit chemin.

Äkki, la personnification de la colique, et Äjmeroinen, père d'Äkki.

Hijtolainen, divinité fatale des montagnes, dont la chevelure est composée de serpents.

Köpeli, spectre qui trouble le silence des maisons et qui se montre, sous diverses formes, dans les lieux où sont enterrés les morts.

Äjmätär, vierge superbe, fécondée par le vent du printemps, mère des loups ; Päiwätär et Waiviotar, ses nourrices.

Hyytö, mère de Pakkanen (le froid), Puhuri ou Pupuli son père ; Hyytämöinen, père de Pakkanen et de l'hiver.

Ajoutons encore Kämöinen, frère de Kynäläinen,

patron des serpents; Käres, nourrice des serpents; Käreitär, hôtesse des renards; Käärämöinen, patron des lézards.

La mythologie finnoise, comme la mythologie grecque, personnifie, dans les géants, les grandes forces de la nature. Ces géants terribles à voir ne sont point essentiellement mauvais, leurs œuvres tournent quelquefois au bien de l'humanité.

Le premier et le chef de tous c'est Kalewa. Il s'occupait, comme nous l'avons déjà dit, à entasser des rochers les uns sur les autres, et à les lancer à des distances considérables. Encore aujourd'hui on rencontre dans plusieurs endroits de la Finlande des amas de rochers et des jetées de pierres énormes, qu'on attribue à sa force prodigieuse. Souvent on voit des blocs d'une dimension extraordinaire, servant de bornes aux diverses possessions, et presque toujours on peut y lire une légende des causes qui ont obligé Kalewa à les y placer.

Après Kalewa viennent:

Hallgrim, tué comme Cacus, dans sa caverne, par un autre Polyphème.

Jätit ou Jättiläiset, fils de Kalewa, qui passaient leur vie à jouer dans les bois.

Joukahainen, qui voulut engager avec Wäinämöinen une lutte de science et de force où il fut vaincu.

Kihavanskoinen et Liekiöinen, fils de Kalewa, qui purgèrent les prairies des fléaux qui les désolaient.

Keito, qui s'empara des traits fatals que Rampa, fils de Louhiatar, lançait dans l'air avec Perisokia et Pirulainen.

Koljumi, géant immense, qui fut tué d'un coup de glaive.

Krakta, femme géante, qui s'occupait à construire des vaisseaux magiques, lesquels ne pouvaient contenir qu'une seule personne, sans pouvoir toutefois jamais être remplis.

Soini, appelé aussi Kalki ou Kullerwo, qui fut vendu à l'ouvrier Ilmarinnen, et causa à son maître, dans tous les travaux qu'il acomplit, les plus sinistres malheurs.

Turilas, qui employait sa force à ébranler les montagnes et les rochers.

Ganander nomme encore les Hattarat, géants terribles qui dirigèrent leurs attaques contre le ciel; mais nous croyons qu'il a trouvé ces Hattarat dans la mythologie d'Athènes plutôt que dans celle de *Suomi*.

Tels sont les dieux et les divers génies de la mythologie finnoise. Nous aurions pu étendre peut-être encore davantage ce tableau, déjà si long, en citant tous les noms affectés aux mêmes dieux; mais nous avons cru qu'il était plus utile de nous attacher aux fonctions. La mythologie n'a que faire du luxe et du caprice des idiômes. Quant à la double classe, dans laquelle nous avons rangé les dieux finnois, nous ne prétendons pas qu'on s'y tienne en rigueur. Il arrive quelquefois que des dieux issus

du bon principe passent dans les régions du mauvais pour y faire des œuvres nuisibles, et réciproquement. En général, dans toute vraie mythologie, le système est impossible : la spontanéité de ses créations la rend nécessairement illogique. Ce qu'on peut affirmer, sans erreur, de celle qui nous occupe, c'est qu'elle met en lutte incessante le bon principe contre le mauvais; que les agents qui soutiennent cette lutte soient fidèles ou transfuges, qu'importe? La lutte n'en est pas moins soutenue. Cela suffit.

§ III.

MAGIE, PRÊTRES, DOGMES, ETC.

Le grand mode d'action de la mythologie finnoise, c'est la magie. Nous avons déjà dit pourquoi. Nulle part elle ne se trouve portée à une aussi haute puissance. Du reste, tous les peuples du nord lui rendaient hommage. On sait que les hordes cimbriques amenèrent avec elles des prophétesses, qui égorgeaient les prisonniers, et lisaient dans leur sang et leurs entrailles la destinée de la nation; les Goths honoraient les Aliorumnes, ces jeunes prêtresses débauchées que Filimer chassa de son armée, et qui, réfugiées dans les forêts de la Propontide, eurent commerce avec les Faunes, et devinrent mères des Huns(1). Les noms d'Aurinia, de Véleda, de Gaune, sont célèbres aussi dans l'histoire.

(1) Jornandès, *De rebus geticis*, ed. P. Bross., cap. XXIV; Cornel. Agrippa, *De occulta philosophia*, lib. III, cap. XXXIV.

Chez les Scandinaves, les prophétesses, rivales des Nornes mythologiques, portaient le nom de Spâkonur (femmes de vision) ou de Spâdisir (intelligentes de vision). D'abord elles restèrent dans les temples, en compagnie des prêtresses, et n'eurent recours, pour leurs prophéties, qu'aux seules inspirations de l'intelligence. Mais vint le temps où elles firent divorce avec les prêtresses. Alors elles substituèrent à la prophétie proprement dite les opérations mystérieuses de la magie, auxquelles elles réussirent à donner le plus grand crédit.

Les Spâkonur s'appelaient aussi *Völur*. L'histoire nous a conservé les noms de quelques-unes d'entre elles, tels que ceux de Thôrdise, de la Spâkona Thuridr en Islande, et de Thôrbiörg, dans la colonie islando-norvégienne du Groënland. Thôrbiörg était surnommée la petite Vala; elle jouissait de beaucoup de crédit auprès des grands et du peuple. Bergman raconte qu'un jour Thôrkille, voulant la consulter sur la durée de la famine et des maladies qui désolaient la contrée, l'invita à se rendre chez lui. Elle vint sur le soir et fut reçue avec distinction. Son habillement consistait en un surtout bleuâtre couvert de haut en bas de petites pierres; son collier était de grains de verre, sa coiffure de peau d'agneau noir doublée de peau de chat blanc. Elle tenait en main un bâton dont la pomme était de cuivre jaune incrusté de pierreries. De sa ceinture pendait une gibecière qui renfermait des instruments de magie. Elle avait des souliers de peau

de veau, avec des tirants terminés en petites boules de cuivre. Ses gants étaient de peau de chat, noirs à l'extérieur et blancs dans l'intérieur. Elle portait, du reste, quelques ornements qui faisaient partie du costume des femmes nobles.

Les Spâkonur pouvaient guérir des maladies; elles pouvaient aussi, par leurs opérations magiques, produire de grands malheurs. C'est pourquoi on achetait leurs services quand on voulait nuire à un ennemi ou lui ôter secrètement la vie.

Deux sortes de maléfices étaient employés pour nuire, le *meingaldr* (incantation funeste) et les *gerningar* (opérations). Le meingaldr consistait en imprécations lancées secrètement contre la personne à laquelle on voulait causer quelque désastre. Les paroles de l'imprécation étaient accompagnées d'une action symbolique qui indiquait le genre de malheur qu'on désirait produire. Les gerningar s'employaient quand on voulait faire tomber une forte grêle pour gâter les semailles, ou pour déconcerter l'ennemi au milieu des combats, ou bien quand on voulait exciter, sur terre et sur mer, une tempête (görningavedr) pour faire périr une flotte, ou pour mettre une armée en déroute. Tels étaient les maléfices que pouvaient produire les Spâdisir Thôrgerdr Irpa, Heidi, Hamglöm, Ingibiörg (1) et autres, quand on demandait leur assistance. Un autre

(1) Formanna, sög II, 141; Fornaldas, sög III, 219, 338. Saxo grammaticus, lib. VII. Cf. Tarnkappe, dans le Nibilungenot, 1, 98, 448, 1060, etc.

maléfice consistait à envelopper tout à coup l'ennemi dans un brouillard épais ou dans une obscurité complète; de sorte qu'il était comme aveuglé. Ce nuage enveloppant (hulinshiâlmr), on s'en servait aussi pour se rendre invisible; c'était le *nimbus*, dont les divinités grecques ou romaines s'entouraient pour ne pas être aperçues des mortels.

Mais de tous les maléfices, le plus efficace était le *seidr* des Finnois, sorte de magie qui s'opérait sur le feu et au moyen de l'incantation. Par le seidr, on pouvait prendre la forme qu'on voulait, et traverser les airs avec rapidité. C'est ainsi que Wäinämöinen, pour échapper aux embûches des fils de la mort, se changea successivement en pierre, en carex, etc.; ainsi que Louhi, la fameuse magicienne de Pohjola, effrayée par l'écueil que Wäinämöinen avait fait surgir au milieu de la mer, se changea en aigle, et prit son essor au niveau des nuages, portant sous ses ailes tous les guerriers qui remplissaient son navire. Par le seidr, on pouvait produire à la vue tous les objets qu'on désirait; on pouvait communiquer la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter l'intelligence et rendre raisonnables les animaux eux-mêmes. Le seidr avait quelquefois pour but de transporter par enchantement, dans les contrées les plus éloignées. Ainsi Wäinämöinen transporte Ilmarinnen, contre son gré, à travers les airs, jusqu'aux régions de Pohja.

Les opérations, pour préparer le seidr, se fai-

saient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelaient *utisëtur* (séances en dehors).

Le seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit. Mais enfin les terribles maléfices qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du seidr, si cultivé par la nation finnoise.

Chez tous les autres peuples du Nord, il semble que l'exercice de la magie et de la sorcellerie était surtout l'apanage des femmes; chez les Finnois, au contraire, c'était celui des hommes. On appelait ceux qui s'y livraient *noijat*, c'est-à-dire sorciers. Ces sortes de gens, dit M. Xavier Marmier, jouissaient d'une haute considération et d'un redoutable ascendant; on les recherchait et on les craignait: ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui semblait affronter leur colère! ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux; que dis-je? ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts; car la terre et l'air, les régions visibles et invisibles, l'onde et le feu obéissaient à leurs enchantements. Mais si on savait les prendre adroi-

tement, s'immiscer dans leurs bonnes grâces, leur donner à propos une pièce d'argent, ces souverains des éléments étaient les meilleurs gens du monde. Ils vidaient une cruche de bière comme de simples mortels, et acceptaient, sans difficulté, un témoignage palpable d'estime et de reconnaissance. On pouvait alors attendre d'eux toutes sortes d'agréables services. Ils guérissaient les malades, ils retrouvaient les bestiaux égarés dans les bois, les objets volés, et quelquefois même les voleurs. On venait les consulter de loin dans les divers accidents de la vie, et quand ils se présentaient à la porte d'une maison, on accourait au-devant d'eux avec respect (1).

La magie des Finnois offre, dans ses manifestations, la plus hyperbolique excentricité. Le *Kalewala* est riche d'exemples en cette matière. Cette vieille Louhi, hôtesse de Pohjola, qui revêt tant de formes diverses, cette mère de Lemmikainen, qui cause familièrement avec le chemin où elle marche, avec la lune et le soleil qui l'éclairent, ces héros, qui labourent des plaines de serpents, des champs de vipères ; qui s'emparent des coursiers infernaux ; toutes ces scènes où les lois les plus constantes de la nature sont transformées, bouleversées, quoi de plus étrange !

Citons un fragment textuel.

« Lemmikainen, dit une runa, entra dans la mai-

(1) Lettres sur la Russie, la Finlande, etc., t. I, p. 155, 156.

» son; elle était pleine d'hommes à la libre parole :
» des hommes vêtus de longues robes sur les bancs,
» des chanteurs sur le pavé, des runoia sous les
» portes largement ouvertes, des joueurs d'instru-
» ments autour des murs, et sur le siége principal,
» auprès du foyer, des sorciers.

» Et Lemmikainen commença les enchante-
» ments.

» Il chanta, et les chanteurs les plus habiles ne
» firent plus entendre qu'une voix ridicule : leurs
» mains se couvrirent de gants de pierre, des
» masses de pierre firent fléchir leur dos, un cha-
» peau de pierre écrasa leur tête, des colliers de
» pierre couronnèrent leur cou.

» Ainsi furent bernés les chanteurs les plus fa-
» meux, les plus habiles des *runoia*.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes
» furent jetés dans un traîneau tiré par un chat
» décoloré; et le chat, dans sa course rapide, les
» emporta jusqu'aux limites extrêmes de Pohjola,
» jusqu'aux vastes déserts de Laponie, où le sabot
» du cheval ne retentit jamais, où le fils de la cavale
» n'a point de pâturage.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes
» se précipitèrent dans le large golfe de Laponie,
» dans le détroit qui dévore les héros, dans ces
» flots où les sorciers boivent et éteignent la soif de
» leur gorge enflammée.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes
» roulèrent dans le fleuve impétueux de Rutya,

» dans le gouffre fatal où les arbres sont dévorés » comme une proie, où les pins tombent avec leurs » racines, où les sapins sont engloutis avec leur » couronne.

» Ainsi, par ses enchantements, le joyeux Lem- » mikainen berna les jeunes gens, les vieillards et » les hommes mûrs (1). »

C'était, comme on voit, une puissance terrible que la puissance des magiciens. Cependant les effets n'en étaient point inévitables. Il existait un talisman contre lequel les efforts des sorciers les plus hardis venaient se briser : ce talisman n'était autre chose qu'un bâton, le *bâton du ciel,* comme disent les runas. Mais quelle était la forme de ce bâton? quelles inscriptions étaient gravées sur lui? nous n'en savons rien. Wäinämöinen, menacé par la grande magicienne de Laponie, dit simplement : « Le Lapon ne peut me nuire par ses enchante- » ments, car j'ai entre les mains le *bâton du ciel,* et » celui qui me porte envie, celui qui crée le mal- » heur ne le possède point (2). »

Aujourd'hui la magie et la sorcellerie jouissent encore d'un grand crédit chez les Finnois; elles trouvent surtout beaucoup de fidèles quand elles se donnent mission de distribuer des remèdes et de traiter les malades; mais ici elles doivent agir dans l'ombre, et se retrancher derrière la muette protection de

(1) *Kalewala*, première partie, sixième runa.
(2) *Kalewala*, deuxième partie, vingt-quatrième runa.

leurs adeptes, car la jurisprudence finlandaise a porté contre les magiciens et les sorciers la peine de mort (1).

Outre les magiciens et les sorciers, les Finnois païens avaient-ils encore des prêtres? Cette question partage les savants du pays.

Il est certain, dit le professeur Rein, dans une thèse soutenue à l'université d'Helsingfors, le 24 avril 1844, que si l'on donne au nom de prêtre la haute signification que lui ont attribuée les âges chrétiens, ni les Finnois, ni les autres peuples païens du monde ne connaissaient d'ordre sacerdotal.

Aux temps mythologiques, on ne prêchait point la foi des doctrines, on ne veillait point à la moralité et à la sainteté des nations. Les prêtres, en général, étaient regardés comme des interprètes, comme des médiateurs entre les dieux et les hommes; on croyait qu'ils jouissaient d'un commerce familier avec la Divinité, et que de là ils recevaient puissance de détourner les maux et de répandre les biens.

Les anciens Finnois connaissaient ces sortes de médiateurs. C'est là du moins ce que nous donnent à conclure les traditions primitives conservées dans les runas. En effet, elles racontent qu'il y avait des hommes savants dans les choses cachées, appelés *tietäjät* (savants), *osaajat* (intelligents), qui prédisaient l'avenir, et se glorifiaient d'exercer, à leur

(1) Voir le *Kalewala*, deuxième partie, notes de la trente-deuxième runa.

gré, sur la destinée des autres mortels, une influence bienfaisante ou fatale.

Or, au sens païen, de tels hommes ne méritent-ils pas le nom de prêtres?

Cette puissance, cette science extraordinaire qu'ils possédaient en eux, l'opinion populaire les regardait comme le résultat de leurs rapports intimes avec les dieux et les génies, auteurs des phénomènes de la nature; et cette conviction avait d'autant plus de force, qu'on ne croyait point alors que le monde fût soumis à des lois constantes, immuables; mais que son harmonie, comme ses bouleversements, dépendaient du caprice et du vouloir arbitraire des esprits bons ou mauvais.

Il y a, jusqu'à présent, de grandes analogies entre le sacerdoce des Finnois et leur magie, telle que nous l'avons représentée; cependant, nous ne croyons point qu'on doive les confondre. Si tout prêtre était magicien, tout magicien n'était pas prêtre. La magie s'entourait de mille moyens matériels, et ne rendait ses oracles qu'au milieu d'opérations fantastiques. Le sacerdoce, au contraire, s'inspirait de la pure intelligence, car c'est par elle, dit Rein, qu'il pouvait communiquer avec les puissances immatérielles, et exercer son action sur les génies..... *Verum potius spiritu, animo, intelligentia, quibus vim suam in dæmones exsererent sacerdotes.*

Dans la croyance des Finnois, chaque homme portait en soi un esprit, compagnon inséparable de sa vie. Or, cet esprit s'unissait d'autant plus inti-

mement à son sujet, que celui-ci se détachait davantage des choses de la terre, pour se retirer dans le sanctuaire de son âme. Alors, il y avait, en quelque sorte, déification de l'homme mortel : les génies et les natures spirituelles rendaient hommage à son autorité. Voilà pourquoi les prêtres finnois aspiraient à l'extase transcendante, *tulla intoon*, et à cette exaltation complète de l'âme, *tulla haltioihin*, qui les rapprochait de l'esprit qu'ils portaient en eux, et les identifiait avec lui (1).

De même que les magiciens, les prêtres exerçaient la médecine ; mais il paraît qu'indépendamment des incantations et autres formules conjuratoires dont se servaient les premiers, ils employaient encore, dans les cures, certains moyens qui supposaient une connaissance élémentaire de l'art médical et chirurgical.

C'est aux pères, et quelquefois aux mères de famille, qu'appartenait le soin des choses sacrées. Cependant il est à croire qu'aux jours solennels, lorsque les Finnois quittant leurs habitations, allaient se rassembler dans une plaine ou dans un bois, pour y célébrer la grande fête, les prêtres se mettaient à la tête du peuple et présidaient les cérémonies. Et c'est alors que leur haute intelli-

(1) « Ad augendam autem in dæmones vel naturas spirituales auctoritatem, necesse ducebatur sacerdoti, ut insitum sibi spiritum atque animum ad summum eveheret extaseos stadium (tulla intoon), vel potiùs spiritu suo tutelari, dæmone suo, qui quemvis hominem per totam vitam credebatur comitari totus caperetur ; quod tulla haltioihin appellabant. Rein.

gence, que leur pouvoir souverain sur les génies se manifestaient par ces paroles sans fin, par ces chants si prolixes qui les faisaient appeler *lakiat* (lecteurs), et *laulajat* (chanteurs). Mais c'est surtout dans les sacrifices qu'on réclamait leur ministère : les sacrifices, suivant l'opinion la plus probable, étaient aussi en usage chez les anciens Finnois.

Ainsi le sacerdoce finnois, comme tout autre sacerdoce du paganisme, n'avait qu'une action purement extérieure. Ni les dogmes, ni la morale n'étaient de sa compétence. L'inspiration de la nature, le bon sens populaire tenaient lieu de toute prédication.

La mythologie finnoise personnifie la mort : c'est Tuoni ou Manalan-Matti, la reine des régions sombres, celle qui introduit les trépassés dans Manala ou Tuonela. Là se trouve un fleuve appelé Jortana ou Aloën-Järwi, lac de feu qui engloutit l'étincelle que Wäinämöinen et Ilmarinnen avaient fait jaillir du ciel. Tuoni, sur sa barque noire, fait passer ce fleuve aux morts, afin de leur donne entrée dans son empire.

Il y a ici trop de souvenirs flagrants de la mythologie grecque, pour que nous n'attribuions pas la plus grande partie de cette invention relative à la mort, non à l'ancien génie populaire, mais à quelque savant inspiré par la renaissance ; à Ganander peut-être. Du reste, ce n'est pas le seul endroit où la mythologie finnoise offre des éléments d'origine récente. Mais ils sont toujours si faciles à reconnaî-

tre, que ce serait peine perdue de vouloir tous les indiquer. Il suffit de savoir, en thèse générale, que les principaux documents que nous possédons sur cette mythologie ayant été conservés, pendant de longs siècles, par la seule tradition orale, il est de toute impossibilité qu'ils n'aient pas éprouvé d'altérations. Nous devons être heureux qu'il en soit resté assez d'intacts, pour éclairer la critique à l'endroit des autres.

Les Finnois croyaient-ils à la vie future? Ce point dogmatique est difficile à déterminer. Nous lisons dans Ganander qu'ils regardaient l'empire des morts, Tuonela, comme la région putride; d'un autre côté, ils croyaient aussi que toutes délices y étaient renfermées : des poissons, de la viande, de l'orge, de la bière, etc. Ce qui était cause qu'ils mettaient toujours, dans la fosse, à côté du mort, des couteaux, des haches, des traits, des habits, des pièces d'or et d'argent.

Il est clair, d'après cela, que les Finnois croyaient à une autre vie. Mais cette vie n'avait rien de supérieur à la vie terrestre; elle s'écoulait dans le sépulcre, et ses œuvres n'étaient que des œuvres matérielles.

Quant aux châtiments d'outre-tombe réservés aux hommes pervers, la mythologie finnoise les indique à peine. Elle parle bien d'un enfer situé sous le pôle arctique, enfer qu'elle représente, en quelques endroits du Kalewala, comme un lac de feu, qui doit engloutir les méchants. Mais ses don-

nées sur cette matière sont si peu positives, si peu spontanées, si dépourvues d'ensemble, qu'on ne peut rester à son égard que dans une complète incertitude.

Du reste, ceci ne doit point étonner de la part de la mythologie finnoise. Elle n'a point, comme la mythologie orientale, passé entre les mains des philosophes, pour y être façonnée en système. Elle est restée à l'état d'élément, aussi brute, aussi décousue, aussi pleine de contradictions qu'elle l'était en sortant du cerveau du peuple. Sous cet aspect, son étude est plus âpre, sans doute, mais, du moins, dans ce qu'elle offre d'abordable, elle est vierge, pure, vraiment nationale.

Si les dogmes de la mythologie finnoise sont si difficiles à définir, sa portée morale n'est pas plus aisée à déterminer. Intrinsèquement, elle n'a pas plus de puissance, à ce point de vue, que les autres mythologies. Nous l'avons déjà posé en principe. Cependant, en étudiant les runas, nous avons été frappé d'abord des conseils si pleins de prudence et de sagesse que l'hôtesse de Pohjola donne à sa fille au sujet de son mariage avec Ilmarinnen; ensuite du remords qui affecte Lemmikainen après qu'il a tué son hôte, de sa profession si explicite de l'inévitabilité du châtiment pour son crime. Certes, il y a dans ce double exemple une sève de moralité bien féconde. Faut-il l'attribuer tout entière à la mythologie finnoise? Nous n'osons l'affirmer; nous

aimons mieux croire qu'il y a là l'impression du christianisme.

En effet, chez les Finnois, le christianisme, avant de dominer seul, a longtemps marché de front avec la mythologie. Wäinämöinen et la vierge Marie étaient confondus dans le même culte; ils voyageaient dans la même barque. Les *Tonttu*, ces génies familiers qui, suivant les Finnois païens, faisaient du bruit pendant la nuit, dans les maisons, étaient honorés aussi par les Finnois chrétiens. Celui qui voulait avoir un Tonttu chez lui, devait, pendant la nuit de Pâques, faire neuf fois le tour de l'église. Alors le Tonttu se présentait et lui disait : Que veux-tu? Sur sa réponse, le Tonttu l'accompagnait dans sa maison et le comblait de toutes sortes de biens.

Les fêtes chrétiennes conservèrent longtemps les empreintes des solennités mythologiques. Le *Joulu*, fête du soleil, se célébrait en l'honneur de la naissance du Christ, mais avec les mêmes jeux, le même luxe de boisson, que lorsqu'il était question du grand astre. Encore aujourd'hui, un proverbe finnois dit : *Juomaan Jouluna pitä*; il faut boire pendant le *Joulu*, c'est-à-dire le jour de Noël.

Ristin-Päiwä est la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Ce jour-là on gravait des croix sur les murs des étables, et l'on portait, avec de grandes cérémonies, dans la forêt, la pierre qui devait être offerte en sacrifice.

A la Toussaint Kekri, on faisait des vœux pour la

prospérité des récoltes; une brebis était immolée, dont la chair devait être cuite et mangée dans l'étable. Il n'en pouvait rien rester, car le moindre morceau non consommé portait malheur. Après le repas du sacrifice, on trempait une aile d'oiseau dans la bière, et l'on en frottait le dos des vaches.

Jyry était le jour de Saint-Georges (25 avril). On le fêtait comme le dimanche. Il n'était permis à personne de travailler ou de faire du bruit. C'est pourquoi les gonds des portes étaient frottés d'huile ou de bière. Toutes ces pratiques avaient pour but d'écarter des récoltes, les ravages de la foudre. Le jour de Jyry, on se réunissait dans les bois, où l'on faisait aux dieux des libations de lait. Quoique dans cette fête le travail et le bruit fussent défendus, on avait cependant la permission de s'enivrer.

Le jour de Sainte-Catherine, Kaisan-Päiwä, les femmes demandaient à leur voisine deux poignées de farine, dont elles faisaient une sorte de gâteau appelé *Mämmi*. Ensuite on faisait cuire la tête d'une vache, dont on mangeait la langue avec la mämmi. Dans cette fête, les brebis étaient tondues pour la troisième fois.

Sainte Catherine, Katrinatar, avait remplacé Mielikki dans la garde des troupeaux. On l'invoquait ainsi :

« Katrinatar, douce femme, élève une cloison de » fer autour de mon champ, de chaque côté de mon » troupeau, afin que la race du méchant ne le tou- » che point. Vierge de la nuit, vierge de l'aurore,

» prends six fidèles servantes pour garder mon » troupeau. Vierge Marie, douce mère, fais sortir » une haie du sein de la terre, afin que le vent froid » ne le détruise point, que le temps dur ne l'atteigne point. Que mon troupeau marche en paix » pendant cet été, ce long été! que mes petites cavales soient sans crainte, mes génisses sans » frayeur; que mes vaches se changent en pierres, » aux approches de l'ours; que ma plus belle vache » se change en tronc d'arbre, pour la bouche du » grand *dévoreur!* Demande, ô vierge, la confiance » du créateur, pour que mon troupeau marche » dans la paix pendant cet été! »

On ne peut assigner l'époque où cette étrange confusion d'idées chrétiennes et d'idées mythologiques cessa en Finlande. Il est à croire que le luthéranisme, par la nudité de son culte et la proscription dont il frappa les saints et les fêtes des saints, a beaucoup contribué à la dissiper. Toutefois il n'a pas encore fini; il nous faudrait plus d'une page pour citer tout ce que les Finnois conservent encore de traces de leur ancien paganisme.

Avec Wäinämöinen, le cycle mythologique a commencé; avec lui il finit. Et c'est ici que les runas nous présentent un beau spectacle. Tant que la Vierge Marie avait été seule sur la terre, le vieux Wäinämöinen avait pu conserver son trône et sa puissance. Mais voici que la Vierge est devenue mère. Alors le Runoia éternel se trouble dans sa sagesse; il sent qu'un être plus fort que lui vient de naître;

il se lève pour la lutte, fulmine l'anathème. Mais c'est en vain! Le petit enfant de *deux semaines* triomphe, et il est couronné roi de la forêt, et la garde de l'île des trésors lui est confiée.

« Alors le vieux Wäinämöinen, rougissant de co-»lère et de honte, chanta son dernier chant, et il »se fit une nacelle d'airain, une barque à fond de »fer, et sur cette barque il navigua au loin, dans »les espaces sublimes, jusqu'aux régions inférieures »du ciel.

»Là, sa barque s'est arrêtée; là, s'est terminée sa »course (1). »

Ainsi le vieux, le brave Wäinämöinen a disparu à jamais; le règne de la mythologie est fini.

III.

Poésie des peuples Finnois.

Occupons-nous d'abord de l'instrument ou organe extérieur de cette poésie, c'est-à-dire de la langue finnoise et de sa prosodie.

La langue finnoise est d'une merveilleuse mélodie et singulièrement propre à la poésie. Rien n'égale la flexibilité de ses formes, le pittoresque de ses expressions, leur variété, le luxe et l'originalité de ses figures. Une même idée est souvent rendue de cinq ou six manières différentes, sans que l'i-

(1) *Kalewala*, deuxième partie, trente-deuxième runa.

diôme en soit frappé de gêne ou de monotonie. Mais alors la traduction en est prodigieusement difficile. L'harmonie des voyelles, qu'elle sait multiplier à propos, donne à la poésie une suavité et un moelleux tout à fait oriental. Cependant on sent encore dans cette langue quelque chose de primitif et d'inculte. Mais dans ces dernières années, la science y a appliqué son labeur, et de jour en jour elle dépouille ses imperfections et tend à devenir langue constituée.

Un grand nombre de dictionnaires et de grammaires finnois ont paru. Porthan et Renwall sont les noms les plus célèbres que l'on trouve inscrits à la tête de ces sortes d'ouvrages (1).

(1) Voici les principaux ouvrages philologiques qui ont été publiés sur la langue finnoise : *Institutio linguæ fennicæ,* par Achille Petræus. — Äbo, 1649. — *Hodegus fennicus*, par Mathias Martinius. — Stockholm, 1689. — *Grammatica fennica, adcuratione methodo, penitiore curâ, observatione et labore, reserans antiquissimæ hujus ac naturâ suâ præstantissimæ linguæ adyta, ejus peculiarem, ab aliis europeis linguis differentem genium, flexiones et conjugationes, orientalibus primævæ imprimis ad fines illustrans,* par Barthold Vhael. — Äbo, 1733. — Une nouvelle édition de cet ouvrage a été donnée à Helsingfors, en 1821. Dissert. *De orthoëpia et orthographia linguæ fennicæ*, par Renwall. — Äbo, 1810 et 1811. — Dissert. *De signis relationum nominalium in linguâ fennicâ,* par Renwall. — Äbo, 1814-1819. — *Finnische Sprachlehre, für finnen und nicht-finnen*, par Strahlman. — Petersburg, 1816. — *Forsök till utredande af finska Språkets grammatik*, par J. Judin. — Wiborg, 1818. — *Finisk grammatik*, par Becker. — Äbo, 1824. — *Lexicon latino-scondicum, quo quatuor idiomata scil. latin. svetic. germanic. et venedicum seu finnonicum proponuntur,* par Schroder. — Holmiæ, 1637. —

Depuis longtemps la langue finnoise est en usage, non-seulement dans les *runas* de la poésie, mais encore dans les choses théologiques, politiques et judiciaires. Elle emprunte aux langues étrangères les nouveaux mots que nécessite l'expression des institutions nouvelles, à moins qu'elle ne trouve des ressources suffisantes dans la flexibilité de ses formes et la fécondité de ses combinaisons.

Dans les derniers temps, plusieurs ouvrages finnois ont été publiés sur différentes matières. Dès l'année 1776 il paraissait à Åbo un journal portant en titre : *Suomenkieliset Tieto sanomat.* Ce journal n'a eu qu'une courte existence. En 1820, Becker commença, sous le nom de *Turun Wükko-Sanomat,* une feuille hebdomadaire qui dure encore. En 1822, Topelius réunit en trois volumes les anciens et nouveaux chants populaires des Finnois. *Suomen Kansan Wanhoia Runoja; Ynnä Myös Rytyisimpiä Lauluja.* Enfin, Gottlund entreprit une espèce de revue intitulée *Otawa,* où il traite principalement des temps anciens de la Finlande et des mœurs de son peuple. Aujourd'hui il existe à Helsingfors une

Variarum rerum vocabula latina cum svet. et finnionica interpretat. Edit. auctior. — Holmiæ, 1644. — *Nomenclatura rerum lat. svec. finnonicæ.* — Åbo, 1678. — *Lexicon pentaglotton lat. græc. svec. german. fennicum.* — Åbo, 1686. — *Vocabularium latin. svec. germ. finnionicum.* — Holmiæ, 1733. — *Tentamen lexici fennici,* par Daniel Justen. — Stockholm, 1745. — *Lexicon linguæ finnicæ, cum interpretatione duplici, copiosiore latinâ, breviore germanicâ,* par Renwall. — Ce dernier ouvrage est le seul qui se trouve encore chez les libraires.

société académique qui s'occupe spécialement de la littérature finnoise, et parmi les écrivains qui peuvent lui faire le plus d'honneur, on peut sans crainte nommer le professeur Snellman, auteur d'un ouvrage politique écrit en suédois (Läran om staten) très-estimé.

La langue finnoise est surchargée d'une foule de règles parasites, provenant de son usage dans le discours. Les lettres *b*, *f*, *d* et *g* ne peuvent être prononcées, par les Finnois, au commencement d'un mot; c'est pourquoi on y substitue dans les locutions empruntées à un idiôme étranger les lettres *p*, *w*, *t* et *k*. De même nul mot finnois ne peut commencer par plus d'une consonne. Ainsi les indigènes prononcent par exemple *pasuuna* pour *basun*, *rakuuna* pour *dragon*, *wanki* pour *fänge*, *wänrikki* pour *fendrik*, etc. Les lettres *c* et *q* ne sont comptées pour rien dans l'usage; *x* et *z* se changent en *ks* et *ts*; *à* n'est point usité. Toutes ces causes réduisent donc l'alphabet finnois à huit voyelles et treize consonnes. Mais le nombre des diphthongues est beaucoup plus grand, on en compte seize communes à chaque dialecte formées par toutes les voyelles de la langue.

Dans la prononciation on observe : 1° Que toute voyelle simple et la syllabe formée par elle est brève; mais la syllabe devient longue si la voyelle est doublée; par exemple *wara* provision, *waara* route, *tüle* feu, *tuuli* vent, etc. Il est extrêmement difficile de saisir une prononciation si nuancée et

dont la moindre inflexion suffit pour changer le sens des mots, Par exemple : *rita* signifie une manière d'abattre le loup ou l'ours, *riita* signifie une dispute, et *riitta* un tas de paille; 2° *e* se prononce comme *ai*, mais avec un son plus traînant, plus sourd; l'*e* se change en diphthongue, *rien* pour *ren*; 3° *h* à la fin d'une syllabe s'aspire fortement, comme le *ch* des Allemands, *wahto* écume, prononcez *wachto*; 4° la lettre *o* se prononce comme l'*a* suédois. L'*o* grave est inconnu des Finnois; quand ils veulent prononcer ce son, ils combinent l'*o* avec l'*u* pour en faire une diphthongue : *uowaan*, *uorien*.

La grammaire finnoise est riche d'idiotismes. Cependant la théorie n'en est pas difficile, car toutes les règles y sont parfaitement déterminées, et les exceptions rares.

La langue finnoise possède plusieurs dialectes. Les deux principaux sont ceux de Tavastland et de Savolax; on peut y joindre aussi ceux de Satakund et d'Ăbo. Le dialecte de Satakund est le dialecte biblique et celui dont on se sert de préférence dans les ouvrages écrits; cependant, depuis quelques années, celui de Savolax a commencé de s'introduire dans la typographie.

La langue finnoise, sans rien perdre de son originalité, laisse tous les jours se glisser dans son sein quelques nouveaux mots issus du russe et du suédois. C'est une nécessité du voisinage et des rapports que les Finnois sont obligés d'entretenir avec ces deux nations.

Les paysans de Savolax et de Karélie ont un nom de famille que les membres d'une même race conservent toujours, lors même qu'ils vont s'établir loin de leur pays. Les noms des femmes se terminent en *tär* ou *tar*. Ainsi, si la famille s'appelle *Wartiainen*, *Pynnönen*, *Kontia*, les femmes s'appelleront *Wartiatar*, *Pynnötär*, *Kontiatar*, etc. Sans doute cette dénomination vient de la combinaison de deux mots dans un seul, par exemple, de *Wartiaisen* et *Tytär* (fille), en sorte que *Wartiatar* signifie *fille de Wartiainen*. Cet usage est tellement passé dans le génie du dialecte de Savolax, qu'il s'applique même aux noms de famille suédois : ainsi *Tujulintar*, *Opertar*, de *Tujulin*, *Oberg*.

On trouve dans un recueil suédois, intitulé *Mnémosyne*, n^os^ 42, 45, 51, 52, des données exactes sur la prosodie finnoise. Nous citerons ici ce qu'en dit Acerbi (1).

« Le vers finnois est composé de huit trochées ou syllabes longues et brèves, qui ne riment point avec la fin correspondante, mais qui sont allitératifs, c'est-à-dire qu'ils ont un égal commencement, ou, ce qui veut dire la même chose, qu'ils ont deux mots, plus ou moins, qui doivent commencer par la même lettre ou syllabe. Pour donner une idée de cette espèce de vers, nous donnerons au lecteur un échantillon du seul poëme qui existe en anglais, composé de cette manière allitérative. On l'appelle

(1) Voyage au cap Nord, t. II, p. 80, 81.

la vision de Pierre Plauwman, monument curieux d'ancienne poésie écrite dans le quatorzième siècle, et imprimée pour la seconde fois en 1550 ; le poëme commence ainsi :

In a summer season when set was the sem,
In schope me to schrubo, as I a sheep were,
In an habit as an hermit un holy of works,
Went wide in this world wonders to hear, etc.

La forme est telle qu'il suit dans la langue finnoise :

Nuco nuco pico linto
Wessi weni wester eki.

Dans l'anglais, l'allitération des deux premiers vers est dans la lettre *s* ; celle du troisième est dans l'*h* ; du quatrième dans le *w* ; et dans le finnois, c'est l'*n* pour le premier vers, et le *w* pour le second. Les vers rimés sont d'une introduction récente, et quand ils tombent naturellement avec le runique, ils ne sont pas à rejeter; mais néanmoins ils ne sont pas essentiels aux derniers, et, par cette raison, on court rarement après. La répétition des lettres initiales est très-agréable aux oreilles accoutumées à cette harmonie, et convient très-bien au génie de la langue finnoise; elle est aussi d'un grand secours à la mémoire. »

On a dit du peuple d'Islande que c'était un peuple d'*écrivains de sagas* ; on pourrait dire du peuple

finnois que c'est un peuple de *chanteurs de runas*. En effet, parcourez les régions de la Finlande, partout vous y entendrez la *runa* ou chant poétique moduler ses doux accents. Il semble que chaque habitation soit comme un sanctuaire où le génie de la poésie se plaise à rendre ses oracles. Pendant les soirs d'hiver, quand les familles sont réunies dans leur chaude *tupa*, que le bruit des traîneaux a cessé au dehors, que les animaux fatigués reposent, alors les enfants, les femmes, les hommes font silence, et le rôle des *runoia* commence. Ce sont, pour l'ordinaire, des vieillards. Ils se mettent à cheval sur un banc, deux à deux, vis-à-vis l'un de l'autre, se tenant par les deux mains recourbées. Là ils se balancent le corps, chantent en mesure, répétant et alternant les strophes, et improvisent ainsi, quoique à deux, des poëmes longs et presque toujours parfaitement suivis.

Les femmes aussi sont poëtes. Elles composent d'ordinaire en travaillant. Avant l'introduction des moulins en Finlande, on écrasait le blé dans un mortier ou entre deux pierres.

C'était là l'ouvrage des femmes. Elles chantaient alors une sorte de chant élégiaque qu'on appelait *Jauho-runot* (chant du moulin).

Les nourrices finlandaises, comme les nourrices de nos provinces, bercent les petits enfants en chantant. Quoi de plus gracieux et de plus doux que ce fragment d'un chant de berceau :

« Dors, dors, doux oiseau de la prairie; prends

» ton repos, rouge-gorge, prends ton repos; Dieu » t'éveillera dans son bon temps : il t'a disposé un » joli rameau pour t'y reposer; un rameau agréable- » ment voûté avec des feuilles de bouleau. Le som- » meil est à la porte et dit : N'y a-t-il pas ici un petit » enfant, un petit enfant endormi dans son berceau, » un petit enfant emmailloté, un petit enfant repo- » sant sous une couverture de laine? »

Quand on a visité ces pâles régions du Nord, quand on s'est promené dans leurs forêts de bouleaux et de sapins, qu'on a vu dormir leurs lacs, entendu bondir leurs cataractes; quand on a bu la vapeur humide de leurs nuits, respiré leur mélancolique atmosphère; alors on comprend pourquoi il y a là tant d'inspiration, tant de poésie. Là la nature est vraiment nature, l'humanité est vraiment humanité. L'âme déborde et chante. Dans nos pays d'intérêt et d'action, la vie positive envahit tout; l'artifice déforme la nature, l'homme disparaît sous l'enveloppe de l'agioteur et du fonctionnaire. Oh! qu'ils sont rares, chez nous, ceux qui savent se garer des bruits qui étourdissent le monde, pour cultiver, dans la solitude, les douces fleurs de l'intelligence! Qu'ils sont rares, surtout, ceux qui, mêlés à la tempête, sont assez puissants de génie pour la dominer, pour dégager des nuages épais qui les environnent ce qu'ils renferment de divine essence, de soleil caché! Lamartine, Victor Hugo, grands poëtes de notre France, qu'avez-vous fait de votre lyre? pourquoi est-elle muette? Ah! je comprends;

le marbre de la tribune est trop froid, trop de mains agitées par d'infimes intérêts le frappent tour à tour; nulle séve de poésie n'en découle. Et votre lyre, pour ne point se briser contre lui, se repose. Mais viendra un temps, sans doute, où elle secouera son sommeil : alors elle chantera les grandes pensées qui vous agitaient quand vous siégiez aux conseils des peuples; elle montrera à tous que les dieux de la poésie, pour être assis dans la poussière, n'en portent pas moins leur front dans les cieux; qu'ils savent déchirer, quand même, les voiles qui cachent la nature pour pénétrer dans le sanctuaire de la vie; que, malgré les mesquines préoccupations qui les assiégent, ils conservent leur âme vierge, grande, toujours digne de contracter, avec cette nature, l'hymen mystérieux qui enfante la vraie poésie.

Il est rare que les poëtes finnois écrivent les vers qu'ils composent; mais de même que les anciens scaldes scandinaves, ils les conservent dans leur mémoire comme un dépôt impérissable. Nous avons vu dernièrement à Helsingfors un vieux barde de Savolax dicter à un jeune homme les *runas* qu'il avait composées en 1808, lors de l'invasion de la Finlande par la Russie.

Cette incroyable multitude de poëtes, jointe à la puissance et à l'activité de leur verve, a dû singulièrement multiplier les poésies. Aussi est-il peu de pays qui l'emportent sur la Finlande en richesses poétiques. A dire vrai, toute sa littérature est dans

les *runas* : la prose finnoise est encore à trouver; mais dans ces *runas* quelle mine féconde pour la science! Histoire, religion, mœurs et usages, caractère, traditions; tout ce que la vie a de développement intime, d'épanchement extérieur, s'y trouve renfermé. C'est donc là qu'il fallait puiser pour avoir les vrais principes d'appréciation sur la nationalité des Finnois et sur les événements de leur histoire.

En 1828, un homme se mit en route : doué d'un esprit solide, d'une sagacité pénétrante, d'une critique patiente et éclairée, d'un inébranlable courage; dévoré de zèle pour la gloire littéraire de sa patrie, pour tout ce qui pouvait en faire ressortir l'éclat intellectuel, il résolut de la parcourir dans tous les sens, de visiter chaque cité, chaque village, chaque habitation; de s'asseoir à tous les foyers, d'interroger tous ses hôtes, de faire chanter tous les *runoias* jusqu'à épuisement de leurs chants.

Après quatre ans de laborieuses pérégrinations, il revint chargé de richesses. Quand il eut dépouillé ses cartons et mis en ordre toutes ses *runas*, il se trouva maître de plusieurs poëmes modernes détachés, qu'il publia sous le nom de *Kanteletar* (1), et d'une grande épopée antique à laquelle il donna le nom de *Kalewala* (2).

(1) De *Kantèle*, instrument de musique des Finnois.

(2) Kalewala signifie chant de Kalewa. Voyez ce que nous avons dit plus haut touchant *Kalewa*.

Ces deux ouvrages ont à jamais immortalisé le docteur Lönnrot. On l'a surnommé l'Homère finlandais.

Nous nous occuperons ici spécialement du *Kalewala*; car c'est lui surtout, qui, pendant notre séjour en Finlande, a absorbé notre temps et nos travaux. Un jour peut-être, nous pourrons nous occuper aussi du *Kanteletar* : tel est du moins notre vœu; car il y a dans cet autre monument de la nationalité finnoise tant d'éléments originaux, et d'ailleurs pleins d'actualité, qu'il ne peut manquer d'intéresser vivement notre curiosité.

Quand on étudie le *Kalewala*, on est comme fasciné par une création aussi étrange. C'est un monde inconnu qui se révèle, et dont le type ne se reflète nulle part; c'est un abîme d'où s'exhalent des nuages orageux qui vous enveloppent de leurs noires spirales, à travers lesquelles la magie fait scintiller de rougeâtres éclairs; c'est une lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal qui s'agitent sous d'incroyables personnifications; c'est la nature divinisée sous tous ses aspects, l'animation intellectuelle de tous les êtres, la mise en œuvre la plus féconde du pouvoir créateur. Les héros du *Kalewala* dépassent de cent pieds les héros d'Homère; leur bras est plus fort, leurs exploits plus grands. Souvent ils parlent comme les prophètes de la Bible; car souvent la phrase finnoise rivalise avec la phrase orientale.

Au reste, dans le mouvement dramatique du *Ka-*

lewala, il ne faut pas demander une marche régulièrement suivie, un plan parfaitement dessiné, un style toujours soutenu. Le *Kalewala* n'est point une œuvre classique, pas même une œuvre romantique dans le sens qu'on donne habituellement à cette expression. Du léger et du grave, du sublime et du trivial, du simple et de l'étrange, des développements logiques et des contradictions bizarres : voilà ce que l'on trouve dans ce livre national qui, par son excentricité même, ouvre aux investigations de la science un champ si vaste et si curieux.

L'histoire du *Kalewala* est enveloppée de ténèbres profondes; et les éléments contemporains manquent pour les dissiper. Suivant l'opinion admise par tous les érudits finnois d'aujourd'hui, l'origine de ce poëme remonte jusqu'au onzième siècle de notre ère. Cette opinion nous paraît d'autant plus vraisemblable, que les runas du *Kalewala* portent souvent la double impression du paganisme et du christianisme. Or ceci a dû nécessairement avoir lieu au onzième siècle, puisque c'est à cette époque que le christianisme commença à s'introduire en Finlande, et par conséquent à lutter contre les institutions païennes qui y étaient en vigueur.

La première édition du *Kalewala* a été publiée en 1835. On ne saurait exprimer l'enthousiasme que produisit son apparition dans la Finlande. Jusqu'alors ses runas éparses n'étaient guère connues que dans les contrées septentrionales; le tra-

vail du docteur Lönnrot les a popularisées dans tout le pays, fier de posséder enfin un monument authentique de son génie national.

Il y a quelque temps, une grande discussion agitait la science. Les uns attaquaient, les autres défendaient l'individualité de l'Homère grec. Ceux qui la défendaient mettaient en avant, comme argument capital, l'unité qui règne dans ses poëmes, soutenant que cette unité était irréalisable dans le système d'auteurs multiples. A dire vrai, on ne savait trop comment réfuter cet argument. Le *Kalewala* ne pourrait-il pas nous être ici de quelque secours? En effet, voilà un poëme, un poëme grand, national, comparable à toutes les épopées anciennes, et possédant comme elles unité de sujet, unité d'action, unité même de héros. Or, un fait indubitable, c'est qu'avant 1835 ce poëme n'existait qu'à l'état de fragments, et ces fragments n'étaient pas même écrits; la tradition orale seule les conservait. Un autre fait non moins certain, c'est que de tous ces fragments réunis, M. Lönnrot a composé ce grand poëme, sans y rien mettre de sa propre invention, soit pour enrichir le sujet, soit pour lui donner plus d'ensemble. Telle est la conviction générale des savants et du peuple finlandais relativement à la composition du *Kalewala*. Et certes, s'il y avait eu quelques interpolations importantes de la part de Lönnrot, on n'eût pas manqué de les signaler. C'eût été d'autant plus facile, que le poëme finnois existe aujourd'hui simultanément et

dans le livre imprimé, et dans la mémoire des *runoia* qui ont dicté ce livre (1).

Nous abandonnons ces réflexions à l'appréciation des érudits. Peut-être y trouveront-ils un principe de solution, pour la grande question littéraire à laquelle elles ont trait.

Selon nous, il est impossible de bien faire connaître le *Kalewala* par une analyse, quelque détaillée, quelque nourrie qu'elle soit. Il y a là trop de nuances originales, soit dans la forme, soit dans le fond, trop de traits multipliés de caractère, trop d'accidents étranges, inattendus et comme disparates, pour qu'ils puissent être reproduits dans un tableau analytique. Une traduction complète peut seule répondre à une œuvre de cette nature.

Mais quoi de plus difficile que cette traduction! Ici nous ne répéterons pas tous les lieux communs que l'on pourrait entasser contre nous. Pas plus qu'un autre nous n'avons la prétention de faire passer dans notre langue un individualisme étran-

(1) M. Victor Falk nous écrit d'Helsingfors, à la date du 25 janvier 1845 : « Les chants du *Kalewala* ont été recueillis par M. Lönnrot, de la bouche des paysans, dans plusieurs contrées de la Finlande, ainsi que dans le gouvernement d'Archangel, en Russie, où ce poëme s'est maintenu traditionnellement de père en fils. Cependant, ajoute-t-il naïvement, tous les chants n'étaient jamais connus par le même individu; en conséquence, Lönnrot a été obligé de copier un chant par-ci, un autre par-là, ce qui n'a pas été très-commode. »

« Les auteurs des chants du Kalewala sont inconnus. On est persuadé que le recueil de Lönnrot est authentique, et qu'il n'y a rien du sien. »

ger, dans l'entité parfaite de son inspiration première. Nous savons que les meilleurs traducteurs d'Homère, de Virgile, de Dante, de Shakspeare, sont restés à une distance infinie de leurs originaux ; tel sera certainement aussi notre sort. Mais, sans nous arrêter à toutes ces impossibilités théoriques qui n'ont pu effrayer les hommes dévoués et laborieux, disons simplement ce que nous avons fait.

Nous avons traduit le *Kalewala* immédiatement de l'idiôme finnois, dans lequel il a été composé.

Quand il s'est agi pour nous de cette œuvre difficile, nous nous sommes entouré de tous les secours qui étaient à notre disposition. Et certes nous n'avons pas eu à déplorer un isolement stérile. M. Wilhem Brander, savant finnois, et M. le docteur Axel Laurell, Finnois aussi et premier professeur à l'académie d'Helsingfors, nous ont accordé surtout une coopération puissante. Le premier a poussé le dévouement jusqu'à traduire avec nous chaque mot du poëme d'abord en latin, puis en suédois, puis enfin en français : ce travail rude, il est vrai, nous mettait entre les mains une reproduction aussi fidèle, aussi exacte que possible du *Kalewala*. Mais ce n'était encore là qu'une ébauche sur laquelle nous devions revenir pour concilier le génie des deux langues et aviser à une traduction pleinement française, sans effacer l'originalité de l'œuvre finnoise. C'est dans ce second travail que les conseils et les lumières de M. le docteur Laurell

nous ont été si utiles; nous lui en témoignons ici toute notre reconnaissance.

Donc le *Kalewala* était traduit. Et c'est cette traduction que nous offrons maintenant à nos lecteurs. Puisse notre travail leur être sympathique et mériter de leur part cet accueil qui encourage les efforts de l'intelligence!

KALEWALA.

KALEWALA.

KALEWALA.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RUNA (1).

Mon esprit me transporte, mon désir s'élève dans ma pensée, je veux commencer des runas, je veux chanter.

O frère bon, frère ami, noble compagnon de ma voix, rarement nous nous réunissons pour mêler nos paroles, dans ces terres désertes, dans ces tristes régions de Pohja. Mets ta main dans ma main, ta main recourbée dans ma main recourbée, chantons les beaux chants, les plus beaux chants, afin que les amis de la voix, que les nobles de cette jeunesse qui s'élève, de cette troupe qui grandit, connaissent les paroles choisies, les chants de miel, les

runas issues de la ceinture de Wäinämöinen, du foyer d'Ilmarinnen, du glaive aigu de Kaukomieli, du cercle de l'arc de Joukahainen, des frontières de Pohja, des régions sablonneuses de Kalewala (2).

Mon père me les a chantées, jadis en travaillant le manche de sa cognée, ma mère me les a apprises, et la mère de ma mère les a mises dans mon sein, en faisant tournoyer son fuseau.

Il est encore d'autres paroles par moi recueillies, par moi connues. Je les ai trouvées le long des chemins, arrachées du sein des bruyères, détachées des rameaux, exprimées du germe des fleurs, lorsque, enfant berger, je conduisais mes bœufs au pâturage, sur les gazons riches de miel, sur les collines dorées, à la suite du noir Muurikin et de Kimmo (3) à la peau semée de taches.

De là j'ai rapporté cent paroles, mille matières de chant, et je les ai roulées en peloton, et j'en ai fait un faisceau, et je les ai placées sur mon léger traîneau (4).

Longtemps elles sont restées cachées, engourdies par le froid. Maintenant je veux tirer mes chants de leur engourdissement, je veux les éveiller de leur sommeil de glace.

Ici, à l'extrémité de ce banc de fer, de cette planche de sapin, sous cette poutre célèbre (5), sous ce beau toit, je veux dérouler mon peloton, je veux délier mon faisceau.

Oui, je chanterai un chant célèbre, un chant glorieux, quand j'aurai pris le gâteau de seigle, quand

j'aurai mangé le pain d'orge (6). Mais si la bière vient à manquer, s'il ne reste plus de taaria (7), alors ma bouche sèche invoquera la goutte d'eau, et je chanterai pour embellir la fin du jour, pour ensevelir le crépuscule, je chanterai peut-être jusqu'à la prochaine aurore, pour charmer le lever du soleil.

J'ai entendu qu'autrefois il fut dit et que les runas chantèrent : seules une à une les nuits tombent sur la terre, seuls un à un les jours brillent, seul a surgi Wäinämöinen, seul s'est révélé le Runoia éternel.

Kawe, Ukko (8), seigneur de Pohja, le brave, le vieux Wäinämöinen, reposa dans le sein de sa mère pendant trente étés, pendant trente hivers. Et le temps lui paraissait lourd, et l'ennui de la vie le rongeait, car il ne voyait point l'éclat de la lune, il ne voyait point la splendeur du soleil.

Alors il éleva la voix et il dit : « Romps mes liens, ô lune ; soleil, délivre-moi, et vous, brillantes Otawa (9), portez-moi à travers des régions inconnues, des voies infréquentées, loin de cette étroite enceinte, loin de ces routes trop resserrées ; aidez-moi à voir l'éclat de la lune, à contempler la splendeur du soleil, à connaître les brillantes Otawa, à me réjouir du souffle de l'air. »

Mais la lune ne le délivra point, le soleil ne brisa point ses fers.

Alors lui-même ouvrit l'enceinte avec le doigt sans nom (10), il enfonça la rouge porte d'un coup du doigt de son pied gauche; et il rampa sur ses deux mains jusqu'au seuil, sur ses deux genoux jusqu'à la porte du vestibule, et ses deux pieds le portèrent jusques dans la cour.

Là il put voir l'éclat de la lune, il put contempler la splendeur du soleil, il put connaître les brillantes Otawa, il put se réjouir du souffle de l'air.

Wäinämöinen naquit pendant la nuit, et quand le jour parut, il alla dans une forge où l'on travaille le fer, et il frappa à coups redoublés sur l'enclume retentissante, et il se créa un coursier léger comme la paille, un coursier svelte comme la tige du pois de senteur.

Il passa sur son dos une main caressante, et la chair du coursier frémit de plaisir.

Et il dit :

« Maintenant on peut monter sur ta croupe, on peut se balancer sur ton dos flexible ! »

Et sans selle, sans étriers, Wäinämöinen monta le noble animal, et il chevaucha sur la terre frémissante, mesurant sa course au pas de son coursier léger comme la paille, de son coursier svelte comme la tige d'un pois de senteur.

Il fut emporté jusqu'aux bosquets de Wäinälän (11), jusqu'aux champs de Kalewala. Le coursier vole, la route s'abrége, les habitations disparaissent, le temps du voyage fuit; il vole à travers les plaines de la mer, à travers les vastes dé-

troits, et l'onde ne mouille ni le sabot ni les flancs du cheval.

Un Lapon à l'œil louche, dévoré d'une vieille haine, roulait depuis longtemps dans son cœur de noires pensées contre l'antique Wäinämöinen. Habile fabricateur d'armes, il prépare un arc de feu (12). Le fer, l'acier, l'or et l'argent lui donnent tour à tour leur éclat et leur puissance. Il prépare un arc splendide à voir, un arc d'un prix magnifique. Incrusté sur le dos, un cheval y dresse sa crinière, un autre court sur la voie du trait, un Kapo (3) dort sur le cercle, un lièvre repose auprès de la détente.

Il coupe ensuite une foule de traits ornés chacun d'un triple rang de plumes. Il les taille avec soin, et ses fils y attachent les petites plumes de l'hirondelle, les ailes légères du passereau.

Mais ces traits, qui les rendra durs, quel baume les oindra de sa force?

Le noir venin du serpent, l'atroce sanie de la vipère (14).

Vous dirai-je encore quel lien unira les plumes, quel nerf fera bander l'arc?

Les crins du coursier-Hiisi, les crins de l'étalon-Lemmo (15).

Les traits sont prêts. Le Lapon se met en route: son arc est suspendu à son bras, son carquois résonne sur ses épaules.

Il arrive à la cataracte du torrent de feu, au tourbillon du fleuve sacré (16). Là il épie le matin,

il épie le soir, il épie au milieu du jour, s'il viendra enfin l'antique Wäinämöinen, s'il viendra l'ami de l'onde.

Alors un jour, un matin, il leva les yeux vers l'occident, et sa tête se tourna vers le soleil, et il vit l'antique Wäinämöinen s'avancer sur les noires vagues de la mer.

Soudain il saisit l'arc de feu, le bel arc, l'arc bardé de fer, et il tira de son carquois un trait orné de plumes, droit, infaillible, et il le dirigea vers la mort de Wäinämöinen, vers la mort de l'ami de l'onde.

Sa mère, sa femme, deux génies, les trois filles de la nature (17), lui crient : « Arrête! ne tue point Wäinämöinen, Wäinö est le fils de ta tante! »

Mais le farouche Lapon reste inflexible, et il s'écrie : « Si la main s'élève trop haut, que le trait tombe plus bas ; si la main s'abaisse trop, que le trait vole plus haut! »

Et il lança un trait, mais ce trait vola trop haut, le ciel fut presque déchiré, les voûtes de l'air presque brisées ; et il lança un second trait, mais ce trait tomba trop bas, et il pénétra jusque dans les profondeurs de la terre mère des humains, jusqu'à Manala (18), dont la voûte fut ébranlée ; et il lança un troisième trait, mais ce trait frappa l'élan bleu (19) à la rate, et sa jambe et son épaule gauche furent transpercées.

Déjà l'onde a senti la chute de Wäinämöinen :

tombé de son coursier svelte comme la tige du pois de senteur, il roule dans les flots.

Et le Lapon à l'œil louche dit :

« Maintenant, ô vieux Wäinämöinen, tant que les siècles poursuivront leur course, tant que la lune montrera sa lumière, tu ne viendras plus fouler les champs de Wäinälan, ni les plaines de Kalewala ! »

Le vieux, le brave Wäinämöinen erra pendant six hivers, pendant sept étés ; huit ans (20) il fut vagabond sur les plaines de la mer et les immenses détroits : sous lui l'onde bouillonne, et au-dessus de sa tête le ciel déroule son azur.

Déjà le héros nombre les mers, contemple les flots. Partout où il élève sa tête il crée une île, partout où il tourne la main il crée un promontoire, partout où son pied touche le sable il creuse des tombes aux poissons. Quand il approche de la terre, il y enchante les filets des pêcheurs ; quand sa course le plonge dans l'abîme, il y fait surgir des rochers, il y enfante des écueils où se brisent les navires, où les marchands trouvent la mort.

Mais voici qu'un aigle s'élance des régions de Turya (21), un aigle de Laponie. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il vole à l'occident, il vole jusqu'aux frontières de Pohja, cherchant un lieu pour sa demeure, un lieu pour faire son nid.

Alors le vieux Wäinämöinen élève au-dessus des eaux son genou, et il présente une motte de frais gazon, un tertre de verdure.

Et l'aigle de Turya a trouvé un lieu pour son nid, car il a vu le gazon surgir au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il s'abat enfin sur la cime du genou, et y bâtit son nid de mousse.

Là il dépose six œufs, six œufs d'or, et un septième de fer.

L'oiseau couve, réchauffe ses œufs.

Le vieux Wäinämöinen sent la chaleur ; il agite son genou, secoue tous ses membres, et les œufs tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle s'enfuit vers les nues.

Alors le vieux Wäinämöinen dit :

« *Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre ! que la partie supérieure de l'œuf soit le ciel ! que tout ce qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil ! que tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune ! que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoiles !* (22) »

DEUXIÈME RUNA.

Des temps mauvais, bien mauvais, sont tombés sur l'antique Wäinämöinen. Il est poussé comme une branche de sapin desséchée, comme un vieux tronc d'arbre brisé, à travers les écueils qu'il a soulevés, les îles qu'il a créées, tel que l'indigent par le riche qu'il gêne sur sa route.

Il fit entendre sa plainte :

« Malheur à moi, infortuné ! malheur à moi, accablé de maux ! hélas ! quel est mon destin ! Dans quel abîme suis-je tombé ! Jours et nuits errerai-je sans cesse, sous la voûte du ciel, poursuivi par la tempête, ballotté par les ondes, sur ces vastes détroits, sur ces mers sans rivages ?

» Je ne sais, infortuné, dans ces jours de malheur, dans ces temps d'angoisses, au terme de ma

vie qui s'enfuit, je ne sais si je bâtirai ma demeure dans l'air, ou si je la fixerai dans l'eau. Si je veux la bâtir dans l'air, où creuserai-je ses fondements? Si je veux la fixer dans l'eau, les flots emporteront mon travail. »

Tout à coup un vent du sud souffla l'orage, et du côté de l'occident les vagues furent soulevées, et elles roulèrent le vieux Wäinämöinen jusqu'à Pohjola, région ténébreuse qui dévore les hommes, qui engloutit les héros.

Là ses yeux versent des larmes, il se plaint, il se lamente : cent blessures, mille coups de la tempête ont déchiré ses flancs.

Et il dit :

« Malheur à moi, infortuné, à moi que les flots ont emporté loin de mon pays, dans des régions étrangères, régions fatales, voies inconnues! Ici tous les arbres blessent, toutes les branches déchirent, tous les rameaux frappent; ici tous les maux sont déchaînés. O Pohja, terre de misère et d'indigence!

» Quelle route suivre? Étranger, j'ignore celle qui ramène à ma demeure, à ma patrie aimée. La voie où je marche conduit à un bois : Onkelvoinen (1) m'a égaré.

» Matha-Teppo, dieu des chemins, viens à mon secours! marque la route avec des pieux, grave des signes dans les arbres (2), afin que le héros perdu dans la forêt retrouve son chemin, et puisse re-

tourner en sûreté dans les demeures de sa patrie! (3) »

Louhi (4), l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, s'était levée de grand matin. Son premier soin est de chauffer sa maison : elle entasse les tisons dans le fourneau ; puis, sur le plancher de sa petite chambre, elle promène le balai de verges flexibles, le balai de feuillage, recueille les ordures dans un vase de cuivre, et les jette hors de l'enceinte (5).

Tout à coup elle s'arrête, prête l'oreille, et regarde au loin vers la plaine. Un lugubre gémissement vient des rivages de la mer. Ce n'est point le vagissement plaintif d'un enfant ni la triste voix d'une femme.....

C'est le cri d'un héros à la barbe puissante, le cri d'Uvantolainen (6).

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, jette aussitôt sur l'eau sa barque à la triple planche (7), et rame du côté de Wäinämöinen.

Elle le trouve fondant en larmes, brisé de douleur. Sa bouche est contractée, sa barbe tremble, mais ses lèvres restent fermées, et ses dents ne se desserrent point.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, console le héros. Elle le fait asseoir dans sa barque auprès du gouvernail, tandis qu'elle s'empare de la rame et se dirige avec lui vers les portes de Pohjola.

Là elle donne à manger au héros, lui verse à

boire, et quand il est sauvé de la mort, elle lui parle, elle l'interroge.

« Pourquoi verses-tu des larmes, ô Wäinämöinen? pourquoi te plains-tu, Uvantolainen? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répond : « L'ennui s'est emparé de moi, l'ennui me dévore, étranger sur une terre étrangère, inconnu sur des routes inconnues. Je pleure des larmes sans fin, je consume ma vie à gémir, parce que les flots m'ont emporté loin de ma demeure, loin de mes régions aimées, vers ces portes inconnues, vers ce seuil étranger. »

Alors Louhi dit : « Ne pleure point, ô Wäinämöinen, ne gémis point, Uvantolainen ! Il est bon pour toi d'être ici, de passer ta vie dans ces agréables demeures, au milieu des fils de Pohja, de manger la chair qui te sera offerte, de boire la bière dans la coupe (8).

Mais le vieux Wäinämöinen dit : « Une nourriture étrangère est pour moi sans saveur, même sous un toit hospitalier. L'homme est meilleur dans son pays, il est plus grand dans sa patrie. Permets, ô créateur, que j'y retourne ! Dans son pays, l'eau bue dans l'écorce vaut mieux qu'à l'étranger la bière bue dans la coupe. »

La vieille hôtesse de Pohjola dit : « Eh bien ! que me donneras-tu si je te ramène dans ton pays, si je te conduis jusqu'aux limites de ton champ, jusque dans l'enceinte de ta maison? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Que veux-tu de

moi si tu me ramènes aux régions où mes coucous chantent, où j'entends la voix de mon coq, où mon bain exhale sa vapeur? (9) »

« O sage Wäinämöinen, es-tu assez puissant pour me faire un sampo (10) au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé? Je te donnerai pour prix de ton travail une vierge, une belle vierge (11), et je te ramènerai dans ces régions où tes coucous chantent, où tu entends la voix de ton coq, où ton bain exhale sa vapeur. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Je ne puis te faire un sampo au couvercle orné de mille couleurs, mais il est dans mon pays un homme qui travaille le fer, un ouvrier habile, celui qui a fait le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air, où n'apparaissent ni les traces du marteau ni les morsures de la tenaille (12). »

Et l'hôtesse de Pohjola, la vieille édentée de Pohja, dit : « Celui qui me fera un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé, celui-là aura pour prix de son travail une vierge, une belle vierge. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Si tu me ramènes dans mon pays, je donnerai ce travail à Ilmarinnen le batteur de fer, et il te forgera un sampo, et il ornera son couvercle, et il donnera à la belle vierge une fibule d'étain (13), et il enflammera son cœur d'amour. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, lança sur la route son cheval, dont la blanche crinière flotta au vent. Le vieux, le brave Wäinämöinen s'assit dans le traîneau sur un siége brillant, et il partit avec bruit de la sombre Pohjola, de la triste Sariola (14).

TROISIEME RUNA.

Elle était belle la vierge de Pohja (1), c'était l'honneur de la terre, la gloire de l'onde : elle revêtit ses jambes d'un rouge tissu, mit à ses pieds une superbe chaussure, et se couvrit de ses plus riches habits. Un brillant collier orne son cou, un bijou rayonne sur sa poitrine, tout son corps resplendit. Elle s'assit sur la voûte de l'air, portée par l'arc-en-ciel, et fit rayonner au loin son éclat pur comme le soleil.

Le vieux, le brave Wäinämöinen s'éloignait rapide et bruyant de la sombre Pohjola. Il leva les yeux vers le ciel, et il vit un arc lumineux, et sur cet arc une belle vierge.

Elle tenait dans sa main une navette d'or, un peigne d'argent, et elle travaillait un tissu d'or, un tissu d'argent (2).

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Viens, ô jeune fille, sur mon siége, descends, ô jeune fille, dans mon traîneau ! »

La candide vierge répondit : « Je t'appellerais un homme, je te croirais un héros, si tu coupais un crin de cheval avec un glaive sans fil, si tu formais avec un œuf un nœud imperceptible (3). »

Le vieux, le brave Wäinämöinen fit ce que la vierge avait commandé, et il lui dit : « J'ai coupé un crin de cheval avec un glaive sans fil, j'ai formé avec un œuf un nœud imperceptible. Viens, ô jeune fille, sur mon siége, descends, ô jeune fille, dans mon traîneau ! »

La candide vierge répondit : « Je ne viendrai que lorsque tu auras construit une barque avec les débris de ma quenouille, les parcelles de mon fuseau, sans que ta hache touche la pierre, sans que son fer retentisse. »

Alors le vieux Wäinämöinen se leva de son siége, et il prit les débris de la quenouille, les parcelles du fuseau, et il commença, sur la montagne, à travailler la barque.

Il travailla un jour, il travailla deux jours, il travailla trois jours, et sa hache ne toucha point la pierre, et le fer de sa hache ne retentit point.

Mais, le troisième jour, Piru (4) saisit l'extrémité du manche, Lempo arracha le fer, Hiisi secoua l'instrument.

Et la hache toucha la pierre, et le fer de la hache retentit sur le rocher.

Elle glissa, bondit, et retomba sur le genou du héros, sur le doigt du pied de Wäinämöinen.

Lempo la poussa dans les chairs, Hiisi l'enfonça jusqu'aux veines : le fer transperce, le manche dévore la chair crue, boit le sang chaud, et le sang s'élance comme un impétueux torrent.

Le vieux, le brave Wäinämöinen, le sage éternel, qui possède toute parole (5), ignore celle qui peut calmer sa douleur. Il invoque les arts magiques, il déroule l'imprécation, il lit avec soin les paroles originelles, les runas de la science (6).

Mais il a oublié les grandes paroles, les paroles du sang, celles qui pourraient arrêter le torrent frémissant, enchaîner la course sanglante, jeter une digue invincible aux lieux brisés par le fer, aux morsures de la dent bleue.

Cependant le sang coule rapide et bouillonnant du genou du héros, du doigt du pied de Wäinämöinen.

Point de rivières, point de fleuves dont il n'envahisse les ondes; point de collines élevées, point de montagnes sublimes qui ne soient inondées de sa pourpre.

Déjà la douleur sévit et devient intolérable.

Le vieux, le brave Wäinämöinen attèle son coursier à son traîneau brun (7), se place sur le siége, frappe le cheval agile, et fait retentir son fouet orné de perles (8).

Le coursier prend l'essor, emporte le traîneau, dévore l'espace.

Wäinämöinen suit la route libre jusqu'à l'habitation inférieure. Il s'arrête sur le seuil et demande un sorcier :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digne à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang? »

Un enfant, un jeune enfant était assis sur le plancher. Il répondit :

« Il n'est point dans cette habitation d'homme savant dans l'œuvre du fer, d'homme qui puisse adoucir de son haleine les traces du bois, ni soulager la douleur du héros. Va le chercher dans une autre habitation. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen fait siffler sur les flancs de son coursier rapide son fouet orné de perles. Il part comme la foudre et suit la route qui conduit à l'habitation du milieu. Là il s'arrête sur le seuil et dit :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digue à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang? »

Une vieille était couchée sous sa couverture, et bavardait à l'extrémité du foyer (9), une vieille à trois dents, la première hôtesse du pays. Elle s'avança vers la porte et dit :

« Il n'est point dans cette habitation d'homme assez savant pour connaître le mal du héros, pour apaiser sa souffrance, pour arrêter le fleuve des veines, la pluie qui tombe, le torrent de sang qui roule. Va le chercher dans une autre habitation. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen fit siffler sur les flancs de son coursier rapide son fouet orné de perles. Il partit comme la foudre, et suivit la route qui conduisait à la plus haute habitation. Là il s'arrêta sur le seuil, et s'appuyant contre un pilier, il dit :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digue à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang? »

Un vieillard habitait dans le fourneau, un vieillard à la longue barbe. Sa voix rugit du fond de l'antre brûlant.

« Nous en avons arrêté de plus grands, nous en avons enchaîné de plus rapides, nous avons triomphé de plus rudes écueils, nous avons brisé des obstacles plus fiers, par les trois paroles du créateur (10), par les saintes paroles originelles. Les bouches des fleuves, les cours des lacs, l'impétuosité des cataractes ont été vaincus, nous avons séparé les détroits des promontoires, nous avons joint les isthmes avec les isthmes. »

QUATRIÈME RUNA.

Déjà le vieux Wäinämöinen s'est levé de son siége; seul il est descendu de son traîneau, seul il est entré sous le toit du vieillard.

Une coupe d'argent, un vase d'or sont apportés, mais ils ne peuvent contenir la plus légère partie du sang de Wäinämöinen, du sang du noble dieu.

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer, le barbu crie : « Quel homme es-tu donc, quel héros? Déjà sept coupes, huit grands vases sont pleins du sang que ton genou blessé a versé sur le pavé. Ah! je dirais bien encore d'autres paroles, les grandes paroles du sang, mais je ne puis me rappeler l'origine du fer. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Je connais l'origine du fer, je sais d'où l'acier est venu. Trois

enfants sont issus de la même origine : l'eau qui est le plus vieux, le fer qui est le plus jeune, le feu qui tient le rang moyen.

» Le feu déploya sa rage, la flamme s'élança insolente et grandit avec orgueil; elle répandit l'horreur. Les terres furent brûlées, les marais furent brûlés, dans cette grande année de stérilité, dans cet été fatal qui dévora d'un feu indélébile (1) tous les êtres de la nature. Alors le fer chercha un refuge où il pût se cacher. »

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer et dit: « Où le fer s'est-il caché, où a-t-il trouvé un refuge, dans cette grande année de stérilité, dans cet été fatal qui dévora tous les êtres de la nature? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répondit : « Alors le fer se cacha, le fer trouva un refuge dans l'extrémité d'un long nuage, dans la cime d'un chêne dépouillé de ses branches, dans le sein naissant d'une jeune fille.

» Il y avait là quatre vierges, trois fiancées, aux mamelles gonflées et souffrantes. Elles répandirent leur lait sur la terre : la première un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge.

» De la vierge au lait noir naquit le fer flexible, de la vierge au lait blanc naquit le fer fragile, de la vierge au lait rouge naquit l'acier (2).

» Ensuite le fer se cacha pendant deux ans dans un vaste marais, sur la cime d'un rocher où les cygnes déposaient leurs œufs, où le canard faisait éclore ses petits. Et le loup s'élança à travers le

marais, et l'ours se précipita dans la plaine stérile, et ils soulevèrent la terre qui recélait le fer.

» Un dieu visita cette route, et il vit le sable noir que le loup avait soulevé, que l'ours avait foulé sous ses pieds, et il dit : « Malheur à toi, misérable fer, un triste destin te menace, dans ton abjecte demeure, sous les pieds du loup, sous les traces de l'ours !

» Et de ce jour le fer fut tiré du marais, purgé du limon de la terre, séché de l'humidité de l'eau.

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer et dit : « C'est donc là l'origine du fer, c'est donc là l'origine de l'acier ? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Non, ce n'est point encore là l'origine du fer. Le fer ne peut naître sans le feu dévorant, il ne peut durcir sans le concours de l'eau.

» Il fut porté dans l'atelier de l'ouvrier, dans la forge d'Ilmarinnen ; et le grand ouvrier, le forgeron éternel dit : « Si je te mets au feu, si je te place au foyer de ma forge, tu deviendras plus arrogant, tu grandiras, tu répandras l'épouvante, tu tueras ton frère, tu égorgeras le fils de ta mère. »

» Alors le fer, au foyer de la forge, sous les coups du marteau, jura ce serment : « J'ai des arbres à déchirer, des cœurs de pierre à dévorer ; non, je ne tuerai point mon frère ; non, je n'égorgerai point le fils de ma mère. »

» Et l'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel jeta le fer au cœur du foyer ardent, et il l'amol-

lit sur l'enclume; mais avant de le tremper dans l'eau, il éprouva avec la langue, il goûta avec le palais les sucs créateurs de l'acier, l'eau qui durcit le fer, et il dit :

« Cette eau est impuissante à créer l'acier, à durcir le fer; ô Mehilainen (3), oiseau ami, vole ici sur tes ailes légères, traverse les neuf mers qui nous séparent et la moitié de la dixième (4); vole à travers les marais, les terres, les détroits de l'océan; apporte du miel sur tes plumes, sur ta langue, du miel de sept tiges de gazon, de six pistils de fleurs, pour l'acier que je veux fabriquer, pour le fer que je veux durcir. »

» Herhilainen, l'oiseau d'Hiisi, prit son essor, et il rôde autour de la maison, et il regarde sous l'ouverture de l'avant-toit, pendant que l'acier était préparé, que le fer était trempé.

» Il apporta le venin du sang, les noirs sucs d'un ver que ses yeux de lézard avaient vu ramper, le poison caché du crapaud, et il les donna pour l'acier qui était préparé, pour le fer qu'on allait tremper.

» Alors l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, crut que l'oiseau avait apporté le miel et les doux sucs qu'il avait demandés, et il dit : « Voilà qui est bon pour préparer l'acier, voilà qui est bon pour tremper le fer! »

» Un instant passe, un instant rapide. Tout à coup le fer frémit de rage; il gronde, il s'agite, il oublie son serment, il mange comme un chien la foi qu'il a jurée, et il tue son frère, il égorge le fils de

sa mère, se plonge dans la chair, mord le genou, sévit avec tant de fureur que le sang coule, coule et déborde en vastes torrents (5).

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer, sa barbe se hérisse avec bruit, il secoue la tête et dit:

» Maintenant, maintenant je connais l'origine du fer et sa fatale destinée. Malheur à toi, fer misérable, malheur à toi, scorie impure! Te crois-tu donc si grand, si superbe, parce que tu as outragé ta nature, parce que tu as déchiré ta race?

« Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu étais eau stagnante, que tu reposais dans la fange du marais, du vaste marais, sur l'immense cime du rocher.

« Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu fus tiré du marais, purgé du limon de la terre, séché de l'humidité de l'eau.»

» Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu bouillonnais, vile scorie, et que tu jurais ton serment au centre du foyer, sous les coups du marteau.

» Ton cœur est devenu mauvais, la douleur t'a corrompu; misérable, tu as violé ton serment, tu as mangé comme un chien la foi que tu avais jurée.

» Qui t'a poussé à ce crime? Qui t'a persuadé ce forfait? Est-ce ton père, est-ce ta mère, est-ce l'aîné de tes frères, la plus jeune de tes sœurs, ou quelque autre de tes parents? Non, ce n'est point ton père, non, ce n'est point ta mère, ni l'aîné de tes

frères, ni la plus jeune de tes sœurs, ni quelqu'autre de tes parents (6).

» C'est toi seul qui as fait le mal, toi seul qui as fait le crime de Kalma (7).

» Viens maintenant contempler ton ouvrage, viens réparer le mal que tu as commis, avant que je le raconte à ta mère, à ta vieille mère. Quelle douleur pour une mère, quand son fils fait le mal, quand la vie de son fils est souillée par le crime!

» Quel homme, quel héros pourra fermer la bouche du sang, arrêter le torrent qui coule?

» Si cet homme n'est point en moi, si ce héros n'est point dans le fils de Ukko, Lempo a de grosses mains, des doigts épais, ils pourront fermer la bouche du sang, arrêter le torrent qui roule.

» Approche ton gros doigt de la plaie, ô Lempo, presse-la de ton pouce épais, afin de fermer le vaste trou, de mettre une cloison à la porte fatale!

» Arrête, ô sang, suspends ta course, enchaîne ton rapide torrent; ô sang, fixe-toi comme un mur, élève ton fleuve comme une haie, dresse-toi comme un glaive dans la mer, comme le carex dans la mousse, comme la pierre aux limites du champ, comme le pin dans la forêt!

» Mais si la rage te précipite, élance-toi dans les chairs, parcours les os, il est meilleur pour toi, pour toi il est plus beau de courir dans les chairs, d'inonder les veines, de bouillonner dans les os, que de couler sur la terre et d'être souillé par la poussière.

» Ta place est dans le cœur, ton siége sous le poumon. Retournes-y, ô sang, retournes-y sans plus tarder! Cesse, ô bien-aimé, cesse de couler et de répandre ta pourpre. Mais si tu ne veux point t'arrêter, souviens-toi que la cataracte de Tyrian suspendit sa course, que le fleuve de Juortunan (8) arrêta ses ondes, que la mer et les cieux furent desséchés dans la grande année de stérilité, dans l'année du feu inextinguible.

» Mais si ce n'est assez pour te persuader, je connais encore un moyen. Je prendrai un vase d'Hiisi, une chaudière d'Helvetti (9) où l'on réchauffe le sang, où on le fait cuire, afin qu'il ne puisse plus couler sur la terre, ni s'enfuir en torrents.

Alors le vieillard saisit l'extrémité des veines, il les compte et il dit : « Elle est belle, la déesse des veines Suonetar, la déesse bienfaisante! Elle file merveilleusement les veines avec son beau fuseau, sa quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chairs, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines (10).

» O fils de Tuonen, enfant aux joues de rose, tourne le fil rouge contre ta cuisse gauche, sous ta main droite, afin de nouer l'extrémité des veines!

Ainsi l'opération fut faite, et le vieillard envoya son fils préparer encore un remède, un remède exprimé des feuilles du gazon, du calice de cent fleurs, venues des contrées étrangères, car dans ces froi-

des régions, nous n'avons pas vu tous les gazons verdir, toutes les fleurs s'épanouir (11). »

L'enfant revint avec le remède et le déposa entre les mains du vieillard.

Et le vieillard l'appliqua à Wäinämöinen. Il oignit la blessure au dessus, il l'oignit au dessous, il l'oignit au milieu, et il dit :

» Que le secours vienne de Jumala, qu'il vienne des mères des éléments (12)! Conserve-nous, ô bon créateur, sois-nous propice, dieu plein de douceur; ne permets point que nous soyons accablés par les maux du corps, ni brisés par ses douleurs!

» O glorieux Jumala, prépare ton char, attèle tes coursiers, monte sur ton siége splendide, et vole à travers les os, les membres, les chairs blessées, les veines déliées! Fais couler l'argent dans le vide des os, fais couler l'or dans les blessures des veines : que là où la chair a été brisée, de nouvelles chairs renaissent; que là où les os ont été brisés, de nouveaux os renaissent; que les veines détachées soient renouées; que le sang qui dévie dans son cours soit ramené dans son lit; que partout où une plaie a été faite la santé revienne belle et entière! »

Le vieillard dit, et il enveloppa d'un riche tissu de soie le genou du héros, le doigt du pied de Wäinämöinen, et il dit encore :

» Que cet appareil soit l'appareil du Créateur, que ces liens soient la chair du Seigneur (Her-

ran) (13), pour le genou de ce grand héros, pour le doigt épais de son pied ! »

Quand tous les remèdes furent appliqués, les remèdes infaillibles, quand le genou fut enveloppé du tissu de soie, Wäinämöinen, brisé par la douleur, tomba presque évanoui.

Mais le vieillard chassa les noires douleurs vers le milieu de la colline des tourments, au sommet de la montagne des maladies, pour y dévorer d'autres souffrances, pour y déchirer le flanc des rochers (14).

Et le vieux Wäinämöinen sentit la puissance du remède, et soudain sa blessure fut guérie. Les chairs reparurent plus belles : brillantes au dessous, sans douleur au milieu, libres de toute plaie sur les côtés, et au dessus, riches d'une santé plus solide, plus parfaite que jamais.

Et il éleva vers le ciel la voix de sa reconnaissance, et il dit :

« C'est de là que vient toute grâce, c'est de là que descendent les signes connus, les signes des cieux et du créateur tout-puissant. Jumala s'est révélé à moi, il m'a sauvé la vie, il m'a donné son secours dans ces douleurs immenses, dans ces cruels ravages du fer, dans ces coups fatals de l'acier. »

CINQUIEME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen reprend la route de son pays. Il attèle son coursier à son traîneau, se place sur le siége, et fait siffler sur les flancs du noble animal son fouet orné de perles.

Le coursier vole, dévore l'espace, emporte le traîneau, consume la route, et la solive de bouleau crie, et le siége d'or gémit (1).

Il s'élance comme la foudre à travers les plaines de Wäinälän, les champs de Kalewala.

Et Wäinämöinen dit : « Dévore, ô loup, opprime, ô maladie, le sorcier lapon qui avait dit que je ne verrais plus du vivant de mes yeux, aux splendeurs de la lune, ces plaines de Wäinälän, ces champs de Kalewala ! »

Alors le vieux Wäinämöinen éleva sa voix pour les enchantements.

Soudain un pin à la cime de feu, aux rameaux d'or, surgit de la terre.

Il grandit jusqu'au ciel, étendit ses branches dans les airs, et déploya au loin son ombre.

Wäinämöinen continua ses enchantements.

Et la lune vint se poser sur la cime d'or du pin, et les Otawa se répandirent dans ses rameaux.

Et puis il s'avança rapide comme l'éclair vers sa demeure chérie. Sa tête est penchée, la tristesse l'accable, parce qu'il a engagé l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, pour prix de sa délivrance, à la sombre Pohjola, à la triste Sariola.

Ilmarinnen vint à sa rencontre.

« O vieux Wäinämöinen, pourquoi es-tu triste, pourquoi portes-tu la tête penchée? (2) »

Le vieux Wäinämöinen dit : « O ouvrier Ilmarinnen, frère chéri, fils de ma mère, va chercher une jeune vierge, va voir une tête ornée d'une belle chevelure, dans la sombre Pohjola, dans la triste Sariola. Oui, il est dans ces régions glacées une jeune fille sans pitié pour les jeunes hommes, sans estime pour les héros. La moitié de Pohjola, la célèbre, car sa beauté est merveilleuse (3) la blancheur de ses os brille à travers ses chairs transparentes, et l'ivoire de ses os est si clair qu'on y voit couler la moëlle. Si tu peux forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, la belle jeune fille sera tienne. »

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « Tu m'as donc sacrifié à la sombre Pohjola pour délivrer ta tête, pour

sauver ta vie! Non, jamais je n'irai dans ces régions ténébreuses qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « O Ilmarinnen, viens voir le pin qui s'est élevé jusqu'au ciel, le pin qui agite sa cime parmi les nuages, étend ses rameaux dans l'air, déroule au loin son ombre. Vois quelles merveilles le couronnent : la nouvelle lune repose sur son faîte d'or, les Otawa se jouent à travers ses branches. »

Et ils allèrent pour voir le pin.

Et le vieux Wäinämöinen dit : « Ilmarinnen, mon frère, monte jusqu'à la cime d'or, pour y prendre la lune et les Otawa. »

Ilmarinnen s'élança sur l'arbre sublime, et monta jusqu'à la cime d'or.

Alors le vieux Wäinämöinen éleva sa voix pour les enchantements.

Et soudain le vent commença à souffler, et l'air fut troublé par la tempête.

Et Wäinämöinen dit : « Porte-le, ô vent, souffle du printemps, jette-le dans une barque, et conduis-le jusqu'à la sombre Pohjola. »

Et le vent porta Ilmarinnen, et le souffle du printemps le jeta dans une barque, et ils le conduisirent jusqu'à la sombre Pohjola.

Déjà Ilmarinnen touche aux régions ténébreuses. Il a volé sur la route de l'air, dans le char du souffle du printemps, porté par les étoiles, par-dessus la lune et le soleil, et il s'est abattu dans la cour

de Pohjola, dans la voie du bain (4) de Sariola. Les chiens ne l'ont point entendu, ceux qui aboient n'ont point été éveillés de leur sommeil.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, vint dans la cour et dit : « Quel homme es-tu, quel héros, toi qui viens sur la route de l'air, dans le char du souffle du printemps, et dont l'arrivée n'éveille ni les chiens qui aboient, ni les queues de laine qui murmurent? (5) »

Ilmarinnen dit : « Je ne suis point venu ici, je n'ai point abordé à ces régions inconnues, pour y être dévoré par les chiens, pour y être poursuivi par les queues de laine. »

Et l'hôtesse de Pohjola interrogea l'étranger.

« N'aurais-tu pas rencontré par hasard sur ton chemin l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel? »

Ilmarinnen répondit : « C'est moi-même qui suis l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, rentre aussitôt dans sa maison, et dit à sa fille :

« Ma fille, ma plus jeune fille, ma fille chérie, revêts aujourd'hui tes habits les plus précieux, déploie tes plus éblouissantes parures, car Ilmarinnen vient d'arriver, Ilmarinnen, le forgeron éternel ; il vient pour forger le sampo au couvercle orné de mille couleurs. »

Alors la belle vierge de Pohja, l'honneur de la terre, la gloire de l'onde, monta au garde-meuble

bâti sur la colline (6). Là se trouvaient trois chambres, dont la plus vaste appartenait à sa mère. On y voyait une quantité d'arches et de coffres pleins. La jeune fille ouvrit le plus beau. Elle y trouva six ceintures d'or et cinq tuniques de laine. Elle prit les plus précieuses et s'en revêtit.

Cependant l'hôtesse de Pohjola conduisit l'ouvrier Ilmarinnen dans sa demeure : là elle lui donna à manger, lui versa à boire; et quand l'étranger eut commencé à s'assoupir, quand la fatigue le pressa au sommeil, elle le conduisit à sa couche, et plaça auprès de lui la jeune fille (7).

Et elle dit : « Ouvrier Ilmarinnen, es-tu assez puissant pour forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semences d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé? Je te donnerai pour prix de ton travail la belle jeune fille. »

Ilmarinnen répondit : « Oui, je puis forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé. Car c'est moi qui ai forgé le ciel, c'est mon marteau qui a fait le couvercle de l'air, alors que rien n'était encore, que nul lien n'existait (8). »

L'ouvrier Ilmarinnen s'en va donc pour forger le sampo. Il cherche d'abord un atelier et les instruments qui lui sont nécessaires. Mais Pohjola ne possède point d'atelier, Pimentala (9) n'a ni soufflet, ni foyer, ni enclume, ni marteau.

Ilmarinnen dit : « De pareils obstacles tourmentent les femmes, et les hommes lâches en perdent le courage. Mais ils ne peuvent rien sur le héros ! »

Et il cherche de nouveau un lieu pour son labeur, un lieu propre à établir sa forge. Il cherche sur la colline de pierre de Pohjola, sur sa montagne de fer, sur son roc d'acier.

Enfin il trouve une petite place.

Là il bâtit sa forge, déploie ses soufflets, fixe son enclume.

Des serviteurs gagés se mettent à l'œuvre. Ils soufflent, soufflent sans relâche, un jour, deux jours, presque trois jours. La poussière couvre leurs épaules, la cendre souille leurs têtes, tout leur corps est noirci d'épais charbon.

Enfin, le troisième jour, Ilmarinnen plonge son regard entre les soufflet, jusque dans les profondeurs de la fournaise.

« Le sampo est-il prêt? le couvercle a-t-il revêtu ses couleurs? »

Le sampo n'est pas encore prêt, le couvercle n'a pas encore revêtu ses couleurs.

Ilmarinnen ordonne aux vents de se déchaîner et de souffler comme la tempête.

Itä souffle, Läusi souffle, Etelä souffle, Pohjanen souffle (10). Toute leur puissance se déploie. Ils soufflent un jour, deux jours, presque trois jours.

Ilmarinnen plonge une seconde fois son regard

entre les soufflets jusque dans les profondeurs de la fournaise.

Alors le sampo secoua son enveloppe de flammes, et surgit de l'abîme brûlant.

L'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel, fait retentir l'atelier du bruit de son marteau. Il frappe, il frappe avec gloire. Tant que dure le jour, il travaille le sampo, il élabore le couvercle, mais la nuit, il la donne à l'amour de la jeune fille et s'efforce de gagner son cœur.

Et il acheva le sampo, et il orna son couvercle; mais la jeune fille resta froide. Ilmarinnen ne put gagner son cœur.

Le sampo, le nouveau sampo commença dès l'aurore à broyer le grain. Il en broya une arche pour la nourriture du jour, une arche pour être vendue, une arche pour conserver (11).

Et la vieille de Pohja fut transportée de joie, et elle prit le sampo, et elle le cacha dans les entrailles de la montagne d'airain, dans la colline de pierre de Pohjola, derrière neuf cloisons. Elle enfonça un de ses pieds dans les profondeurs de la terre, un autre dans l'abîme de l'eau, un troisième dans le tertre où était bâtie sa demeure.

Mais Ilmarinnen s'en allait triste, la tête penchée; car il pensait dans son cœur comment il pourrait supporter le séjour de Pohjola.

La vieille hôtesse lui dit : « Ilmarinnen, ton désir soupire-t-il après ta première patrie, après la maison où tu veux mourir? »

Ilmarinnen répondit : « Mon désir soupire après ma première patrie, après la maison où je veux mourir ! »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, donna à manger au héros et lui versa à boire : puis elle le fit asseoir au gouvernail de sa barque, commanda au vent de souffler, et l'ouvrier Ilmarinnen retourna dans son pays, dans sa maison d'or, dans la terre où ses pères étaient nés.

Le vieux Wäinämöinen interrogea l'ouvrier : « Ilmarinnen, frère chéri, fils de ma mère, tu as donc achevé le sampo, tu as donc orné son couvercle de mille couleurs ? »

Ilmarinnen répondit : « Déjà le sampo au couvercle orné de mille couleurs a commencé à broyer le grain. Il a commencé dès l'aurore, et il en a broyé une arche pour la nourriture du jour, une arche pour être vendue, une arche pour conserver. »

SIXIEME RUNA.

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli se prépare au voyage : il veut aller aux foyers des enfants de Pohja, aux champs des fils des Lapons.

Pendant l'été il ferre son cheval, pendant l'hiver il a forgé les fers. Il attèle à son traîneau son coursier de feu et s'élance sur la plaine enflammée. La sueur ruissèle du joug, la graisse coule de l'extrémité du collier.

Alors Lemmikainen dit : « O ma mère, ô femme vénérable, si tu voulais laver mon linge dans la noire sanie d'un serpent (1), et le faire sécher aux feux de l'été, j'irais moi aussi demander la vierge des froides demeures, la jeune fille de Pimentala. »

La mère, la femme vénérable s'efforce de détourner Lemmikainen de son dessein. « Ne pars point,

mon fils, si ton esprit n'est riche de science, s'il n'est habile en plusieurs arts; ne va point aux foyers des enfants de Pohja, aux champs des fils des Lapons. Là le Lapon te saisira par ses enchantements, Turyalainen (2) enfoncera ta tête dans la fange, tes bras dans les tisons ardents, tes poings dans la cendre chaude. »

Lemmikainen dit : « Déjà les sorciers m'ont saisi par leurs enchantements, déjà les serpents m'ont fasciné. Trois Lapons, dans une nuit d'été, sur une pierre fixée en terre, trois Lapons nus m'ont berné. Mais ils n'ont pu sur moi que ce que peut la hache sur le roc, la tarière dans la montagne, le cylindre sur la glace, Tuoni (3) dans une chambre déserte.

« Si je veux me comparer à ces hommes, si je veux m'égaler à eux, c'est moi qui saisirai le Lapon par mes enchantements, moi qui écraserai Turyalainen, moi qui lui plongerai les mains dans la chaudière de Kalma, les poings dans l'air dur, qui le ferai danser sur les genoux dans la boue, qui briserai avec ses os la croûte de la glace. Mes enchantements mutileront ses épaules, déchireront ses lèvres, couperont en deux parties le col de sa tunique, rompront la force de sa poitrine. »

La mère, la femme vénérable s'efforce encore de détourner Lemmikainen de son projet.

« Non, mon fils, ne va point demander la vierge de Pohjola. Le malheur atteint toujours Lemmikainen, les maux menacent toujours mon pauvre

enfant. Non, tu n'es point aussi habile enchanteur que les fils de Pohja, tu ne connais point la langue de Turya (4), tu ne peux enchanter un Lapon. »

Mais déjà le joyeux Lemmikainen promène le peigne sur sa chevelure, il la nettoie, la rend douce et luisante, et se dispose à partir pour Pohjola.

Il dépose le peigne sur la poutre, secoue les scories de sa tête sur le foyer et dit : « Le malheur atteindra Lemmikainen, les maux menaceront ton pauvre enfant, quand ce peigne aura été rougi par le sang, quand le sang aura coulé de ma chevelure ! »

Et il partit contre la défense de sa mère, contre l'avis de sa vénérable tutrice.

Mais quel asile abritera le héros? se réfugiera-t-il auprès de la porte, sous la poutre, sur le seuil de la chambre, ou aux barrières les plus éloignées?

Non, ces lieux ne sont point sûrs.

Quel asile abritera le héros? Il montera à la source du fleuve de feu, dans le tourbillon de la cataracte sacrée (5).

Là il se cache et revêt son armure. Une cuirasse de fer couvre sa poitrine, une ceinture d'acier entoure ses reins (6).

Et il dit : « L'homme est plus solide sous la cuirasse de fer, il est plus dur sous la ceinture d'acier. Dans ces vallées de sorciers, dans ces régions d'hommes pleins d'astuce, il ne craint ni les faibles ni les forts. »

Et il frappa son coursier rapide, et il fit siffler son fouet orné de perles.

Le coursier vole, dévore l'espace, emporte le traîneau, consume la route.

Il marche un jour, deux jours, presque trois jours.

Un village apparaît au loin. Lemmikainen part comme la foudre, et suit la route qui conduit à l'habitation inférieure.

Il s'arrête sur le seuil, derrière le pilier du toit, et dit : « Est-il quelqu'un dans cette habitation qui puisse délier le collier de mon cheval, enlever le timon de mon traîneau, détacher son luoki? (7) »

Un enfant assis sur le pavé répondit : « Il n'est personne dans cette habitation qui puisse délier le collier de ton cheval, enlever le timon de ton traîneau, détacher son luoki. »

L'insouciant Lemmikainen poursuit sa route.

Il frappe son coursier rapide, fait siffler son fouet orné de perles, et suit la route qui conduit à l'habitation du milieu.

Il s'arrête sur le seuil, derrière le pilier du toit, et dit : « Est-il quelqu'un dans cette habitation qui puisse délier le collier de mon cheval, enlever le timon de mon traîneau, détacher son luoki? »

Une vieille bavardait au fond du foyer. Elle répondit : « Oui, sans doute, tu trouveras ici quelqu'un qui pourra délier le collier de ton cheval, enlever le timon de ton traîneau, détacher son luoki. Il est ici dix hommes, cent, si tu veux, qui te donneront un traîneau et un cheval, et qui sauront t'emporter à travers les lacs et les mers, au

foyer d'une autre hospitalité. Tu marcheras comme le coq par la route de Kujaha (8), à la demeure des poules, tu marcheras sur les ongles jusqu'au seuil, et tu monteras l'échelle oblique jusqu'au pavé du vestibule. »

L'insouciant Lemmikainen dit : « Cette vieille mérite d'être châtiée, on devrait faire sentir le bâton à ce menton crochu ! »

Et il frappa son coursier rapide, fit siffler son fouet orné de perles, et partit comme la foudre, suivant la route qui conduisait à l'habitation supérieure.

Quand il fut arrivé dans l'enceinte, il frappa la terre de son fouet : la poussière jaillit, et de son tourbillon surgit un jeune garçon qui délia le collier du cheval, enleva le timon du traîneau, détacha son luoki. »

Alors le joyeux Lemmikainen prêta l'oreille, et à travers la mousse des murs (9) il entendit chanter des runas.

Et il entra dans la chambre, mais si doucement, si doucement, que les chiens ne l'entendirent point, que ceux qui aboient ne furent point éveillés de leur sommeil.

La maison était pleine d'hommes à la libre parole : des hommes vêtus de longues robes sur les bancs, des chanteurs sur le pavé, des runoia sous les portes largement ouvertes, des joueurs d'instruments autour des murs, et sur le siége principal, auprès du foyer, des sorciers.

Ils chantèrent un chant de Laponie, ils vociférèrent un chant d'Hiisi.

Et l'hôtesse de Pohjola s'agitant sur le pavé, au milieu de la chambre, dit : « Il y avait là un chien, Rakki (10), à la peau de fer, un chien qui dévore la chair, qui ronge les os, qui boit le sang cru. — Quel homme es-tu donc, quel héros, toi que les chiens n'ont point entendu venir, toi qui n'as point éveillé de leur sommeil ceux qui aboient? »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Je ne suis point venu ici sans puissance, sans l'art magique de mon père; je ne suis point venu ici, orphelin, pour être dévoré par les loups, pour être broyé par la dent des hommes sauvages. »

Et le joyeux Lemmikainen commença lui-même les enchantements.

Il chanta, et les chanteurs les plus habiles ne firent plus entendre qu'une voix ridicule : leurs mains se couvrirent de gants de pierre, des masses de pierre firent fléchir leur dos, un chapeau de pierre écrasa leur tête, des colliers de pierre couronnèrent leur cou.

Ainsi furent bernés les chanteurs les plus fameux, les plus sages des runoia.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes furent jetés dans un traîneau tiré par un chat décoloré, et le chat, dans sa course rapide, les emporta jusqu'aux limites extrêmes de Pohjola, jusqu'aux vastes déserts de Laponie, où le sabot du cheval ne retentit jamais, où le fils de la cavale n'a point de pâturages.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes se précipitèrent dans le large golfe de Laponie (11), dans le détroit qui dévore les héros, dans ces flots où les sorciers boivent et éteignent la soif de leur gorge enflammée.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes roulèrent dans le fleuve impétueux de Rutya (12), dans le gouffre fatal où les arbres sont dévorés comme une proie, où les pins tombent avec leurs racines, où les sapins sont engloutis avec leur couronne.

Ainsi, par ses enchantements, le joyeux Lemmikainen berna les jeunes gens, les vieillards et les hommes mûrs. Un seul fut épargné, le vieux Ulappala, l'aveugle de quatre-vingts ans.

Et le vieillard dit à Lemmikainen : « Joyeux fils de Lempi, tu as enchanté les jeunes gens, les vieillards et les hommes mûrs; pourquoi ne m'as-tu pas enchanté, moi? »

Lemmikainen répondit : « Je ne t'ai pas enchanté, parce qu'aux jours de ta jeunesse tu as violé ta mère, parce que tu as opprimé sous l'inceste ta vénérable tutrice, parce que tu as pollué tes cavales, volant à leur poursuite parmi les vastes marais, à travers le nombril de la terre, où le limon enfle ses eaux immondes. »

Le vieux Ulappala, l'aveugle de quatre-vingts ans, frémit de colère : il sortit de la maison et courut aux bords du fleuve de Tuoni.

Là il épie Kaukomieli, là il attend Lemmikainen.

SEPTIÈME RUNA.

Alors Lemmikainen dit : « O vieille femme, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse, je la traiterai bien : quand je mangerai, elle s'appuiera sur mon sein ; quand je marcherai, je la porterai dans mes bras; quand je m'arrêterai, je la soutiendrai sur mes épaules; quand je dormirai, elle reposera à mes côtés (1).»

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, lorsque, chaussé de tes suksi (2), tu auras franchi les champs d'Hiisi, et que tu te seras emparé de son Elan. »

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli, fabrique aussitôt des suksi et les revêt de peau. Il coupe ensuite deux longs bâtons.

Et il dit : « Il n'est point d'animal dans la forêt,

d'animal à quatre pieds, que je ne force facilement à la course avec ces suksi du fils de Kalewala (3), ces suksi travaillés par Lemmikainen ! »

Hiisi entendit ces paroles.

Soudain le Jumala infernal (4) se mit à l'œuvre et créa un Elan. Sa tête fut faite de gazon, ses pieds de saule, ses jambes des pieux d'une haie, son dos de longues perches, ses oreilles de feuilles de nénuphar, sa peau d'écorce de sapin, sa chair de racines pourries, ses yeux de coquilles à perles (5).

Hiisi passa sur le dos de l'animal une main caressante et lui dit :

« Prends ta course, Elan d'Hiisi, agite tes pieds, bête superbe, renne que j'ai créée, hâte-toi ; vole aux lieux où naissent les rennes, aux lieux qu'habitent les fils des Lapons ! »

Et l'Elan d'Hiisi prit sa course, la bête superbe s'élança vers les demeures de Pohja, vers les champs des Lapons.

Là il enfonça de son pied la porte d'une Kota (6), enleva la chaudière du feu, jeta les viandes cuites dans les cendres, renversa le Liemi, et continua sa course rapide.

Les fils des Lapons pleurent, les chiens aboient, les femmes rient.

Alors l'homme joyeux arriva, le bon Kaukomeli dit : Jeunes filles, pourquoi pleurez-vous? femmes, pourquoi riez-vous? chiens, pourquoi aboyez-vous?»

« L'Elan d'Hiisi a pris sa course, la bête superbe s'est élancée, et elle a enfoncé de son pied la porte

de la Kota, et elle a enlevé la chaudière du feu, et elle a jeté les viandes cuites dans les cendres, et elle a renversé le Liémi, et elle a continué sa course rapide. »

Alors l'homme joyeux lança sur la neige son Suksi gauche : il était glissant comme s'il eût été frotté de beurre; l'autre, rapide comme le faucon, vint se joindre à lui.

Lemmikainen prit ensuite les deux bâtons et les fixa de chaque côté des Suksi. L'un de ces deux bâtons était du prix de cent Marka (7), l'autre avait coûté un renard à la peau dorée.

Il fit un pas, on ne le vit plus, il fit un autre pas, on ne l'entendit plus, il fit un troisième pas, il atteignit l'Elan d'Hiisi (8).

Alors il tressa une chaîne d'écorce de bouleau, et planta une haie de branches de chêne.

« Arrête ici, Elan d'Hiisi, renne, bondis dans cette enceinte. »

Et il passa sur son dos une main caressante, et il frotta doucement sa peau.

« Ah! qu'il ferait bon dormir ici, et avoir auprès de soi la jeune fille! »

Mais voici que l'Elan d'Hiisi frémit de rage : il frappa la terre du pied, brisa les liens de bouleau, renversa la haie de chêne et prit la fuite.

Alors l'homme joyeux fait encore un pas ; son Suksi gauche se brise à la courroie, son Suksi droit se brise au talon ; un de ses bâtons se brise à la poignée, l'autre se brise à la pointe de fer.

L'Elan d'Hiisi continue sa course, sa tête disparaît dans le lointain ; l'œil ne peut plus le voir, l'oreille ne peut plus l'entendre.

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli avise à un autre moyen d'accomplir son œuvre.

« Irai-je encore lentement sur mes Suksi ? Avancerai-je encore à pas timides? Non, c'est au faible à marcher lentement, c'est à l'infirme à s'appuyer sur un bâton. Je mettrai de côté mes chaussures de paille, pour prendre mes chaussures d'hiver (9), et j'irai jusqu'à Metsala, vers les vierges de la forêt, les vierges bleues (10), jusqu'à la haie du champ d'ifs.»

« Mes Suksi d'or sont brisés. Je prendrai les Suksi légers d'Hiisi, les Suksi joyeux et bienfaisants de Lempo. Et je marcherai avec eux à travers les terres d'Hiisi, les terres de Lempo (11), jusqu'aux limites du désert, jusqu'à la forêt qui apparaît au loin.

» Là-bas un bois s'élève, là-bas à travers les arbres l'azur brille ; je veux aller dans ces régions, pour visiter les forêts des autres hommes, les sites déserts des héros lointains.

» Je prendrai mes trois chiens, mes cinq queues de laine, mes chiens au collier de sept anneaux, je les exhorterai, et je préparerai mes arcs rapides, et je parlerai à mes Suksi, car le Suksi est le frère du pied, l'arc est le compagnon de la main, de même que le pâre (12), la flèche et le javelot de bois.

» O chien, vole comme un tourbillon, chien, rose du village, chasseur rapide dont la course est

entendue au loin! Suksi, rampe comme un serpent! La queue de mon chien est semblable au plus beau pin de la forêt, son œil à l'anneau d'argent du mors du coursier, sa dent à la faux de Wiro (13).

» O chien, le plus beau des chiens, cours, hâte-toi à travers les vastes plaines; vole à des régions étrangères, à la douce Metsala, à la prudente Tapiola (14).

» Si la tempête vient à fondre sur mon petit rakki, je t'invoque comme t'invoquait mon père, ô Tellervo, vierge de Tapio, ô Mielikki, vierge de la forêt; exhorte mon chien, conduis-le sur les traces de la bête, dans la vaste forêt, dans le désert d'or! Tourne vers mon arc l'odeur de la chair sauvage, vers mes armes la puissante vapeur; souffle-la de loin, de bien loin, jusqu'aux narines de mon chien, à travers le froid et la pluie, les ouragans et les tempêtes, afin qu'il s'élance sur la proie, dans la douce Metsala, dans la prudente Tapiola.

» Ainsi priait mon vieux père, lorsque son chien ne poursuivait plus la bête sauvage et désertait la route : Qui a gâté mon chien? qui a endurci ses narines? qui a vicié son odorat? Maintenant il n'aboie plus qu'au hasard, il ne suit plus les traces de la bête.

» Je connais l'origine du chien. C'est le vent qui lui a donné ses sens, c'est le souffle du printemps qui lui a donné ses membres. Une prostituée de Pohjola, une prostituée aveugle, la femme d'Ulap-

pala aux yeux fermés, s'était couchée le dos tourné au vent, le flanc à la tempête, un peu du côté de l'occident, un peu du côté du nord. Soudain le vent souleva ses vêtements de peau, le souffle du printemps souleva les bords de sa tunique, et le vent la rendit grosse, et le souffle du printemps la rendit féconde (15).

» Que porte-t-elle dans son sein? Elle porte dans son sein un chien, sous sa rate un petit chien, sous son foie un petit animal de la terre.

» Qui donnera des bandes pour l'envelopper? Une vieille des bois, une femme sauvage. Elle dresse au nouveau-né un rude berceau, elle le tourmente dans la toile de lin, elle le berce dans un pli de son vêtement.

» O Penitar, belle femme, femme aveugle d'Ulappala, viens délivrer le nouveau-né! viens au secours de ton fils! La bouche du chien est fermée, sa langue captive ne peut aboyer; brise le frein, ouvre sa bouche, desserre ses dents, délie sa langue ; qu'il s'élance contre la bête de la forêt, qu'il suive ses traces, sans s'écarter de sa route!

» Je vais maintenant, seul d'entre les hommes, chasser dans le bois désert! Sois-moi propice, ô forêt solitaire, favorise ma course, ô douce Tapio! Tempête de Dieu, dissipe tes nuages, éclaire ma route! Prends-moi pour ton homme, ô forêt, pour ton héros, ô Tapio, et toi, désert, confie-moi tes traits!

» Chante, ô forêt, Kantele (16), éveille les coucous, afin que l'or prête l'oreille, que l'argent me révèle tout mystère (17), sous la cime radieuse du pin, sous le beau genévrier.

» Ma puissance est faible, la fortune m'a trahi, mes suksi sont brisés. Et l'ennui s'est emparé de moi, l'ennui me dévore, parce qu'il n'est point ici d'échangeur d'or, point d'usurier qui prête de l'argent. La soirée est languissante quand elle est sans joie, le jour est long quand il s'écoule sans échange.

» Le grand Jumala, l'arbitre de la puissance, est-il donc irrité contre moi, puisqu'il ne donne plus ni distraction, ni joie à mon cœur? O Dieu, maître de la terre, apaise ton courroux, donne à ma vie de chasseur une proie à poursuivre, donne-la-moi, ô mon Dieu, moi qui t'invoque avec tant de ferveur, qui te prie avec ma bouche d'or!

» Pourquoi es-tu si avare, ô donateur suprême, pourquoi ne veux-tu rien me promettre, ô puissant Jumala? Est-il de meilleur chasseur que moi, en est-il de plus saint? Nul n'a les sourcils aussi noirs, les cils des yeux aussi beaux, les pieds aussi légers.

» D'autres trompent, s'emparent de la proie par la ruse; moi, je veux affronter la fatigue, je veux conquérir au prix de mes efforts.

» Quelle révolution dans la douce Metsala! La première hôtesse de la forêt était belle à voir : sa gorge déployait ses trésors, ses bras étaient ornés

de bracelets d'or, ses doigts d'anneaux d'or, sa tête de couronnes d'or, ses cheveux de tresses d'or, ses oreilles de boucles d'or, son front de pierres précieuses. Maintenant l'hôtesse est horrible à voir : sa gorge est affreuse et repoussante, ses bras sont chargés de bracelets de broussailles, ses doigts d'anneaux de broussailles, sa tête de couronne de broussailles, ses oreilles de boucles de broussailles, son front de guirlandes de broussailles.

» Qu'est donc devenue l'hôtesse généreuse? Où habite la noble mère? Elle habite sous le toit du château de corne, à l'extrémité de la forêt.

» Hier j'ai dirigé ma course vers cette forêt. Là s'élèvent trois châteaux : un château de bois, un château d'ossements, un château de pierre (18). Six fenêtres d'or s'ouvrent dans chaque mur. J'ai regardé par ces fenêtres, et j'ai vu les vieilles qui livrent la proie aux chasseurs. Là est leur demeure.

» O Mielikki, hôtesse de la forêt, à la beauté resplendissante, revêts la parure de la fortune, la tunique du don. Ouvre l'arche remplie du miel de la haie fleurie, de la cime d'or de la colline. Apporte-moi l'olutta de la forêt, apporte-moi la mettä (19), je veux boire. — La forêt est riche d'olutta, riche de douce mettä.

» Frotte-toi les mains, frotte-toi l'extrémité des doigts, fais marcher l'or, fais rouler l'argent vers l'homme blanc, ô vierge de miel de Metsala, ô petite-fille de la forêt.

» Chante sur tes moelleux pipeaux, fais résonner

la corne de miel aux oreilles de la gracieuse hôtesse. Tu n'es point hôtesse, toi, si tu n'as pas cent servantes, cent esclaves, mille serviteurs gagés, pour paître ton troupeau, pour garder la foule de tes bêtes sauvages.

» O Mielikki, épouse du fils de la forêt, Tulikki, fille de Tapio, prends une verge de cormier, un fouet de genévrier, franchis la montagne de Tapio, et chasse tes bêtes sauvages vers les bords de la forêt, vers les vastes aho (20). Si quelqu'une refuse de courir, frappe-la par derrière ; si elle s'écarte de la route, frappe-la sur les yeux, traîne-la par les oreilles.

» Si quelque ruisseau se rencontre sur la route, jettes-y un pont de soie, une échelle de fil rouge.

» O vieillard à la barbe noire, roi splendide des bois, entoure la forêt de glaives, mets une lance dans la main des déserts, enveloppe-les de bandeaux de lin. Revêts de toile les peupliers, les sapins d'or, les vieux pins de ceintures d'airain, les jeunes pins de ceintures d'argent, les bouleaux de franges d'or. Renouvelle tes libéralités d'autrefois, aux jours où je saisissais la proie. Alors je vins dans le désert, je gravis la colline : et les rameaux des sapins brillaient comme la lune, et les cimes des pins brillaient comme le soleil ; les peupliers resplendissaient d'un merveilleux éclat, et le jeune enfant était beau comme l'astre des nuits, la jeune fille belle comme la lumière du jour.

» Ouvre la vaste enceinte, le dépôt d'ossements, prends la clef d'or, le marteau d'airain, ébranle les forêts et les déserts. Que tous les lieux où grandissent les bêtes sauvages se mettent en mouvement, afin qu'elles se précipitent vers le héros qui les poursuit et qui veut en faire sa proie.

» Dresse une haie d'or, une haie d'argent pour régler la course du troupeau. Si quelque bête prend la fuite et s'écarte de la route, exhausse la haie; si elle veut la franchir, exhausse-la encore; si elle veut se glisser par dessous, abaisse-la; si la bête reste fidèle à la voie, laisse la haie telle que tu l'auras faite.

» O petit-fils d'Hiisi, toi qui bondis sur ton coursier superbe, mets la selle sur son dos, prépare-le à la course! Prends tes éperons d'or, déchire ses flancs, et lance-le rapide dans la plaine.

» Brise la haie qui viendrait s'opposer à ton passage.

» Prends une verge de cinq aunes, un bouleau de trois aunes, et chasse devant toi tes bêtes sauvages. Si ces lieux en ont trop peu, amènes-en des pays lointains, du château de Tanika, du château d'Hiisi, vers le héros qui veut les poursuivre à la chasse (21), vers le héros qui t'adresse avec tant de confiance sa prière.

» O Mimerkki, hôtesse de la forêt, femme à la noble stature! ô vieillard à la barbe noire, roi splendide des bois, viens maintenant échanger mon or et mon argent : mon or est du même âge que la

lune, mon argent du même âge que le soleil. Mon père l'a conquis dans les combats. Il repose dans la bourse, il languit dans le tahnio (22), parce qu'il n'est personne qui veuille l'échanger.

» Viens prendre mon or, viens choisir mon argent ; mon or est brillant, le tien est velu (23)..... Étends de beaux tapis, afin que mon or ne touche point la terre, et qu'il ne soit point dispersé! Je déposerai l'or dans tes mains, l'argent entre tes doigts. »

Le joyeux Lemmikainen dit, et il vola au loin sur les traces de l'élan d'Hiisi, et il s'empara du coursier, et il jeta sur son dos et sur son cou une chaîne qui arrêta sa course, et il passa sur sa peau une main caressante. »

Et il revint à Pohjola, et il dit : « J'ai volé au loin sur les traces de l'élan d'Hiisi, et j'ai pris le coursièr. Maintenant, ô vieille, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, lorsque tu auras mis un frein au grand, au sombre cheval d'Hiisi, au cheval écumant qui porte un sabot d'airain, des crins de feu, une crinière de fer. »

Le joyeux Lemmikainen prit ses freins d'or, sa bride d'argent, et se précipita dans les champs d'Hiisi, à la recherche du grand cheval.

Il marche rapide, il vole sur ses pieds légers jusqu'au pré vert, jusqu'aux limites du champ sacré.

Là il cherche le cheval, son œil perçant parcourt l'espace. Il porte les freins dans sa ceinture, le joug sur son épaule.

Tout à coup son œil se tourna vers l'orient, sa tête vers le soleil, et il vit le cheval.

Il bondissait sur l'arène, entouré de jeunes poulains : le feu pétillait dans son poil, et la fumée s'élançait de sa crinière.

Alors le joyeux Lemmikainen dit : « O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, qui reposes aux bords de la nuée orageuse, ouvre les cieux, déchire l'air, jette de la neige sur la terre à la hauteur d'un bâton, et fait que le vent souffle dans la crinière du grand cheval, dans les jambes du superbe coursier, que la glace se dresse à la hauteur d'une aune, et couvre le front de l'animal sacré ! »

Ukko envoya la neige nouvelle, et il la fit monter à la hauteur de trois aunes autour des flancs du grand cheval ; il éleva ensuite la glace à la hauteur d'une aune, et en couvrit le front de l'animal sacré.

Alors le joyeux Lemmikainen s'avança pour voir le cheval de plus près, et il dit : « C'est d'Hiisi que ce cheval tire son origine, c'est de la montagne des étalons superbes. O coursier écumant d'Hiisi, coursier d'Hiisi à la peau sombre, avance ici ta bouche d'or, ta tête d'argent, vers mes freins d'or, vers mon joug d'airain. Je ne te ferai point de mal, je n'enchaînerai point ta course rapide.

Et il mit le frein au grand cheval, il imposa le

joug à sa tête puissante ; et il s'empara du coursier d'Hiisi, dans le pré vert, aux limites du champ sacré.

Et il monta sur son dos, et il fit siffler sur ses flancs son fouet orné de perles, et il se dirigea, rapide comme la foudre, vers sa rude belle-mère de Pohjola.

Là il dit : « J'ai mis le frein au grand cheval, j'ai fait plier sous le joug le coursier d'Hiisi, dans le pré vert, aux bords du champ sacré. J'ai pris aussi l'Elan d'Hiisi par-delà les frontières de ses plaines. Maintenant, ô vieille, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, quand tu auras tué un cygne dans le fleuve noir de Tuoni, dans le tourbillon du fleuve sacré, avec un seul trait, d'un seul effort, d'un seul but. »

Le joyeux Lemmikainen prit son bel arc sous son bras, mit sur son dos son carquois rempli de flèches, et s'en alla au fleuve noir de Tuoni, au tourbillon du fleuve sacré.

Le vieux Ulappala, le vieillard aux yeux fermés, veillait auprès du fleuve, et il attendait, et il épiait s'il viendrait enfin, Lemmikainen.

Bientôt le beau, le gracieux héros apparaît sur l'autre rive.

Alors le vieillard élève sa voix d'enchanteur, et il fait surgir un serpent des ondes, un roseau fermé (24) qu'il envoie droit au cœur de Lemmikainen.

Lemmikainen dit : « J'ai mal fait de ne point demander à Kawe, ma mère, comment je devrais vivre dans ces jours de malheur ; j'ignore les douleurs de l'onde, j'ignore les plaies du roseau fermé. »

Le vieux Ulappala le poussa vers le fleuve et le jeta dans l'abîme. Là tomba Lemmikainen.

Déjà il roule emporté par le courant ; il descend jusqu'aux sombres demeures. Le fils de Tuoni frappe le héros de son glaive, et d'un seul coup il partage son corps en huit parties. De sa tête il fait un tertre de gazon, de ses pieds des rameaux de saule, de sa chair une racine pourrie, de ses yeux une plante de marais, de ses cheveux un faisceau de paille.

Telle fut la fin de Lemmikainen, telle fut la mort de l'audacieux amant.

HUITIEME RUNA.

La mère de Lemmikainen pleure, la vieille femme se lamente.

« Malheur à mon enfant infortuné, malheur à ma pomme d'or (1) ! car il reste bien longtemps dans sa demande en mariage, il reste bien longtemps dans les terres étrangères. »

Il y avait dans la demeure de Lemmikainen une femme jadis mariée, une hôtesse jadis achetée. Elle regarda vers le soir le peigne du héros, vers le matin l'extrémité du peigne ; elle en vit découler du sang en abondance (2).

Alors elle dit : « Sans doute ton enfant infortuné, ta belle pomme d'or, s'est perdu dans des sentiers déserts, car voici que le sang découle de son peigne par torrents. »

La mère de Lemmikainen regarda elle-même le peigne, et elle se mit de nouveau à pleurer, et elle dit : « Malheur à moi tous les jours de ma vie, malheur aux enfants de la mère infortunée! Oui, le malheur est tombé sur Lemmikainen, car le sang découle de son peigne par torrents. »

Soudain elle prit les ailes de l'alouette, les plumes du sirku (3), et elle s'éleva dans les airs, et vola jusqu'aux demeures de Pohjola.

« O hôtesse de Pohjola, où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai assez donné à manger au héros, je lui ai assez versé à boire, je l'ai reçu avec bonté, et je l'ai mis sur un coursier rapide comme la flamme. Peut-être s'est-il perdu sur la glace, peut-être est-il tombé dans l'eau? »

La mère de Lemmikainen dit : « Tu mens! où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai assez donné à manger au héros, je lui ai assez versé à boire, je l'ai reçu avec bonté : je l'ai placé à la poupe de ma barque, et je l'ai envoyé le long du fleuve. Peut-être est-il mort noyé, peut-être l'audacieux est-il enseveli sous les eaux? »

La mère de Lemmikainen dit : « Tu mens! où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? Dis la vérité sans détour, cesse de mentir; autrement le malheur tombera sur toi et tu mourras! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je l'ai envoyé après Hirvete (4), je l'ai envoyé prendre les Jalopeurat (5), je l'ai envoyé mettre un frein aux grands runat (6), je l'ai envoyé prendre le cygne sacré, et je ne sais maintenant quel destin le possède, quelle mort l'a saisi. — Il ne revient point demander ma fille, ma jeune fille, pour épouse. »

La mère se remet en route, elle cherche son fils perdu, elle l'appelle : l'hiver, elle marche sur ses suksi rapides ; l'été, elle vogue dans sa barque légère. Hélas ! elle ne sait, mère infortunée, elle qui a soigné son enfant dès son berceau, elle ne sait où sa chair se remue, où son sang coule, si c'est sur la terre, ou dans la mer, ou dans la grande forêt. Est-il sur la colline aux pins touffus, ou dans la plaine sablonneuse couverte de bruyère? Est-il dans les lacs sans bornes, ou dans les vastes marais?

La mère cherche son fils partout, partout elle l'appelle. Elle court comme le loup dans les grands bois, comme la loutre à travers les ondes, comme l'écureuil dans les rameaux du pin, comme la belette sur les raunio (7). Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères.

Un chemin s'offre à sa vue, la femme le salue : « O chemin créé par Dieu, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

Le chemin lui répond d'une voix aiguë : « Je n'ai point vu ton fils, je n'ai point entendu le bruit de

ses pas. Peut-être ton fils infortuné, ta pomme d'or, est-il dans les plaines de feu d'Hiisi, dans les flammes du mauvais génie, les bras dans les charbons, les poings dans la cendre brûlante (8). »

La mère cherche son fils, sa pomme d'or, son bâton d'argent. Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères. Hélas! ses recherches restent sans fruit.

La lune se lève devant elle, elle la salue : « O lune créée par Dieu, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

La lune répond avec sagesse : « Je n'ai point vu ton fils, je n'ai point entendu le bruit de ses pas. Peut-être ton fils infortuné est-il sur les frontières de la grande Pohjola, au milieu des régions de la vaste Laponie, dans un lac vide de poissons, comme la sœur du saumon, comme le frère des habitants de l'onde. »

La mère cherche son fils, sa pomme d'or, son bâton d'argent. Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères, secoue la paille légère.

Le soleil montre son disque étincelant, elle le salue : « O soleil créé par Dieu, rayon émané de Jumala, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

Le soleil savait quelque chose, il répondit d'une douce voix : « Ton fils infortuné, ta pomme d'or, est au delà de neuf mers, au delà de la moitié de la dixième, dans le fleuve noir de

Tuoni, dans l'abîme de Manala. Il roule avec fracas au sein des ondes. Sa tête n'est plus qu'un tertre de gazon, ses pieds des rameaux de saule, sa chair une racine pourrie, ses yeux une plante de marais, ses cheveux un faisceau de paille. »

Alors la mère de Lemmikainen se dirigea vers l'atelier de l'ouvrier en fer.

« O ouvrier, mon frère, forge-moi un râteau aux dents longues de cent aunes, au manche long de deux cents aunes. »

Et elle prit le râteau de fer et elle s'élança dans l'espace. Des balayures forment ses ailes, un hoyau lui sert de queue. Le vent l'emporte. Elle franchit les neuf mers et la moitié de la dixième, elle franchit les terres bleues, les arbres rouges, les bois colorés par l'amour.

Enfin elle arrive au fleuve de Tuoni, à l'abîme de Manala. Là elle dit : « O soleil créé par Dieu, lumière émanée de Jumala, envoie d'abord un de tes rayons tièdes, puis un de tes rayons chauds, enfin un de tes rayons brûlants ; endors cette foule sauvage, assoupis le peuple de Manala! »

Le soleil créé par Dieu, la lumière émanée de Jumala s'avança tel qu'une poule sans tête, tel qu'un oiseau privé de ses ailes (9). Il se posa sur le bouleau creux, sur l'aulne recourbé, et il envoya d'abord un de ses rayons tièdes, puis un de ses rayons chauds, enfin un de ses rayons brûlants, et il endormit la foule sauvage, assoupit le peuple de Manala : les jeunes gens appuyés sur leurs glaives, les

vieillards appuyés sur leurs bâtons, les hommes mûrs appuyés sur leurs lances. Ensuite il reprit son vol et retourna dans les régions du ciel.

La mère de Lemmikainen prit son râteau de fer et s'avança dans la mer jusqu'à la ceinture. Trois fois, et en sens divers, elle traîna son râteau dans les profondeurs de l'abîme. La troisième fois, il ramena un faisceau de paille.

Ce n'était point un faisceau de paille, c'était le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli.

Cependant il manquait encore quelque chose au héros : une tête, deux mains et plusieurs autres membres.

L'infortuné était sans vie.

La mère de Lemmikainen jeta encore son râteau dans le fleuve. Ce qu'elle trouva de mains, ce qu'elle trouva de tête, ce qu'elle trouva d'autres membres, elle en forma le corps de son fils, le joyeux Lemmikainen.

Et la femme jadis mariée, l'hôtesse jadis achetée dit : « Un homme ne peut naître d'un mort, un héros ne peut naître d'un noyé. Un homme mort n'est qu'une chair pourrie; jette-le, ô mère, dans le fleuve de Tuoni, dans l'abîme de Manala ! »

Mais la mère de Lemmikainen ne voulut point jeter son fils, ni délaisser son ami.

Elle berce dans ses bras celui dont elle aimait autrefois à contempler le visage, afin de lui rendre son ancienne vie et toute sa beauté première.

Et elle dit : « Où trouverai-je un remède, où

trouverai-je une goutte de miel, pour appliquer au faible enfant, pour guérir le pauvre malade?»

Il coule des remèdes, il coule des gouttes de miel du soleil, de la lune, des épaules des Otawa. Là le baume est infaillible, le remède est sûr, là le miel est doux, l'eau est salutaire!

« O Mehilainen, oiseau de l'air, prends ton essor, hâte-toi. Va par delà la lune, par delà le soleil, par delà les épaules des Otawa, jusqu'au sanctuaire de Jumala. Trempe tes ailes dans le miel, imbibe ton vêtement de sa douce liqueur, tes plumes de son parfum, et quand tu reviendras, apporte-le à mon enfant pour chasser sa maladie et dissiper ses douleurs. »

Et la mère de Lemmikainen oignit le corps du héros malade dans toutes ses parties; et soudain les douleurs s'évanouirent, et la santé lui revint plus belle, plus glorieuse qu'avant sa mort.

Ainsi Lemmikainen fut sauvé de l'abîme.

NEUVIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen veut se construire une barque, un navire de guerre. Il travaille en chantant. Mais le fond manque à la barque, la carène au navire de guerre.

Il rencontre un arbre, un chêne, et il l'abat avec la hache.

Mais le chêne dit : « Je ne vaux rien pour le fond de ta barque, rien pour la carène de ton navire de guerre. Hier un ver s'est couché dans ma racine, un corbeau s'est posé sur ma cime : sa bouche était sanglante, sa tête était sanglante, son cou était sanglant (1). »

Le vieux Wäinämöinen continua sa course. Il trouva un pin sur la colline, un sapin entre les fentes d'un rocher, et il en fit un fond à sa barque, une carène à son navire de guerre.

Il construit sa barque (2) avec art, il travaille, en chantant, son navire. Le premier jour il chante et il creuse le fond ; le second jour il chante et il taille les flancs; le troisième jour il chante et il coupe les rames, et il les place sur les bords, et il dresse les bancs pour les rameurs.

Mais trois paroles lui manquent, trois paroles pour unir la poupe aux côtés, pour achever la partie haute de la barque, l'extrémité de la proue.

Le vieux, le brave Wäinämöinen songe aux moyens d'avoir les trois paroles magiques.

Il interroge un berger. Le berger répond : « Tu trouveras cent paroles, mille matières de chant, sur la tête des hirondelles, sur les épaules des oies, sur le cou des cygnes. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen va à la recherche des paroles. Il tue une foule d'hirondelles, massacre des milliers d'oies, des milliers de cygnes. Mais il ne trouve pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Il dit dans sa pensée : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant, sous la langue de la renne d'été, dans la bouche de l'écureuil blanc (3). »

Et il va à la recherche des paroles. Il jonche les champs de rennes égorgés, il tue des milliers d'écureuils; mais il ne trouve pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Il dit encore dans sa pensée : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant, dans les demeures de Tuonela, dans les souterrains de Manala. »

Et il se dirige vers les demeures de Tuonela, vers les souterrains de Manala. Ses pas sont légers comme l'air. Il marche un jour, deux jours, trois jours.

Et il arrive au fleuve sacré.

Alors d'une voix haute il s'écrie : « O filles de Tuoni, amenez votre barque; enfants de Manala, amenez votre radeau, afin que je puisse passer le fleuve (4). »

Les filles de Tuoni, les enfants de Manala répondirent : « On t'amènera une barque quand tu auras dit comment tu es venu à Manala, comment tu as été transporté à Tuonela. Car nulle maladie ne t'a donné la mort, nul malheur ne t'a tué, nulle catastrophe ne t'a brisé. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Tuoni m'a conduit à Manala, Tuoni m'a poussé à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si Tuoni t'avait conduit à Manala, Tuoni t'aurait suivi dans le voyage ; une fosse aurait été creusée dans la terre (5). Qui t'a amené à Manala? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Le fer m'a conduit à Manala, l'acier m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si le fer t'avait conduit à Manala, si l'acier t'avait accom-

pagné à Tuonela, tes vêtements seraient souillés de sang. Qui t'a amené à Manala? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Le feu m'a conduit à Manala, la flamme m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si le feu t'avait conduit à Manala, si la flamme t'avait accompagné à Tuonela, tes vêtements seraient brûlés par le feu, la flamme brillerait sur toi. Qui t'a amené à Manala? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « L'eau m'a conduit à Manala, l'eau m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si l'eau t'avait conduit à Manala, l'eau découlerait de tes vêtements, et tu aurais roulé avec les eaux du fleuve, car on ne vient point à Manala sur une barque. Dis la vérité, cesse de mentir. Qui t'a conduit à Manala, qui t'a accompagné à Tuonela, puisque nulle maladie ne t'a donné la mort, nul malheur ne t'a tué, nulle catastrophe ne t'a brisé? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Maintenant je dirai la vérité, je cesserai de mentir. J'ai construit une barque avec art, j'ai travaillé en chantant un navire de guerre. J'ai chanté un jour, et j'ai creusé la quille, j'ai chanté un autre jour, et j'ai taillé les flancs, j'ai chanté un troisième jour, et j'ai coupé les rames, et je les ai placées sur les bords, et j'ai

dressé des bancs pour les rameurs. Mais trois paroles me manquaient, trois paroles pour unir la poupe aux côtés, pour achever la partie haute du navire, l'extrémité de la proue. Je suis venu à Tuonela pour chercher ces paroles. O filles de Tuonela, amenez votre barque; enfants de Kalma, amenez votre nacelle afin que je puisse traverser le fleuve.»

Les filles de Tuonela amenèrent leur barque, et transportèrent le héros sur l'autre rive.

Là elles lui donnent à manger, lui versent à boire et l'invitent à dormir.

Le héros dort, mais ses habits veillent (6).

La fille de Tuoni au menton tordu, aux doigts de fer, tresse avec du fil de fer un filet long de mille aunes, au milieu d'une nuit d'automne, assise sur une pierre fixée dans l'eau.

Le fils de Tuoni aux doigts crochus, aux ongles de fer, tresse aussi avec du fil de fer, un filet long de mille aunes, dans la même nuit d'automne, sur la même pierre fixée dans l'eau.

Et ils jettent le filet au travers du fleuve, afin d'enchaîner Wäinämöinen, d'empêcher Uvantolainen, tant que les temps dureront, tant que la lune d'or brillera dans les cieux, de s'échapper des demeures de Tuonela, de l'abîme éternel de Manala.

Mais le vieux Wäinämöinen vit le malheur s'avancer vers lui. Il revêtit des formes diverses. Il se changea en pierre et roula dans les ondes, il se changea en carex et se cacha dans les roseaux.

Là il tua cent saumons, il écrasa mille mères fécondes.

Il rampe à travers les filets de Tuoni comme un serpent de fer, comme une vipère empoisonnée, jusqu'au delà du fleuve de Tuonela.

Alors il parle à la foule des jeunes gens : « Jeunes gens qui m'écoutez, et vous tous qui êtes encore à naître, n'allez jamais à Tuonela, jamais à Manala, chercher des paroles magiques. Plusieurs y sont allés, peu en sont revenus. »

Ainsi Wäinämöinen ne trouva pas une parole, pas la moitié d'une parole.

DIXIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen est donc revenu sans succès des régions de Tuonela, de l'abîme éternel de Manala.

Il médite encore dans sa pensée, comment il pourra trouver les paroles, les paroles magiques.

Et il dit : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant dans la bouche de Wipunen (1), dans l'estomac du vieux Kalewa. C'est vers lui que je dois diriger ma course, vers lui que je dois voler d'un pied léger.

» Difficile est la route. Il faut en parcourir une partie sur la pointe des aiguilles des femmes, une autre partie sur les glaives aigus des hommes, une troisième partie sur les haches d'acier des héros.

« Il est temps de partir, il faut marcher comme un Kasaka (2), comme un serviteur gagé. »

Wäinämöinen alla dans l'atelier d'Ilmarinnen et dit : « O ouvrier Ilmarinnen, forge-moi des souliers de fer, des gants de fer, une tunique de fer ; forge-moi un bâton de fer à moelle d'acier, et je partirai pour arracher les paroles magiques de l'estomac du vieux Kalewa, de la bouche d'Antero Wipunen. »

L'ouvrier Ilmarinnen dit: « Déjà depuis longtemps Wipunen est mort, depuis longtemps Kalewa n'est plus. Il s'est perdu dans les propres filets qu'il avait tendus. Tu n'auras de lui pas une parole, pas la moitié d'une parole. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen n'écoute rien et se met en route. Il marche, il court, et sur la pointe des aiguilles des femmes, et sur les glaives aigus des hommes, et sur les haches d'acier des héros.

Wipunen, l'habile chanteur de vers, était couché depuis longtemps sous la terre. Le haapa avait crû sur ses épaules, le koivu sur ses tempes, le leppä sur ses joues, l'écorce du pahju sous sa barbe, l'oravikuusi sur son front, le havuhonka dans ses dents, le petäjä (3) dans ses pieds.

Wäinämöinen arriva. Il arracha le haapa de ses épaules, le koivu de ses tempes, le leppä de ses joues, l'écorce de pahju de sa barbe, l'oravikuusi de son front, le havuhonka de ses dents, le petäjä de ses pieds.

Et il enfonça avec force son bâton de fer dans sa gorge béante, entre ses joues frémissantes.

Soudain Wipunen s'éveilla de son sommeil. Il

sentit l'atteinte du bâton de fer, et une douleur immense le déchira. Il mordit le bâton, mais sa dent ne toucha que la surface; elle n'eut point de prise sur la moelle d'acier, sur le cœur du fer.

Il ouvrit alors une bouche plus large, et ses joues se détendirent pour engloutir Wäinämöinen.

Mais le vieux Wäinämöinen entra lui-même dans la bouche du sage Wipunen, et il descendit jusque dans les entrailles du géant. Cependant longtemps il flotta sur la langue, et fut ballotté dans la gorge avant de parvenir jusque dans l'estomac.

Là il fit de sa tunique un atelier de forgeron, de ses gants un soufflet, de son genou une enclume, de son bras un marteau, de son petit doigt une tenaille, et il frappa à coups redoublés dans l'estomac du robuste Wipunen, dans la poitrine du puissant héros.

Alors Wipunen dit : « Quel homme es-tu donc, quel héros? J'ai déjà dévoré cent hommes, j'ai tué mille héros, mais jamais je n'en ai vu de semblable à toi. — Les charbons roulent dans ma bouche, les tisons brûlent ma langue, les scories du fer déchirent ma gorge.

» D'où es-tu tombé, Hiisi? D'où es-tu venu, Juutas (4)? Qui t'a envoyé dans ces lieux, ô Perkele? Tu viens ici en brigand, tu viens avec impudence pour mordre, pour dévorer, pour manger, pour ronger.

» Es-tu la peste créée par Dieu? Es-tu la mort

envoyée par Jumala? Ou bien es-tu aux gages d'un maître? viens-tu ici pour gagner de l'argent?

» Si tu es la peste créée par Dieu, si tu es la mort envoyée par Jumala, je me donnerai à Dieu, je me dévouerai à Jumala; Dieu ne rejette point l'être bon, il ne perd point ce qui est beau.

» Mais si tu es aux gages d'un maître, si tu viens pour gagner de l'argent, je te priverai de tout salaire, je te renverrai nu et sans récompense.

» Ton origine est assez connue, de même que la manière dont tu as grandi, ô être perfide! Viens-tu des sépulcres de Kalma, ou de la terre sacrée de Perkele? Viens-tu de la poussière des marais ou du sein des sables mouvants? Viens-tu des eaux profondes ou de la neige de l'écume? As-tu été poussé par les vents ou chassé par les tempêtes de la mer?

» D'où es-tu venu, fléau cruel, sanie impure? Comment as-tu pu m'atteindre? Viens-tu du sein des pierres, ou des arbres, ou des régions antiques? Es-tu descendu des montagnes ou des tiges des framboises, ou du sanctuaire des sages, ou des fleuves des hommes velus, ou des marais des sorciers, ou des collines des hommes sauvages, ou des cavernes des chiens farouches, ou des repaires des ours indomptés, ou des contrées où les renards glapissent, où les lièvres se rassemblent?

» Prodige d'épouvante, fuis loin de moi; supplice de la terre, éloigne-toi avant que j'aie tout raconté à ta mère, à ta vieille mère (5).

» Si je cherche ta mère, si je rencontre ta vieille

mère, que la douleur t'envahisse, que les passions te dévorent, que le mal te déchire en deux parties, que le noir destin te partage en trois lambeaux!

» Mon père, mon vieux père n'a jamais été l'esclave des sorciers ; il n'a jamais corrompu le Lapon par des présents, il a chassé les calamités, il a dissipé tous les maux.

» Si je n'ai point cette puissance, si le fils de Ukko n'est point un héros, eh bien, j'ai un frère qui règne sur les nuages, un frère qui dissipe les tempêtes. J'implorerai son secours, je ferai descendre la protection de son bras des hauteurs du ciel dans les abîmes de la terre : écrasé par la misère, j'élèverai ma voix à travers le monde, à travers les entrailles de la terre, les six voûtes splendides, les neuf cieux.

» O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

» Déesse des ondes, sors de l'abîme, élève du sein des eaux ta chevelure bleue, du sein de la source ton léger vêtement, de la poussière humide ton resplendissant visage! Viens à mon secours, viens me délivrer, me protéger, me consoler, dans ces horribles travaux, dans ces insupportables douleurs.

» O forêt, viens avec tes héros; désert, viens avec tout ton peuple ; Perkele, viens avec ton père (6);

lac, viens avec les fils de ta race. Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné !

» Mais si ce n'est assez, quelle autre puissance implorerai-je encore ? Est-il dans le monde, des hommes enfants des vieux siècles, des hommes éternels ? Surgis de la terre, ô mère de la terre ; surgis du champ, seigneur éternel ; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs.

» O Kawe, fille de la nature, Kawe, déesse bienfaisante, belle déesse, toi qui as déjà calmé tant de douleurs, vaincu tant de tourments, viens calmer mes douleurs, viens chasser mes tourments.

» Et si ce n'est assez, qu'un Dieu descende du ciel, que mille démons se lèvent, pour me sauver de mes maux !

» Être fatal, sors de mon sein ; fléau de la terre, sors de mon foie ; cette place n'est point la tienne, quand même tu serais sans asile. Fuis, cherche un autre refuge.

» Où te chasserai-je, maudit ? Car sans doute c'est un autre qui t'a envoyé, tu es un trait parti d'un arc étranger. Et cependant il faut que tu retournes chez toi. Marche rapide comme le chien, vole comme l'étincelle du feu, comme le coq à Kujaha, comme le poulet vers la basse-cour ; fais plier jusqu'à terre le front du cheval, courbe la tête du

puissant taureau, traîne ses cornes dans la boue, sa queue dans la poussière.

» Quand tu seras arrivé dans la tupa, marche sur les ongles jusqu'au seuil, sur les genoux jusqu'à la porte du vestibule. Épargne les innocents. Mais précipite-toi sur ceux qui t'ont envoyé ; saisis-les par les pieds, jette-les dans le feu, et les enfants qui sont assis au milieu du pavé, et les héros qui siégent au coin de la chambre. Arrache-leur les yeux, tords-leur le cou, pétris leur sang sur leurs épaules, mêle leurs chairs, fais cuire leurs poumons dans leurs poitrines, ébranle leurs têtes, déboîte leurs os, étouffe leur haleine.

» Mais je ne veux point te donner une tâche si rude. Je t'enverrai seulement à la table de ton maître, à la table de ton hôtesse, pour y manger avec ta mère la chair de l'agneau, pour y prendre ton repas avec les autres pères. Là ton père verse des larmes, ton frère pleure, ta mère gémit.

» Prends le casque d'Hiisi, le grand chapeau de Perkele, afin d'aller au delà des mers et des lacs. Prends les sukki d'Hiisi, les légers sukki de Lempo, le grand bâton de l'homme fatal, afin de traverser les terres d'Hiisi, les terres de Lempo.

» Mais si tu préfères un cheval, prends le cheval d'Hiisi. Il est bon pour le cavalier ami de la course rapide. Sa crinière est de feu, sa bouche souffle la flamme, son sabot est de fer, ses pieds d'acier : il est solide, il ne glisse ni dans les plaines de l'air ni dans les plaines de Kalma.

» Et si cela ne te suffit point, prends encore les sukki de ta famille, les coursiers des fils de ta race; prends la barque rouge de ton frère, afin de retourner à ta maison, sur ta barque à travers les eaux, sur ton coursier à travers les terres, sur tes sukki à travers les collines.

» Mais si tu viens des sépulcres de Kalma, si tu es le Perkele de la terre sacrée, va-t'en, maudit, dans la poussière des marais, dans la terre souvent remuée, dans la terre qui a déjà dévoré tant de héros, englouti tant de peuples puissants.

» Si tu es sorti de l'eau, si tu as été vomi par l'écume, va-t'en, maudit, va-t'en dans la vaste mer, dans les immenses détroits, aux dernières bornes de Pohja. Là tu seras ballotté par les vents, au sein des vagues agitées, tu seras emporté par le courant des ondes bleues.

» Si tu as été poussé par le vent, si tu as été chassé par la tempête de la mer, va-t'en, maudit, par la route de l'air, sur l'aile du printemps, cours rapide comme le chien, comme le trait azuré, comme l'étincelle du feu.

» Va-t'en encore, maudit, aux régions où vivent les rennes, où les lièvres se rassemblent, où glapissent les renards. Va-t'en aux cavernes de pierre de Kantio, aux repaires des ours, dans les sables marécageux. Va-t'en vers les fleuves à la glace éternelle, vers les sources toujours limpides, vers les fontaines aux bords fleuris, et ne reviens jamais.

» Va-t'en encore, maudit, à la région des morts,

où les cadavres dorment dans leur linceul. Va-t'en aux frontières extrêmes de Pohja, au vaste désert de Laponie, au fleuve rapide de Rutia, au tourbillon de feu où les arbres se précipitent, où les pins sont engloutis avec leurs racines, où les sapins brisés tombent et roulent avec leurs couronnes.

» Si tu es rebelle à ma voix, je prendrai mes gants de glace, mes wanttu (7) de peau de serpent, je prendrai les serres de l'aigle, les ongles de la sangsue, les tenailles de l'oiseau carnassier, les griffes du faucon, et je châtierai ton audace, et je la frapperai d'une impuissance éternelle.

» Il est temps que tu partes; tu as assez tourmenté la créature, tu as assez pollué l'être pur.

» Va-t'en, être fatal; fuis, homme pervers, avant que l'aurore de Dieu ne se lève, que le soleil ne paraisse, que je ne commence mes paroles.

»Que Dieu apparaisse, que le secours de Jumala se manifeste! Les montagnes distillèrent du beurre, les rochers se couvrirent de graisse de porc, les lacs se transformèrent en collines, les hautes terres s'inclinèrent, les basses terres s'élevèrent, les citadelles furent ébranlées, les rochers d'airain tremblèrent, les tours des forts s'écroulèrent, lorsque pour la première fois Dieu apparut, lorsque pour la première fois Jumala se manifesta.

» Ainsi ébranle-toi, méchant, fuis, fuis loin de moi! »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Je suis bien ici, mon temps se passe agréablement : ton foie

est bon au goût, ton poumon excellent à mettre au feu; ta graisse est un mets délicieux. Non, je ne m'en irai point, je ne m'en irai jamais si je n'entends de ta bouche les paroles magiques que je désire. »

Wipunen, l'habile chanteur de vers, Wipunen, qui possède dans sa bouche une sagesse sublime, dans sa poitrine une force infinie, dans son estomac une multitude de poésies, Wipunen ouvrit l'arche pleine de paroles, afin de chanter à Wäinämöinen ses beaux chants, ses plus beaux chants. »

Les paroles succèdent aux paroles, les vers succèdent aux vers. Avant qu'ils manquent aux héros, les pierres manqueront aux montagnes, les eaux paisibles aux fleuves, les poissons aux lacs, les ondes à l'Alnejärwi (8).

Il chanta pendant des jours sans fin, pendant des nuits sans repos; il chanta les paroles qu'il avait apprises jadis, les matières de chant qu'il avait jadis recueillies, lorsqu'il tendait ses filets et qu'il dressait ses piéges.

Il chanta les paroles de l'origine, les chants de la sagesse. Le soleil s'arrêta pour l'écouter, la lune s'arrêta pour l'écouter, les Otawa, les vastes flots s'arrêtèrent pour l'écouter. Les fleuves cessèrent de bouillonner, la cataracte de Rutia cessa d'écumer, le Vuoksi suspendit sa course, les ondes de Juortana se dressèrent.

Le vieux, le brave Wäinämöinen entendit enfin les paroles magiques, de la bouche d'Antero Wi-

punen, de la poitrine de l'homme fort, de l'estomac du puissant héros.

Alors Wipunen, l'habile chanteur de vers, cracha avec bruit vers le ciel, et le vieux Wäinämöinen sortit de sa bouche et se rendit dans l'atelier d'Ilmarinnen.

Ilmarinnen lui dit : « As-tu entendu, as-tu appris les paroles magiques nécessaires pour achever ta barque ? »

Le vieux Wäinämöinen répondit : « J'ai entendu, j'ai appris les paroles magiques. »

Et il alla vers sa barque et acheva de la construire.

ONZIEME RUNA.

Le vieux, le braveWäinämöinen voulut voir aussi la jeune fille, et la demander en mariage. Il partit pour la sombre Pohjola, pour ces régions qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros.

Il lança sur l'eau sa barque nouvellement construite, sa barque à cylindres glissants (1). Il y planta des mâts grands comme les pins des montagnes, il y attacha des voiles semblables aux genévriers des collines... et il partit, et sa rouge barque fendit les ondes grises.

Le vent enfle les voiles, le souffle du printemps pousse la barque. Elle se dirige vers le promontoire enveloppé de nuages, vers l'île couverte de bois.

Dans cette île Anikki habitait, Anniki, la sœur

d'Ilmarinnen. Elle était alors sur les bords de l'eau, occupée à laver son linge.

Ses regards errent autour d'elle ; tout à coup elle les tourne vers le midi, et voit surgir au loin comme un point noir.

Elle dit : « Quel est ce point noir qui apparaît au loin sur la mer?

» Si tu es une troupe d'oies ou de canards, ou quelque autre grand oiseau, déploie tes ailes, élève-toi vers les cieux!

» Si tu es une troupe de poissons, ou un tertre de sable, séjour des saumons, ou un bleu siika (2), plonge sous les ondes et disparais dans l'abîme !

» Si tu es un banc de sable, ou un roc dur, ou quelque tronc desséché, que le courant t'emporte au loin, que les flots rapides t'engloutissent!

» Si tu es une barque de ma famille, la nacelle de mon frère, approche de ces lieux, viens dans ce valkama (3) !

» Si tu es une barque du village, fuis loin de ces bords, va chercher d'autres lieux, va dans un autre valkama!

» Si tu es la barque de Wäinämöinen, le navire du runoia éternel, viens à ce rivage, approche de ma langue, entends une parole, donnes-en une autre, et fais que la troisième se prononce dans la paix! »

La barque de Wäinämöinen, le navire du runoia éternel aborda à ce rivage; il s'approcha de la langue de la jeune fille, et il entendit une parole, et

il en donna une autre, et il fit que la troisième fut prononcée dans la paix.

Anniki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, interrogea le voyageur.

« Wäinämöinen, où vas-tu? Époux de l'onde, où diriges-tu ta course? Dieu de la terre, pourquoi portes-tu ces vêtements magnifiques?

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je vais pour pêcher les tenloki (4), pour assister aux noces des poissons, dans le fleuve de Tuonela, dans l'abîme de Manala. »

Annikki, la vierge de l'île, dit : « Je connais les ruses de l'homme, je devine ton mensonge (5). Mon père n'allait point ainsi pour pêcher les tenloki, pour pêcher les taimen. Il partait dans une barque pleine de filets et d'instruments de pêcheurs ; à la poupe on voyait un croc puissant, à la proue un hameçon d'or (6). Où vas-tu, Wäinämöinen? Uvantolainen, ou diriges-tu ta course? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je vais pour chasser les oies, dans ces régions où les oiseaux aux mille couleurs se jouent dans l'air (7) ; je vais pour chasser les oiseaux au bec morveux, dans les profonds détroits sillonnés par les marchands, dans les vastes mers. »

Annikki, la vierge parée d'une fibule d'étain, dit encore : « Je connais les ruses de l'homme, je devine ton mensonge. Mon père n'allait point ainsi à la chasse. Son arc, son grand arc était bandé, les chiens blancs aboyaient dans la barque, le chien

noir était attaché, le rakki courait sur le rivage. Wäinämöinen où vas-tu? Uvantolainen où diriges-tu ta course?

Le vieux Wäinämöinen dit : « O jeune fille, viens dans ma barque, je te dirai la vérité, la simple vérité. »

Annikki répondit : « Que la tempête tombe sur ta barque, que le souffle du printemps la submerge! Je la bouleverserai, je la livrerai en proie aux flots courroucés, si tu ne cesses de mentir. Wäinämöinen où vas-tu? Dis-moi la vérité, la simple vérité. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Oui, maintenant je la dirai : je vais voir une belle tête, je vais demander la jeune fille en mariage dans la sombre Pohjola, dans la nuageuse Sariola, dans ces régions qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros. »

Annikki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, entendit Wäinämöinen, et elle laissa là le linge qu'elle lavait, releva d'une main les bords de son vêtement, et courut en toute hâte à sa demeure.

Là elle dit : « O Ilmarinnen, mon frère, ô fils de ma mère, forge-moi une petite sukkula (8), deux beaux anneaux (9), deux boucles d'oreilles, cinq ou six chaînes pour me servir de ceinture, et je t'apprendrai ce qui est vrai. Oui, hâte-toi, ferre ton cheval, pars pour Pohjola et vas demander la jeune fille en mariage. Déjà le héros plus rusé est en route, il te prévient, il te supplante; il veut acheter cent marka et emmener avec lui celle que tu

as demandée pendant deux hivers, pendant trois étés. Wäinämöinen vogue sur la mer bleue, et dirige sa course vers la sombre Pohjola, vers la ténébreuse Sariola. »

L'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, laisse tomber son marteau, sa tenaille, et dit : « Annikki, ma petite sœur, je te forgerai une sukkula, deux magnifiques anneaux, deux boucles d'oreilles, cinq ou six chaînes pour te servir de ceinture. — Fais chauffer secrètement le bain, remplis au plus vite la chambre de vapeur, prépare le savon, afin que je baigne le peiponen (10), que je purifie le pulma (11) des souillures du charbon d'automne, des scories de l'hiver. »

Annikki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, chauffe secrètement le bain et remplit la chambre de vapeur. Elle la chauffe avec des nalko (12), apporte de l'eau pure de la source, va dans les taillis chercher des copeaux, fait un savon avec du lait caillé et de la moelle, un savon écumant destiné à purifier la tête du héros.

L'ouvrier Ilmarinnen se rendit aussi dans son atelier et forgea les bijoux que la jeune fille avait demandés. Ensuite, il prit son bain (13), il se purifia avec l'eau des souillures du charbon d'automne, des scories de l'hiver, et il dit :

« Annikki, ma petite sœur, apporte ma chemise de lin, pour mon corps libre de sueur, pour revêtir mon corps nu ; apporte mon pantalon étroit pour mes jambes séchées, mes jambes libres de sa-

von ; apporte mon vêtement bleu pour le mettre par-dessus ma chemise, ma robe de laine pour en recouvrir mon vêtement bleu, ma ceinture flexible pour fixer autour de mes reins ma robe de laine ; apporte, pour couvrir mes cheveux, mon chapeau de soie qui murmure dans les nuées, qui apparaît à travers les arbres de la forêt. »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel remplit son chapeau d'or, attela son coursier de feu à son traîneau, et s'élança dans la plaine.

La crinière du coursier bondit ; il court rapide, la route s'abrége, le traîneau est emporté, la rive retentit.

Il part comme la foudre à travers les sables de la mer, les détroits de Simo, les collines couvertes d'aulnes.

Déjà le chien blanc aboie, le gardien du champ murmure :

L'hôte de Pohjola dit : « Fille, va voir pourquoi le chien blanc aboie, pourquoi le gardien du champ murmure. »

La fille répondit : « Père, je n'ai pas le temps : la pierre à broyer le grain est pesante, la farine doit être fine, et celle qui broie est faible. »

L'hôte de Pohjola dit : « Femme, va voir pourquoi le chien aboie, pourquoi le gardien du champ murmure. »

La femme répondit : « Je n'ai pas le temps : la pâte que je pétris est épaisse, la farine est fine, et celle qui pétrit est faible. »

L'hôte de Pohjola dit : « Les vieilles n'ont jamais le temps, les filles ont toujours à faire, même lorsqu'elles dorment ; fils, va voir. »

Le fils dit : « Va voir toi-même ; je dois couper un grand tas de bois, de bois très-menu, et celui qui coupe est très-faible. »

Alors le chien blanc aboya encore, la queue de laine murmura, le gardien de l'île se lamenta, agitant sa queue sur la terre.

L'hôte de Pohjola dit : « Le chien blanc n'aboie pas sans raison, le gardien du champ ne murmure pas en vain. Je vais voir moi-même. »

Et il tourna les yeux vers le couchant, sa tête vers le soleil, et il vit pourquoi le chien blanc aboyait, pourquoi la gloire de la terre murmurait, pourquoi il agitait sa queue noire.

Sur un traîneau orné de mille couleurs, un étranger s'avançait vers l'île de Simo ; sur un grand navire, un autre étranger s'avançait vers le golfe de Lempo.

Alors l'hôte de Pohja revint à la maison et dit : « Des hommes étrangers s'avancent sur les vastes gouffres de la mer bleue. »

Et la fille de Pohja, et la vieille de Pohja se précipitèrent à la hâte dans la cour, et tournèrent leurs regards du côté de la mer.

L'hôtesse de Pohjola dit : « Ma fille, ces étrangers viennent pour demander ta main. Lequel choisis-tu ? Celui qu'amène le traîneau, c'est Ilmarinnen, le forgeron éternel : son chapeau est plein

d'or et d'argent. Celui qui s'avance sur la mer, c'est Wäinämöinen, le Runoia éternel : sa barque est chargée d'or et de présents.

» Choisis-le, ma fille, choisis celui dont la barque est chargée de trésors. Le vieux est plus riche, si le jeune est plus agréable. »

La jeune fille répondit : « O Mamma ! toi qui m'as élevée, qui as pris soin de mon enfance, on ne nous vend point pour de l'argent, on ne nous donne point pour des présents aux héros qui nous demandent en mariage. Je choisis celui qui a forgé le sampo, qui a orné son couvercle de mille couleurs. »

Le vieux Wäinämöinen arriva le premier.

Il se hâte d'entrer dans la chambre, se place sous la poutre où l'on dépose les vases de cuisine, découvre sa tête, ôte ses gants et dit : « Est-il ici pour moi une vierge, une épouse, une colombe pour dormir à mes côtés, pour préparer mon lit, pour arranger mon oreiller? »

La belle jeune fille de Pohjola, la gloire de la terre, l'honneur de l'onde répond sans hésiter : « Je n'estime ni un nautonnier ni un vieillard : les tempêtes de la mer troublent l'esprit, le souffle du printemps fait mal à la tête, le vieillard apporte l'ennui. Il n'est point ici de vierge qui veuille devenir ton épouse, de colombe pour dormir à tes côtés, pour préparer ta couche, pour arranger ton oreiller. »

DOUZIÈME RUNA.

L'ouvrier Ilmarinnen entra à son tour dans la tupa et dit : « Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête quand tu auras labouré le champ de vipères, la plaine de serpents. Déjà Hiisi, déjà Lempo l'ont tenté, avec le soc d'airain, avec la charrue de feu ; mais jusqu'à présent ils ont toujours laissé l'œuvre inachevée. »

L'ouvrier Ilmarinnen ne voulut point se mettre au travail avec les doigts nus, les mains dépouillées. Il se forge des gants de fer, des doyaux de pierre, une chaussure de fer, une cuirasse d'acier, une chemise de fer, une ceinture d'acier ; ensuite il laboure le champ de vipères, la plaine de serpents.

Et il dit : « J'ai labouré le champ de vipères, la plaine de serpents, j'ai remué la terre remplie

de monstres venimeux. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête lorsque tu auras mis un mors aux loups des bois, enchaîné les ours des plaines. Car toujours ils poursuivent mes vaches, toujours ils tuent mes cavales. »

L'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel, forgea des freins d'acier, des chaînes de fer, et il mit les freins aux loups, enchaîna les têtes des ours. Puis il revint et il dit : « J'ai labouré le champ de vipères, j'ai mis un frein aux loups de la forêt, j'ai enchaîné les ours de la plaine. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête lorsque tu auras pris le grand poisson hérissé d'écailles, le brochet rapide du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala, sans filet, sans appât, sans aucun instrument de pêcheur. Ce poisson a déjà dévoré cent hommes, tué mille héros. »

Ilmarinnen entend ces ordres avec douleur ; le travail lui paraît difficile.

Il se forge un faucon de mer, un oiseau puissant au blanc plumage, aux ongles de fer, aux serres d'acier, et il s'attache à ses ailes.

Il prend son essor et vole jusqu'au fleuve de Tuonela. D'une aile il fend l'eau, de l'autre il touche le ciel ; son bec brise les rochers, ses ongles

déchirent la mer. Il s'élance vers le brochet, vers le poisson aux dents fatales.

Le brochet flexible s'avance, le chien de l'onde au corps de serpent s'approche : il n'est ni des plus grands, ni des plus petits. Sa langue est longue comme les manches de deux cognées, ses dents ressemblent à celles d'un petit râteau, sa gorge est large comme trois fleuves, son dos comme sept fleuves.

Le faucon se balance dans les airs. Il n'est ni des plus grands ni des plus petits. Sa bouche a cent aunes, sa gorge est large comme six fleuves, sa langue longue comme les manches de cinq cognées, ses ongles comme les lames de cinq faux ; l'une de ses ailes touche au ciel, l'autre balaye la poussière de la terre.

Il vole, il s'arrête, il regarde, il épie. Enfin il voit le grand poisson couvert d'écailles, le brochet rapide, et il fond sur lui, et il lui enfonce les griffes dans le dos.

Mais le grand poisson triomphe ; il entraîne le faucon jusque dans les profondeurs de l'abîme.

Cependant le faucon se relève, remonte, et noircit la surface de l'onde d'un infernal limon.

Il s'élance dans les airs, puis revient au combat. Il enfonce une de ses serres dans les flancs de l'horrible brochet, et fixe l'autre dans une montagne de fer, dans un roc d'acier. Mais la serre glisse de la montagne, se détache du roc, et le monstre replonge sous les flots, et échappe encore à l'oiseau puissant.

Alors le faucon aux ongles de fer fait un troisième effort. Il se précipite sur le monstre, l'étreint dans ses griffes, et l'arrache à son humide repaire.

Il l'enlève jusque dans les rameaux d'un chêne, jusqu'à la cime d'un vaste pin.

Il l'enlève plus haut encore, et l'emporte à l'extrémité d'une longue nuée, aux bords de l'arc-en-ciel. Les nuages s'agitent, les cieux tremblent, le couvercle de l'air s'incline, l'arc de Ukko, le croissant de la lune est brisé.

Ainsi l'ouvrier Ilmarinnen prit le grand poisson couvert d'écailles, le brochet rapide du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala.

Les eaux ont changé d'aspect à cause des écailles que le brochet a perdues ; l'air a changé d'aspect à cause des plumes que le faucon a perdues.

Alors l'ouvrier Ilmarinnen tira son couteau de son fourreau. Il coupa la tête du brochet, lui fendit le ventre, goûta de sa chair et fendit l'os de sa poitrine.

Il porta la tête, comme un présent curieux, à l'hôtesse de Pohjola et il dit : « Cette tête servira éternellement de siége dans la tupa. »

Il dit encore : « J'ai labouré le champ de vipères, j'ai mis un frein aux loups des bois, j'ai enchaîné les ours des plaines, j'ai pris le grand brochet du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Tu as mal fait de

couper la tête du poisson, de lui fendre le ventre, de briser l'os de sa poitrine et de goûter de sa chair. »

Ilmarinnen répondit : « Une proie n'est jamais conquise sans dommage, même dans de meilleures régions que dans le fleuve de Tuonela, que dans l'abîme de Manala. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle est prête la vierge pour laquelle tu as veillé, pour laquelle tu as tant veillé ; elle est liée, vendue au noble ouvrier Ilmarinnen, afin qu'elle soit la colombe de son côté, son épouse éternelle (1). »

Alors elle lui donna sa fille et elle dit : « Comment as-tu appris, mon bien-aimé, comment as-tu su, ma pomme d'or, qu'il était né ici une vierge, que cette vierge avait grandi, puisque notre fille est encore si jeune, puisqu'elle n'est encore qu'une tendre colombe? »

Un petit enfant du fond du foyer répondit : « Voilà comment ton bien-aimé, comment ta pomme d'or l'a appris. Le père de la jeune fille jouit d'une grande renommée ; il est connu au loin sur la mer, où ses barques ont souvent déployé leurs voiles, où ses navires ont souvent vogué au delà des vastes flots, chargés de blé, de provisions et de trésors.

» Voilà comment ton bien-aimé, comment ta pomme d'or l'a appris. La mère de la jeune fille jouit d'une grande renommée ; elle est célèbre dans

sa maison, généreuse à donner du pain à l'étranger (2), laborieuse, infatigable.

» Chaque jour, au lever de l'aurore, la fumée s'élève épaisse de la maison de la vierge ; la navette court rapide comme l'hermine entre les pierres, le fuseau crépite comme le pic vert dans les branches, l'ensouple tourne rapide comme l'écureuil dans le pin. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai parlé pendant tout l'automne, j'ai imploré pendant tout le printemps. Construisons une chambre secrète, un petit réduit caché, où la vierge puisse soigner son travail, où elle puisse faire un tissu de cent brasses. Oui, construisons une chambre secrète, un petit réduit invisible, avec de petites fenêtres impénétrables, où nous puissions cacher la vierge. Il est plus difficile de cacher une vierge que de cacher un cheval à la belle crinière! »

Le vieux, le brave Wäinämöinen, désolé, la tête baissée, retourne à sa demeure et dit ces paroles : « O peuple qui déjà vois le jour, et vous, fils de ses fils, ne cherchez jamais votre jouissance à affronter les fleuves, ne vous jetez jamais dans l'eau pour gagner un trésor, ne vous posez jamais en rivaux d'Ilmarinnen, n'allez jamais demander avec lui une jeune fille en mariage! »

TREIZIÈME RUNA.

Déjà les noces se préparent, le festin s'apprête dans les demeures de Pohjola, dans les régions de Pimentala.

Qu'a-t-on préparé, qu'a-t-on fait pour ces noces de Pohjola, pour ces festins de Sariola, afin que le bon peuple fût rassasié, que la table fût ouverte à la grande foule?

Un bœuf gras a été amené, un bœuf élevé dans Karjala (1). Il n'est ni des plus grands, ni des plus petits. Sa queue ondoyait dans Hämee (2), sa tête s'agitait jusqu'au fleuve de Kemi (3); un de ses pieds s'allongeait jusqu'à Annus (4), un autre jusqu'aux montagnes de Turja (5), un troisième jusqu'au fleuve de Wuoksi, un quatrième jusqu'à la terre des Lapons.

Pendant un jour l'hirondelle a volé entre les cornes du bœuf, pendant un mois l'écureuil d'été a couru sur sa queue sans pouvoir en suivre toute la longueur.

Déjà l'on cherche le boucher, l'homme qui tuera le bœuf, dans la tranquille Russie, dans la belle Karjala, dans les vastes régions de Suomi, dans le fier royaume de Suède, dont le glaive combat avec la Russie et menace le grand empire (6).

Ukko vient pour tuer, Palvonen pour tenir les cornes, Wirokannas (7) pour trancher.

Le bœuf secoue la tête, et darde sur eux ses yeux noirs et menaçants. Ukko s'élance sur un bouleau, Palvonen monte à la cime d'un saule, Wirokannas s'enfuit dans le tronc d'un arbre.

Ukko dans le bouleau, Palvonen à la cime du saule, Wirokannas dans le tronc de l'arbre, crient : « Une autre fois, quand je reviendrai, je prendrai de ta chair pour en remplir cent vases, je prendrai sept barques de ton sang, six tonneaux de ta graisse. »

Mais nul d'entre eux ne revint : leur premier effort fut le dernier. Alors on chercha un autre boucher, un homme qui tuera le bœuf ; on le cherche dans Tuonela, dans Manala, région souterraine. Mais on le cherche en vain; il n'apparaît point.

Un nain surgit de la mer. Il n'est ni des plus petits ni des plus grands. Sa taille a la hauteur du pouce, il peut coucher sous un petit vase creux, il peut dormir debout sous un crible. Sa barbe

flotte sur ses genoux, ses cheveux roulent sur ses talons, il porte sur la tête un chapeau de pierre, aux pieds des souliers de pierre, à la main un couteau d'or, un fourreau d'argent à la ceinture.

Et le bœuf a trouvé son boucher, l'homme qui doit lui donner la mort.

Quand le nain eut vu sa proie, il s'élança sur son cou, lui fit fléchir le genou et la renversa par terre.

S'empara-t-il d'un grand butin? Non. De sa chair il remplit cent vases, fit trois cents aunes de boudins, remplit sept barques de sang, six tonneaux de graisse. Tout fut apporté pour les noces de Pohja, pour le festin de Sariola.

Alors l'hôtesse de Pohjola dit : « Où prendrons-nous de la bière, où ferons-nous bouillir la taaria, pour ces noces qui vont être célébrées, pour ce festin que nous allons donner? Je ne puis faire cuire la taaria, j'ignore l'origine de la bière. »

Le houblon murmure dans l'arbre, l'eau frémit dans le fleuve, l'orge s'agite dans les champs :

« Quand serons-nous réunis, quand bouillonnerons-nous ensemble? »

Osmotar, la femme qui fabrique la bière; Kapo, la femme qui fait cuire la taaria, pense, médite : « Qu'adviendrait-il si je mettais la chaudière sur le feu, si je faisais cuire la boisson? »

Elle prit six grains d'orge, sept racines de houblon, huit mesures d'eau, et mit la chaudière sur le feu.

Pendant un mois, pendant tout l'été, les pierres

du foyer s'échauffent, l'eau se cuit. Tous les arbres de l'île sont consumés.

A cette vue, le peuple s'étonne et s'épouvante : « D'où viens cette noire fumée qui obscurcit l'air? »

Le feu grandit toujours, la flamme s'élance et resplendit sur le promontoire. Elle est plus petite que celle de la sentinelle nocturne, plus grande que celle du berger.

Osmotar fait cuire la bière, Kapo prépare la taaria. Elle la met ensuite dans un tonneau de bois neuf.

Mais la bière d'orge est encore sans écume.

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire pour que la bière bouillonne, pour que la Kalja donne de l'écume? »

La vierge de Pohja, la bonne jeune fille aux beaux doigts, vit sur le pavé un morceau de bois. Elle le ramasse et le regarde avec attention : « Que pourra-t-il devenir dans les mains de la belle Osmotar? »

Et elle le donne à Osmotar.

Osmotar le frotte entre ses mains : il en sort un écureuil blanc.

« Écureuil, mon petit oiseau, mon petit orphelin, va, cours où je t'envoie, où je te prie d'aller, à la douce Metsala, à la sage Tapiola. Monte sur un petit arbre, monte avec prudence jusqu'à sa cime, de peur que l'aigle ne t'enlève avec ses ongles. Cueille une petite pomme de pin et apporte-la à Osmotar. »

L'écureuil se met à courir, l'honneur de la terre commence son voyage. Longue est la route : il marche sans s'arrêter, il franchit les collines et arrive à la douce Metsala, à la sage Tapiola. Là trois pins s'élèvent dans le désert. Il monte sur le plus petit, il y monte avec prudence, redoutant les serres de l'aigle. Il cueille deux pommes de pin, et les apporte à Osmotar.

Osmotar les met aussitôt dans la bière. Mais la bière ne bouillonne point, elle ne jette point d'écume. »

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire, que faut-il préparer afin que la bière bouillonne et jette de l'écume ? »

La vierge de Pohja, la douce jeune fille voit encore un morceau de bois sur le pavé. Elle le ramasse et le regarde avec attention : « Que pourra-t-il devenir dans les mains d'Osmotar? »

Osmotar le frotte d'abord dans ses mains, puis entre ses deux cuisses : il en sort une martre à la poitrine d'or.

« O martre, mon oiseau, mon orpheline, va où je t'envoie, où je te prie d'aller, à la caverne de pierre de l'ours, au repaire de l'ours sauvage. Rassemble dans tes mains sa salive, prends entre tes ongles l'écume de sa bouche et apporte-la à Osmotar. »

La martre se mit à courir, l'oiseau d'or se précipita à travers les fleuves, et arriva à la caverne de pierre de l'ours, au repaire de l'ours sauvage. La

salive coula de sa bouche, l'écume bouillonna entre ses dents. La martre la recueillit dans ses mains et l'apporta à Osmotar.

Osmotar la mit dans la bière. Mais la bière ne bouillonna point, elle ne jeta point d'écume.

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire, que faut-il préparer afin que la bière bouillonne et qu'elle jette de l'écume? »

La vierge de Pohja, la douce jeune fille voit une feuille d'arbre sur le pavé. Elle la ramasse, la regarde avec attention, et dit : « Que pourra-t-elle devenir dans les mains d'Osmotar? »

Osmotar frotte la feuille entre ses mains, entre ses cuisses : il en sort une abeille.

« O Mehilainen, mon oiseau, mon orpheline, va où je t'envoie, où je te prie d'aller, au delà de neuf mers, au delà de la moitié de la dixième. Apporte du miel sur tes ailes, un doux suc sur ta robe luisante, du miel recueilli des tiges du gazon, de la corolle de la fleur d'or, et apporte-le à Osmotar? »

Mehilainen prend son essor : il traverse neuf mers, la moitié de la dixième, et arrive à la nouvelle demeure de Tuuri, au séjour aérien de Palvonen. Là une jeune vierge était endormie. Autour d'elle s'élève un gazon d'or, dans sa ceinture des fleurs d'or, sur sa poitrine des herbes suaves, dans les plis de sa robe des tiges mellifères.

Mehilainen se plonge dans le calice de la fleur d'or, imbibe de miel ses ailes et sa robe luisante, et revient apporter le doux suc à Osmotar.

Osmotar jette le miel dans la bière.

Soudain la boisson nouvelle commence à bouillonner et à jeter de l'écume. Elle s'enfle dans la cuve de bouleau, s'élève jusqu'aux bords, menace de couler par terre et de se répandre sur le pavé.

On l'enferme alors dans le tonneau de chêne, et on la met dans la cave de pierre.

Mais la bière bouillonne dans le tonneau, on l'entend murmurer dans la cave : « Oh ! s'il venait maintenant mon buveur, s'il venait celui qui doit m'épuiser, et puis chanter de sa voix amusante ! »

On cherche un chanteur, un chanteur illustre, un chanteur aux beaux chants, à la douce voix.

Un saumon, un brochet sont apportés pour qu'ils chantent, mais ils sont impuissants à chanter.

On cherche un chanteur, un chanteur illustre, un chanteur à la douce voix.

Un enfant est amené, mais l'enfant est impuissant à chanter.

Cependant la bière rugit dans la tonne de chêne, elle crie dans la forteresse du robinet d'airain.

« S'il n'y a point de chanteur, de chanteur illustre, je briserai tous les cercles du vase, je m'agiterai avec tant de fureur que les parois de la tonne voleront en éclats. »

Alors l'hôtesse de Pohjola envoya faire ses invitations ; elle dit : « Petite servante, rassemble le peuple, invite au festin la foule des hommes : pauvres, riches, blessés, paralytiques, aveugles. Invite le vieux Wäinämöinen, comme le plus grand chan-

teur, mais n'invite pas le beau Kaukomieli, le joyeux Lemmikainen, car il est trop porté à la dispute. »

La servante dit : « Comment puis-je connaître Kaukomieli, comment puis-je connaître Lemmikainen, puisque j'ignore la demeure d'Ahti, la demeure de Kaukomieli ? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Tu connais Kaukomieli, il habite dans l'île d'Ahti, et lance ses flèches sur les bords du fleuve, auprès du vaste golfe, vers Kaukoniemi. L'œil de Kaukomieli est oblique, la joue de Lemmikainen est longue, la bouche de Ahti est tordue, le nez du tireur de flèches est obtus. »

La petite servante convoque aussitôt tout le peuple, appelle tous les hommes au festin : pauvres, riches, blessés, paralytiques, aveugles ; elle invite le vieux Wäinämöinen, le runoia éternel, mais elle laisse sans invitation le beau Kaukomieli.

QUATORZIÈME RUNA.

L'hôtesse de Pohjola se tenait à la porte de sa tupa. Elle entendit un bruit de traîneaux qui venait du rivage. Alors elle tourna les yeux vers le soleil et elle vit les hommes qui accompagnaient son gendre.

Elle dit : « J'ai cru que le vent soufflait, que les pino (1) s'écroulaient, que les ondes bouillonnaient contre le rivage, que les cailloux bruissaient. Mais le vent n'a point soufflé, les pino ne se sont point écroulés, les ondes n'ont point bouillonné contre le rivage, les cailloux n'ont point brui; c'est le cortége de mon gendre qui arrive, ce sont les cent compagnons qui le suivent.

» Mon gendre n'est ni entre les premiers ni entre les derniers; il est au centre de la troupe. Comment

ai-je reconnu mon gendre? Le voici! Il monte un cheval noir semblable à un loup dévorant, à un corbeau ravisseur, à l'alouette agile. Sept coucous d'or roucoulent dans son luoki, sept oiseaux bleus chantent dans l'arc du joug. »

Déjà le bruit retentit dans Kuja, le bruit retentit sur le chemin du puits. C'est le gendre qui arrive.

Un petit enfant couché par terre, le petit Pirtti chante :

«Allons, enfants ; allons, héros; allons, hommes à la haute taille, sortez pour délier les chevaux, pour dénouer le joug ! »

Les enfants, les héros, les hommes à la haute taille se précipitèrent dans la cour, et l'hôtesse de Pohjola dit : « Enfants du village, jeunes colombes, détachez le cheval de mon gendre de son joug d'airain, ôtez-lui ses freins de fer, son luoki d'osier, ses rênes de soie, afin qu'il puisse se rouler sur le tendre gazon, sans qu'aucun de ses crins soit froissé.

» Enfants du village, jeunes colombes, conduisez le cheval de mon gendre à l'abreuvoir, au puits d'or, à la source suave, à la source toujours épuisée et toujours renouvelée, sous le toit de sapin d'or, sous les rameaux du pin touffu. Donnez la pâture au cheval de mon gendre, l'orge pure, le pain criblé, le froment d'été cuit, le seigle moulu.

» Enfants du village, jeunes colombes, conduisez le cheval de mon gendre à la plus belle étable, à la crèche d'airain, au râtelier d'or; liez-le aux an-

neaux d'or, aux crochets de fer, au pieu de chêne.

» Mon gendre pourra-t-il entrer dans la tupa si la porte n'est point exhaussée, si le seuil n'est point abaissé, si le premier mur n'est point enlevé, si le mur latéral n'est point renversé, si le mur de la porte n'est point détruit (2)?

» Mon gendre ne pourra point entrer dans la tupa si la porte n'est exhaussée, si le seuil n'est abaissé, si le premier mur n'est enlevé, si le mur latéral n'est renversé, si le mur de la porte n'est détruit. Mon gendre est trop grand, il dépasse tous les autres de la tête.

» Que les portes soient exhaussées afin que mon gendre n'ôte point son chapeau, qu'il ne dépose point son bouclier. Que le seuil s'abaisse pour que sa chaussure ne soit point froissée, et qu'il ne balaye point la poussière avec le bord de ses vêtements! Que les portes s'ouvrent sans le secours des mains, sans le contact du pouce! »

Et le gendre entra dans la tupa.

« Les bancs sont-ils lavés? le pavé est-il balayé? le cuillers sont-elles dans les assiettes? »

« Oui, les bancs ont été lavés, le pavé a été balayé, les cuillers sont dans les assiettes. »

« Je ne connais point cette tupa, je ne sais de quel bois cette pirtti a été faite. Est-elle longue de cent aunes, est-elle large de mille aunes? »

« Le mur latéral est fait d'ethmoïdes, le mur de la porte d'os de rennes, le premier mur d'os

d'osma (3), le mur intérieur d'os de moutons (4).

» La poutre est d'omenapuu, le pieu du foyer de pääkki, les planches du foyer de feuilles de lumpi, le toit d'écailles de lahna (5).

» Le pavé a été purifié avec l'eau, la table est revêtue d'or, le rahi (6) est de fer, les petits bancs sont de petites pièces de monnaie.

» La cheminée est de briques, le foyer de pierres de germanie, le toit de la cheminée de pierres de la mer, la partie antérieure du foyer d'arbres de Kalewa (7).

Et l'ouvrier Ilmarinnen fit son entrée dans la tupa.

« O Jumala, donne la paix à cette maison de pin, à cette pirtti de sapin, sous ce toit célèbre (8)! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Salut à toi! viens dans ce petit nid, dans cette humble cabane!

» Enfants du village, jeunes colombes, faites asseoir notre gendre; son dos tourné vers le mur bleu, sa tête vers la table rouge, sa poitrine vers la foule des chrétiens (9).

» Jeunes filles du village, tendres colombes, tirez le feu de l'écorce, apportez la flamme avec la torche de pin, afin que je puisse voir les yeux de mon gendre, s'ils sont bleus ou rouges, ou blancs comme un linge. »

Le feu est tiré de l'écorce, il pétille, les torches de pin sont apportées, il s'en exhale une noire fumée.

« Jeunes filles du village, tendres colombes (10), apportez un flambeau, éclairez la tupa avec la cire,

afin que je puisse voir les yeux de mon gendre, s'ils sont bleus ou rouges, ou blancs comme un linge.

» Déjà je vois les yeux de mon gendre : ils ne sont ni bleus, ni rouges, ni blancs comme un linge ; ils sont clairs comme l'écume de la mer, bruns comme le roseau de la mer, beaux comme le jonc de la mer. Siika (11) est faite pour reposer à ses côtés, la perle des colombes pour être suspendue à son bras.

» Petite servante, servante fidèle, apporte de la bière dans la coupe aux deux anses, pour ces hôtes réunis, pour faire honneur à ces convives. Fais circuler le vase à cinq cercles, fais couler la bière de l'extrémité de la poutre (12), la sima du tonneau bien cloué. Depuis longtemps la boisson a été cuite, la bière d'orge a été préparée pour ces hôtes réunis, pour faire honneur à ces convives. »

La petite fille du village, la servante gagée apporta la bière dans la coupe à deux anses, pour les hôtes réunis, pour faire honneur aux convives. Elle fit circuler le vase à cinq cercles, et couler la bière de l'extrémité de la poutre, la sima du tonneau bien cloué.

Déjà la bière rouge coule à flots, les chanteurs agitent leurs coupes, les chanteurs fameux, les chanteurs aux chants divertissants. Mais le vieux Wäinämöinen conduit les chants, car c'est lui le meilleur chanteur, lui le runoia le plus habile.

Il dit : « Les hôtes s'étonnent, les hôtesses méditent dans leur pensée : notre bière est-elle donc

mauvaise? la boisson préparée par nous est-elle donc sans puissance? car les chanteurs ne chantent point, les bons runoia ne font point de vers, les convives d'or gardent le silence, les coucous de la joie ne montrent point de joie!

» Qui chantera ici, quelle langue modulera des accords dans cette fête de Pohjola, dans ce festin de Sariola? Les pavés resteront silencieux si ceux qui se tiennent debout sur les pavés n'ont point de voix; les fenêtres seront sans joie si les hôtes des fenêtres ne se réjouissent point, les tables sans mouvement si ceux qui sont assis auprès des tables ne s'agitent point.

» Si les hommes qui sont gras ne chantent point, ceux qui sont maigres ne feront point de vers. Moi, enfant maigre, je chanterai; moi, homme aux joues pâles, je ferai des vers. Du sein de mes os je tirerai des chants pour réjouir cette soirée, pour célébrer ce grand jour.

» Est-il quelqu'un parmi cette jeunesse, cette noble jeunesse, parmi ces fils d'illustre origine, qui mettra sa main dans ma main, sa main recourbée dans ma main recourbée, afin que nous chantions les beaux chants, les plus beaux chants?

» O Ilmarinnen, fils de ma mère, viens chanter avec moi. Tu as une bouche et j'ai une bouche; nous avons chacun une douce langue. Ta bouche chante les beaux chants, l'oreille les écoute, la langue raconte les prodiges, l'esprit les garde dans son

souvenir; l'homme mauvais fait le mal, mais l'homme bon le corrige. »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen dit: « Nous, enfants d'une seule mère, engendrés par une même femme, lavés par la même peiponen, soignés par la même sotka (13), rarement nous nous réunissons ensemble pour mêler nos paroles, dans ces fêtes de Pohjola, dans ces festins de Sariola.

» Oui, sans doute, je voudrais chanter avec toi, mais dans l'enceinte de ma demeure. Chez les autres la timidité enchaîne ma langue; les enfants du village riraient, les jeunes filles du village se moqueraient, les hommes du village me tourneraient en ridicule.

» Mais toi, éternel runoia, chante tes chants, tes plus beaux chants; et ceux qui t'écouteront t'admireront, ceux même qui ne t'écouteront point applaudiront à ta voix : tu es né une nuit avant moi et moi un jour après toi. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Si personne ne veut chanter avec moi, je chanterai seul, afin que ces nobles m'entendent, que les amis du vers me comprennent, parmi cette jeunesse qui s'élève, cette troupe qui grandit.

» O Jumala, dieu créateur, une fois encore permets que je vive, permets que je chante dans ces fêtes de Pohjola, dans ces festins de Sariola!

» O Jumala, dieu créateur, une fois encore, fais que la bière coule comme un fleuve, que le meet coule comme un torrent dans ces demeures de

Pohjola, sous ce toit célèbre, sous ce beau toit, pendant que cet hôte et cette hôtesse jouissent encore de la vie!

» O Jumala, dieu créateur, donne une récompense, une riche récompense à l'hôte, à l'hôtesse, au fils et à la fille de la maison, afin qu'ils ne se repentent jamais d'avoir célébré ces noces, d'avoir invité ces convives.

» Ici je ne reçois aucun prix (14), je ne puis bien chanter. Peut-être resterai-je silencieux, peut-être briserai-je avec mes chants. J'ai composé des runas, et je les ai roulées en peloton, rassemblées en faisceau, et sans doute je les cacherai sous la voûte du cellier, entre la clôture d'ossements, afin qu'elles ne puissent plus voir le jour dans cette vie; à moins que la clôture d'ossements ne s'ébranle, que les joues ne soient brisées, que les dents ne soient desserrées, que la langue ne s'agite à droite et à gauche. »

Et le vieux Wäinämöinen chanta pendant un jour, pendant deux jours, pendant presque trois jours.

Mais alors le traîneau du runoia se trouva brisé.

Wäinämöinen dit : « Est-il parmi ces jeunes gens quelqu'un qui veuille m'apporter la vrille de Tuoni, le vilebrequin de Manala, afin que je puisse faire un nouveau traîneau, et y atteler mon cheval? »

Et les jeunes gens et les vieillards répondirent : « Il n'est personne parmi nous qui puisse t'appor-

ter la vrille de Tuoni, le vilebrequin de Manala. »

Et le vieux Wäinämöinen partit pour aller chercher lui-même ce qu'il demandait.

Cependant l'hôtesse de Pohjola traite splendidement ses hôtes. Le beurre salé coupé en morceaux, les gâteaux succulents, les tranches de saumon, la chair d'un porc gras, les têtes de porc rôties, couvrent la table. La bière et la mesi coulent à flots, de l'extrémité de la poutre, du tonneau bien cloué pour les hôtes invités, pour faire honneur aux convives.

QUINZIEME RUNA.

Déjà depuis longtemps les noces étaient célébrées, les festins étaient achevés, les noces de Pohjola, les festins de Pimentala.

L'hôtesse de Pohjola dit à Ilmarinnen : « Fils de mon père, pourquoi restes-tu ici? Frère bien-aimé, pourquoi veilles-tu? Restes-tu à cause de la bonté de ton hôte, ou de la grâce de ton hôtesse, ou de la splendeur de notre petite pirtti?

» Non, ces motifs ne te retiennent point; tu restes à cause de la beauté de la vierge, de la grâce de la jeune fille, de l'éclat de ton amante, des charmes de ta colombe.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore

disposée à partir : ses cheveux ne sont pas tous tressés.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore ! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'une manche de sa robe, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore ! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'un soulier à ses pieds, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, longtemps tu as attendu, attends encore ! ta bien-aimée n'est point encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'un gant à ses mains, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, déjà ta bien-aimée est prête, l'amie de ta vie est disposée à partir. — Va, ô vierge achetée, va, colombe vendue, puisque tu as aimé l'argent, puisque tu as été si prompte à donner ta main, si prompte à recevoir les dons des flançailles. Sans doute, ô tendre jeune fille, tu n'as pas beaucoup de science, tes yeux n'ont pas tout vu : si tu as fais un choix dont tu doives te repentir, tu pleureras toute ta vie, tu gémiras toute l'année, parce que tu as quitté la maison paternelle, déserté le pays de ton enfance, la demeure de ta nourrice.

» Qui t'a fait perdre l'esprit, qui t'a ôté ton or

gueil, à toi si sage, si prudente entre toutes les vierges du pays? Car voilà que tu abandonnes ton père, que tu fuis le voisinage de ta mère. La fille auprès de son père est comme un roi dans sa cour; la bru auprès de son mari est comme le serf de Russie.

» Tu as cru t'en aller pour une seule nuit; tu as voulu partir pour un seul jour, tu as espéré ne rester qu'un seul mois ou même la moitié d'un mois. Hélas! tu t'es trompée. Tu es partie pour bien plus longtemps, pour tout un été, pour toujours, de la maison de ton père, pour toute ta vie, de la maison de ta mère.

» O épouse, ma sœur, mon poëme (1), ma verte tige, répands des larmes dans ta main, répands dans ta main l'eau de tes ennuis, répands dans la cour de ton père les gouttes de ta douleur. L'enceinte de notre demeure sera plus grande d'un pas, le vestibule sera plus grand d'un empan, le seuil sera plus haut d'une poutre, quand tu reviendras nous visiter. »

La vierge de Pohjola, la vierge infortunée soupire : elle répand dans sa main l'eau de ses ennuis, dans la cour de son père les gouttes de sa douleur. Le chagrin pèse sur son cœur. Elle dit : « Oui, je l'ai cru, je l'ai pensé dans ma vie, je l'ai dit dans l'âge de ma douce jeunesse : tu ne mérites point d'être appelée jeune fille, tant que ta mère prend soin de toi, tant que tu dors sur le sein de ta nourrice. Tu n'en seras digne que lorsque le jour des

noces se sera levé sur toi, lorsque tu n'auras plus qu'un pied sur le seuil paternel et l'autre dans le traîneau de ton époux. Oui, alors tu seras plus grande d'une tête, tu dépasseras toutes les autres d'une oreille. Telle a été l'espérance de ma vie, le but de mon âge florissant; j'ai soupiré après lui comme après une année féconde, un splendide été.

» Voici mon départ qui approche, mes vœux ont été comblés; je n'ai plus qu'un pied sur le seuil de mon père, l'autre est dans le traîneau de mon époux.

» Cependant, je ne m'en vais pas avec joie, je n'abandonne pas sans tristesse cette maison d'or qui a abrité mon enfance. Etres chéris, je vous quitte avec larmes, je vais dans le sein de la nuit d'automne, et déjà je marche sur la glace limpide du printemps. Mon pied n'y laisse point de traces, les franges de ma robe n'apparaissent point sur la neige, et ma mère ne peut entendre ma voix, mon père ne peut entendre mes lamentations.

» Que se passe-t-il dans le cœur des autres jeunes filles, dans l'âme des autres épouses? Le cœur de celles qui sont heureuses est semblable à l'aurore du printemps; mais le mien, à moi infortunée, ressemble à celui du cheval qui a été vendu, de la jument qui a été achetée. Je suis comme la nuit ténébreuse de l'automne, comme le jour brumeux de l'hiver. »

La mère dit à sa fille, la vieille dit à son enfant : « Jeune fille, ne pleure point; enfant de ta mère,

ne gémis point! On ne te conduit point dans les fanges d'un marais, ni dans la vase d'un ruisseau. Tu as un époux magnifique, un héros fameux, le plus habile des ouvriers, le plus célèbre des batteurs de fer. Il se nourrit d'un pain très-pur, mais son épouse mangera un pain plus pur encore.

» Tu as un époux qui marche dans les forêts, un héros qui parcourt les déserts; les chiens ne dorment point dans sa maison, ils ne couchent point sur la paille. Pendant ce printemps, trois fois il a été éveillé auprès du feu qu'il avait allumé dans la forêt, et il est sorti de son toit de sapin. Pendant ce printemps, trois fois les feuilles du pin ont peigné sa chevelure, trois fois les rameaux secs ont essuyé son corps (2).

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta mère, ne gémis point! Ton époux a cent bêtes à cornes, mille bêtes aux mamelles pleines, mille autres revêtues de laine.

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta mère, ne gémis point! Ton époux n'a point de champ sans orge, point de champ sans avoine, point de rive sans froment. Ton époux possède au bord de chaque ruisseau, une arche riche de grains, dans chaque champ un auma (3); il a une forêt d'aulnes où il cache son pain, un verger où germe son froment, de tous ses raunio il recueille de l'argent, car toutes les petites pierres se transforment pour lui en argent.

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta

mère, ne gémis point ! Ton époux a des gélinottes qui volent avec bruit autour du joug de son char, six coucous d'or qui reposent sur le collier de son cheval, cent grives joyeuses qui chantent dans ses rênes.

» Je veux encore donner des conseils à ma fille, je veux instruire celle qui va quitter sa mère. O épouse, ma sœur, mon poëme, ma verte tige, écoute mes paroles, les paroles de ta vieille mère : Tu vas aller dans une autre contrée, où commande une autre mère, où habitent des hommes inconnus. Là les usages sont différents ; on n'y vit point comme dans la demeure de ta mère, comme dans la maison de ta nourrice.

» Jamais pendant ta vie, lorsque la lune d'or brillera dans le ciel, ne visite imprudemment une autre terre, ni la maison d'un autre homme sans ton mari. Le peuple s'informe de ce qui se fait, l'homme sonde le caractère.

» Prends garde aussi avec soin au menton aigu et osseux du vieillard, à la langue de pierre de ta belle-mère, aux froides paroles de ton beau-frère, aux gestes moqueurs de ta belle-sœur.

» Si le vieillard avait la fureur du loup, si la vieille était farouche comme l'ours, si le frère de ton mari était perfide comme le serpent, si sa sœur était aiguë comme le clou de la porte, souviens-toi cependant que tu dois montrer le même respect, la même humilité qu'autrefois dans la maison de ta mère, sous la garde de ta nourrice ; même soumis-

sion envers le vieillard, même respect envers le beau-frère.

» Écoute, jeune fille, mes paroles, écoute ce que ta vieille mère te dit : que ton oreille soit fine comme celle de la souris, que tes pieds soient légers comme ceux du lièvre, que ton cœur soit tendre et souple, que ton cou pur se plie, comme la cime du jeune prunier, comme les rameaux du genévrier !

» Ne marche point sans vêtement, ne va point hors de ta maison sans tunique, ne marche point sans souliers.

» Écoute encore mes paroles, ô jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : Fais-toi une tunique d'un seul flocon de laine, fais la bière avec un seul grain d'orge, et fais-la cuire avec deux morceaux de bois.

» Lave les bancs matin et soir, la table au milieu du jour, le pavé à la fin de la semaine.

» Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : La maîtresse d'une maison ne doit pas toujours rester dans la pirtti, il faut qu'elle marche dans les sentiers tortueux de Kuja, qu'elle soigne les étables, après quoi elle doit rentrer dans la tupa où l'enfant commence à pleurer. L'enfant enveloppé dans les langes ne peut pas parler, il ne peut dire s'il a faim ou s'il a froid, jusqu'à ce qu'un ami lui arrive, ou qu'il entende la voix de sa mère.

» Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute

ce que ta vieille mère te dit : Compte les vases de ta maison, que les chats ne rôdent point autour, que les oiseaux de l'air ne les enlèvent point. Que les sorbiers de la cour te soient sacrés, que leurs rameaux te soient sacrés, que leurs fruits te soient encore plus sacrés.

» Époux, frère de mon frère, n'emmène point notre douce colombe au mortier des pauvres (4), pour y piler le pain d'écorce, pour y préparer le gâteau de paille, pour y broyer la moelle du pin. Emmène-la dans une région féconde, où elle puisse tirer l'orge des coffres, couper les mets en morceaux, cuire le pain de froment, pétrir de la pure farine.

» Époux, frère de mon frère, ne montre point à notre colombe le chemin qu'elle doit suivre, avec le fouet de l'esclave; ne la fais point gémir sous la verge ou la lanière; ne lui arrache point des pleurs avec la corde qui sert de rênes à ton cheval. As-tu vu la jeune fille, as-tu vu le cœur de la tendre vierge? Instruis-la sous ton toit, les portes closes : la première année par la parole, la seconde par le signe des yeux, la troisième en lui pressant légèrement le pied.

» Si elle résiste à tes leçons, si elle ne t'obéit point, prends un jonc, une branche de carex, et châtie-la, châtie-la avec une verge enveloppée de laine.

» Si elle résiste encore, si elle ne t'obéit point, coupe un rameau dans le bois, une branche de bouleau dans la vallée, et cache-la sous tes vêtements,

afin que personne ne la voie : frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos. Mais ne la frappe ni sur les yeux ni sur les oreilles, car le frère pourrait demander, le beau-père pourrait penser : « Est-ce le loup qui l'a déchirée? est-ce l'ours qui l'a mordue? »

La vierge soupire, le chagrin oppresse sa poitrine, les larmes ont enflé ses yeux.

Elle dit : « Je n'ai jamais été autrefois plus noire que les autres jeunes filles, plus pâle que les poissons de l'eau ; maintenant je suis plus noire que les autres jeunes filles, plus pâle que les poissons de l'eau.

» Comment récompenserai-je ma mère pour le lait dont elle m'a nourrie? comment reconnaîtrai-je les bontés de mon père? Je te remercie, ô mon père, pour la nourriture que tu m'as donnée, pour les soins dont tu m'as entourée, pour les mets délicats que tu m'as fait savourer!

» Je te remercie, tendre mère, toi qui m'as portée dans ton sein, qui m'as bercée dans tes bras, qui m'as nourrie de ton lait!

» Je vous remercie, vous tous qui habitez cette maison, vous les amis de mon enfance, au milieu desquels j'ai vécu mon plus bel âge.

» Maintenant je dois partir, je dois quitter cette maison d'or, la demeure de mon père, l'asile hospitalier de ma mère !

» Reste en paix, douce pirtti, avec ton toit de sapin! Il sera bon de te revoir un jour, de revenir un

jour se promener sur cette terre. Reste en paix, ô vestibule, avec ton plancher de bois ; reste en paix, ô cour, reste en paix avec tes sorbiers !

» Restez tous en paix, ô terres, ô bois riches de fruits, lacs avec vos cent îles, champs avec vos bruyères ! »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen fit entrer la jeune fille dans son traîneau, et dit : « Adieu, ô Pohjola ! que la paix reste avec vous, pins des collines, grands arbres des forêts, genévriers des champs, baies de la vallée, gazon des eaux, rameaux des aunes, écorces des bouleaux, racines des pins, troncs des sapins ! »

Et il part comme la foudre, à travers les plaines de Pohjola, le détroit de Simo, les collines sablonneuses. D'une main il tient les rênes, de l'autre il presse le sein de la jeune fille ; un de ses genoux est hors du traîneau, l'autre auprès de son épouse.

La vierge soupire et dit avec larmes : « Il fait froid sous ma pelisse, il fait froid sur le banc du traîneau. »

Mais Ilmarinnen marche toujours. Il avance un peu, et la vierge dit : « Qui a passé par là ? quel méchant a suivi cette route ? »

Ilmarinnen répond : « Un lièvre a passé par là, un petit lièvre a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait voler sur les traces du lièvre léger que d'être dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna

la tête, secoua sa noire chevelure, et partit comme la foudre.

Il avança un peu; et la vierge dit : « Qui a passé par là? quel méchant a suivi cette route? »

Ilmarinnen répondit : « Un renard a passé par là, un renard a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait courir avec le renard rapide que d'être dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure et partit comme la foudre.

Il avança un peu, et la vierge dit : « Qui a passé par là? quel méchant a suivi cette route? »

Ilmarinnen répondit : « Un ours a passé par là, Ohto (5) a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait être dans la caverne de l'ours que dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure et dit : « Ne pleure point, pauvre jeune fille, parce que tu vas dans la maison de ton fiancé. Là tu mangeras de la chair sans couteau, tu boiras de la bière sans coupe (6). »

Et il part comme la foudre à travers les champs de Wäinälän, les plaines de Kalewala. La route s'abrége, le traîneau fuit, le timon de bouleau retentit. Déjà la demeure d'Ilmarinnen apparaît, déjà l'on voit la fumée s'élever de son toit.

SEIZIEME RUNA.

Un bruit, un grand bruit se fait entendre sur la route de Kuja, sur le chemin du puits.

Et la mère d'Ilmarinnen dit : « C'est le traîneau de mon fils : il revient de Pohjola. Les coucous chantent auprès du joug du cheval, les écureuils bondissent sur les timons, les canards crient dans le luoki.

» Le village attend la nouvelle lune, le peuple attend le lever du soleil, les enfants attendent les gazons rouges de fraises ; moi, j'attends seulement mon fils, mon fils et son épouse.

» Viens, oh ! viens maintenant dans ces régions qui te sont connues, dans cette tupa bâtie par ton père, par ton vieux père ! »

Et l'ouvrier Ilmarinnen s'avance rapide, et il ar-

rive aux régions qui lui sont connues, à la tupa bâtie par son père, par son vieux père.

Sa mère lui dit : « Époux, frère de mon frère, ton voyage a-t-il été heureux? as-tu obtenu la vierge demandée? as-tu forcé la citadelle, brisé les portes du combat? as-tu fait aboyer les gardiens de la forteresse, pleurer les jeunes filles de la forteresse? as-tu réussi à te concilier l'amour de la tendre vierge, pendant ton séjour chez ton beau-père?

» Mais déjà les questions sont inutiles. Je vois, je comprends : la jeune fille est avec toi, la colombe est dans tes bras.

» Quelle est donc la bouche qui a dit que le prétendant avait été refusé ; que le cheval avait couru en vain? Non, le prétendant n'a point été refusé, le cheval n'a point couru en vain, la crinière de laine est revenue chargée d'un double fardeau.

» O douce jeune fille, lève-toi de ton traîneau ; don précieux, quitte le siége où tu es assise ; mets un pied sur le marchepied, l'autre sur la solive de traverse, marche par le chemin noir, sur la terre semblable au foie, la terre aplanie par le porc, foulée par la truie, égalisée par la brebis, balayée par la crinière des chevaux.

» Avance comme la colombe dans cette enceinte pure, dans cette enceinte bâtie par ton beau-père. Le frère de ton époux s'y est souvent promené, sa sœur l'a souvent foulée sous ses pieds.

» Marche dans le vestibule aplani, le vestibule construit avec les os de l'oie pendant les longues

chaleurs de l'été. Les portes ont frémi appelant celle qui les ouvrirait, la poignée a tressailli soupirant après la main ornée d'anneaux qui devait la saisir, le seuil s'est abaissé pour donner passage à la robe légère de la belle jeune fille.

» Pendant tout ce long été, la pirtti a attendu sa balayeuse.

» Pendant tout ce long été, le pavé d'oie a retenti attendant celle qui doit le fouler, le toit d'or a gémi attendant celle qui doit l'habiter, les fenêtres se sont réjouies attendant celle qui doit regarder le ciel par leur ouverture.

» Pendant tout ce long été, les celliers se sont abaissés, désirant celle qui doit les visiter, les étables se sont avancées vers celle qui doit en prendre soin, les parcs des bœufs ont ouvert leurs cloisons à la colombe qui doit fouler leurs prairies.

» Pendant tout ce long été, le bon bœuf a souvent mugi appelant celle qui doit lui donner la pâture, la brebis du printemps a souvent bêlé attendant la main qui doit la nourrir, la brebis de l'été a souvent vagi désirant celle qui doit lui donner le menu foin.

» Salut, riche enceinte, avec tes hôtes ; salut, enceinte superbe, avec tes héros !

» Salut, escalier splendide, avec tes convives ; salut, toit d'écorce, avec ta foule !

» Salut, pirtti, avec tes richesses ; pirtti, avec tes convives ; salut, toit de planches, avec tes enfants !

» Salut, ô lune ; salut, roi ; salut, cortége du jeune

époux! Jamais on n'a vu de troupe aussi noble, de troupe aussi belle.

» Époux, frère de mon frère, montre-nous ton épouse achetée, ton épouse achetée au prix de cent mille pièces d'or. As-tu amené celle que tu voulais? Tu voulais une colombe, une blanche colombe, une belle fleur! Mais déjà je la vois. Oui, c'est bien là ta colombe, ta blanche colombe, ta belle fleur. O épouse de mon fils, épouse blanche et douce, tu as joui d'une bonne renommée pendant que jeune fille tu habitais la maison de ton père; conserve-la, maintenant que tu es femme, dans la maison de ton mari. »

Et la mère d'Ilmarinnen servit à manger aux convives : le beurre et les gâteaux furent fêtés tour à tour.

Mais déjà depuis longtemps la boisson avait été cuite, la bière avait été préparée.

On remplit les coupes, et le houblon inonde les lèvres, et l'écume de la bière blanchit la barbe; la bière coule de l'extrémité de la poutre, la sima du tonneau bien cloué.

Qui chanta dans ces noces, qui composa des vers? Le vieux, le brave Wäinämöinen, le runoia éternel chanta dans ces noces, tenta la voix des vers et dit :

« Jamais on n'a vu, jamais on ne verra d'époux aussi noble, d'épouse aussi belle, de foule aussi illustre, de jeunesse si pleine de charmes.

» A qui donnerai-je des éloges? Je louerai d'a-

bord l'hôtesse. Quelle est cette hôtesse? C'est l'hôtesse d'Ilmari. Elle a fait la bière d'orge, les doux gateaux. Sa boisson est agréable, ses gâteaux sont succulents.

» Elle n'a craint ni les loups ni les autres animaux de la forêt, lorsqu'elle est allée préparer le gâteau; elle ne l'a point remué avec la fourche, mais elle l'a pétri avec ses mains, avec ses poignets, avec ses doigts.

» Elle a fait de grands pains, de grands talkkuna (1), pour la fête de la belle troupe, pour la joie du noble cortége.

» Déjà j'ai chanté l'hôtesse, maintenant je chanterai l'hôte.

» Quel est ici le grand chef, la pomme tournée vers le soleil? Ilmari, le grand hôte, est le chef de la foule, la pomme tournée vers le soleil.

» C'est lui qui a bâti cette maison, lui qui y a apporté les poutres coupées dans la forêt, les solives du toit coupées sur la grande colline, l'écorce des coteaux couverts de pruniers, les perches des régions stériles, la mousse des marais. C'est lui qui a fait le banc avec le bois de légers arbustes, qui l'a fixé dans un lieu commode.

» Déjà j'ai chanté l'hôte, maintenant je chanterai le Patwaskani (2). Quel Patwaskani a-t-on nommé? Quel est celui qui doit montrer le chemin? Il est dans le village un bon Patwaskani; le bonheur du village montre la route.

» Notre Patwaskani a une chemise de lin, une

toge bleue; les franges de sa toge balayent le sable sur la terre semblable au foie.

» Le Patwaskani porte une ceinture autour de sa toge bleue, une ceinture tissue par Kuuttare (3), cousue par Päivättäre (4), avec la laine de la brebis d'été, de la brebis d'hiver, au temps où le feu n'existait point, où le feu n'était point connu.

» Le Patwaskani a une barbe noire aux flots noués, des cheveux bouclés, un chapeau d'or sur la tête, qui s'élève jusqu'aux nues, à travers les cimes des arbres.

» Déjà j'ai chanté le Patwaskani, maintenant je chanterai la Nainen (5). Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» On l'a prise derrière la forteresse de Tanika, hors de la citadelle nouvelle.

» Non, ce n'est pas vrai.

» Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» On l'a prise sur les rives de la Dwina, sur les bords des vastes détroits.

» Non, ce n'est pas vrai.

» Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» Les fraises croissent sur la colline, l'arboisier dans la plaine, le gazon vert dans le champ, la fleur d'or dans le bois. C'est là que la Nainen a été prise, là que la compagne des noces a été choisie.

» La bouche de la Nainen est fine comme le roseau de Suomi, ses yeux brillent comme les étoiles

du ciel, la coiffure de sa tête est haute comme la cime d'un nuage, ses souliers sont semblables à des oies sur les rameaux d'un sapin.

» La Nainen porte au cou un collier d'or sonore, aux mains des bandelettes d'or, aux doigts des anneaux d'or, aux oreilles des boucles d'or, aux sourcils des perles précieuses (6).

» Déjà j'ai chanté la Nainen, maintenant je chanterai toute la foule : jamais on n'a vu ici une troupe aussi noble, une jeunesse aussi illustre ; la foule est revêtue de toges comme la forêt de frimas. Elle est belle comme l'aurore, brillante comme la splendeur du jour.

» Il y a de l'argent en abondance, des sacs pleins d'argent dans les plaines pour les convives invités ; un poltino pour les enfants, un alttino pour les vieilles femmes, un riuna pour les jeunes filles (7). »

NOTES.

PREMIÈRE RUNA.

OBSERVATION. — Nous avons déjà dit, au commencement de ce livre, qu'il fallait l'étudier dans son ensemble, qu'à cette condition seulement on aurait *l'intelligence de sa signification réelle, et la pleine justification de son titre.* Ceci s'applique surtout aux notes qui vont suivre. Quelque indépendantes les unes des autres qu'elles paraissent, elles n'en concourent pas moins à un but unique, qui est de révéler la nation finnoise dans ses mœurs, ses institutions, ses coutumes, etc., et par conséquent d'exprimer au moyen de traits multipliés, épars, mais non disparates, son type véritable, son *génie national.* Nous espérons donc que notre dessein sera compris, et qu'au lieu de ne voir dans ces notes que des fragments isolés et sans rapport entre eux, on les considérera dans leur ensemble et dans l'idée qu'elles signifient.

(1) Dans la langue finnoise, *Runo* signifie un vers, et *Runot* des vers ou un poëme, un chant. Selon Hallenberg, historiographe du royaume de Suède, l'origine de cette expression (Runa) est orientale. « In linguis orientalibus nomen soni » atque clamoris expressum fuit litteris *rn*, *rnh*, » *rnm*, רן, רנה, רנם, quod idem etiam factum

» est nomen visûs tum oculorum, tum mentis : Sa-
» maritice *rn*, *rnn* murmuravit, *rnjn*, murmuratio ;
» Hebraice *ranan*, *ranah*, clamare, sonare, *rinnah*,
» clamor, cantus, precatio; Chaldaice, *rnan*, cla-
» mare, *rinnanah*, *rinnun*, murmuratio, cantus,
» meditatio ; Syriace, *rno* meditatus est, *reno*, medi-
» tatio; Arabice *ranna* sonare, clamare, gemere,
» *rannin* sonus, clamor, gemitus, *rana*, *ranaa*, vo-
» cem edere exultationis, *runaa* sonus (1). »

Ainsi le mot *Runot*, que nous traduisons par *Runas*, exprime d'une manière adéquate l'idée de la poésie qui est à la fois inspiration, vision de l'âme et chant de la voix. Le mot grec ποησις (de ποιεω) est moins parfait, ce semble, puisqu'il n'exprime que l'idée de la création intérieure.

Il est à croire que les Finnois ont emprunté leur expression *Runo* des Scandinaves. C'est en effet chez ces peuples que le règne des monuments runiques est véritablement national. L'écriture runique y a duré de longs siècles; et l'on a vu plus d'un savant, transporté d'un zèle fanatique pour ces anciennes formules, maudire ceux qui ne voulaient pas reconnaître les runas comme la plus antique de toutes les écritures, et les proclamer dignes d'être assommés à coups de pierres runiques (2).

On sait que les anciens Scandinaves portaient

(1) *Disquisitio de nominibus in linguâ suiogothicâ lucis et visûs*, etc., t. I, p. 172.

(2) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, par Pierre Victor.

un bâton, couvert d'inscriptions, désignant les jours de l'année, qui leur servait de calendrier. Les Lapons (et probablement les Finnois) avaient le même usage. « Les Lapons, dit Acerbi, se servaient jadis d'un bâton appelé *prumstave*, sur lequel ils marquaient les diverses fêtes et les principaux jours de l'année : ils y avaient recours au besoin comme les Européens des contrées méridionales à leur almanach. Ils y distinguaient les jours heureux et malheureux (1). »

(2) Voyez l'Introduction.

(3) Chez les Finnois, les bœufs, les vaches et autres animaux domestiques ont chacun leur nom. Les bestiaux portent une sonnette au cou. On ne craint point de les lâcher dans les bois quand on les mène au pâturage. Jamais ils ne s'égarent; et au signal donné ils reviennent fidèlement autour du berger.

(4) Image tirée des mœurs nationales. Les Finnois se servent rarement de la charrette à roue pour les usages domestiques. Leur principal, leur unique véhicule en hiver, c'est le traîneau; en été, ils vont à cheval ou en bateau.

Rien de plus simple qu'un traîneau de paysan finnois. Souvent il ne consiste qu'en deux solives de bouleau ferrées par-dessous, et jointes ensemble par deux traverses sur lesquelles sont placées deux ou trois planches mobiles. Le paysan, debout sur

(1) *Voyage au cap Nord*, t. III, p. 208.

ces planches, le fouet à la main, lâche les rênes à son cheval, qui fend l'air et traverse d'un trot rapide les collines, les lacs, les routes frayées ou non frayées, sans qu'il arrive jamais d'autres accidents que quelques chutes dans la neige tout à fait inoffensives.

Ces sortes de traîneaux, réduits à leur plus simple expression, ne servent guères aux Finnois que pour transporter leur bois, leur foin et autres marchandises. Quand ils voyagent, ils en ont de mieux confectionnés et de plus commodes. Ordinairement ils leur donnent une teinte brune.

On trouve aussi, dans quelques localités voisines de la mer, des traîneaux à voiles. Ce sont les barques d'hiver. Les paysans les lancent sur l'eau glacée, et quand le vent est très-favorable, rien n'égale la rapidité de leur course. J'ai vu plusieurs traîneaux de cette espèce dans l'île d'Hogland.

On ne trouve point de rennes en Finlande, si ce n'est vers les extrémités les plus voisines de la Laponie. Les Finnois attèlent à leurs traîneaux des chevaux de leur pays, dont la race, quoique petite, est forte, nerveuse, infatigable. L'île suédoise d'Öland envoie aussi en Finlande quelques-uns de ses petits trotteurs, si fringants, si gracieux, quand ils sont attelés à des traîneaux dont les maîtres fashionables veulent faire parade d'élégance.

On voit encore des traîneaux tirés par des bœufs. Mais ces sortes d'attelages ne sont employés que par des paysans très-pauvres, et seulement dans des

courses où la rapidité n'est point de rigueur. J'ai remarqué plusieurs fois que le bœuf finlandais, ainsi attelé, est excessivement difficile à conduire, et montre souvent de ces caprices qu'on passerait à peine aux ânes les plus têtus.

Le temps du traînage est sans contredit le meilleur temps de l'année pour les transports. On l'attend avec la plus vive impatience. Il commence d'ordinaire vers la fin de décembre et dure jusqu'à la fin d'avril. Les paysans le prolongent le plus qu'ils peuvent ; jamais ils n'abandonnent leurs traîneaux avant qu'un ou plusieurs accidents ne soient venus les avertir que la glace des lacs ne peut plus être affrontée impunément.

(5) Les maisons des Finnois ont un caractère national. On les appelle pirtti. Leur aspect est triste surtout pendant l'hiver. Une vapeur chaude remplit l'intérieur, qui n'est éclairé que par des éclats de sapin (*pirta*) enflammés : la chambre est noircie par la fumée : point de fenêtres, mais seulement quelques lucarnes percées dans le mur ; point de cheminée, la fumée s'ouvre un passage soit à travers les fentes du toit, soit à travers les lucarnes. Il y a là sans doute de quoi produire sur un étranger une impression triste. Mais pour ceux qui sont habitués à ces sortes de demeures, c'est un véritable agrément que de pouvoir, après avoir subi le froid, la neige et les autres intempéries de la saison, entrer tout à coup dans un milieu réparateur, et recouvrer au bout de quelques

instants toute la chaleur qu'ils avaient perdue.

Cependant la construction des maisons n'est point la même dans toutes les parties de la Finlande. En Karélie et en Savolax, elles sont vastes et si hautes, que la fumée peut, en montant vers le toit, former comme une voûte de vapeur élevée de quatre mètres au-dessus du pavé, en sorte qu'elle n'incommode en aucune manière ceux qui sont dans la pirtti. La partie inférieure des murs est propre et blanche, la partie supérieure est noire, ce qui produit un contraste qui n'est pas sans charmes. En général, la chambre est bien tenue et souvent pourvue de fenêtres vitrées. La table et les bancs sont lavés avec soin.

Il en est autrement en Tavastland. Là règnent la négligence et la malpropreté. Cependant, on commence à y voir quelques habitations plus convenables; il est même rare que le paysan n'ait pas au moins une chambre passablement tenue pour y recevoir les étrangers (Wieras-tupa-Pereen-tupa). Cette chambre possède ordinairement des fenêtres vitrées et une cheminée; et en plusieurs endroits un fourneau ou un poêle à tuyaux.

Les paysans de l'Ostro-Bothnie sont très-bien logés. Souvent on rencontre chez eux des maisons de bois à double étage. Il en est de même en Savolax et en Carélie, ainsi que sur les côtes.

Dans les villages finnois, les maisons sont construites sur des élévations, en sorte que l'on distingue *l'habitation inférieure*, celle qui est la plus près

de la route; *l'habitation du milieu*, celle qui vient après; et *l'habitation supérieure*, plus élevée que les deux autres. Il y a un chemin particulier pour chaque habitation. Nous verrons plusieurs exemples de cette disposition dans le cours du poëme.

Les maisons des Finnois sont construites en bois de sapin. On conçoit donc que la poutre y ait de l'importance. C'est de son plus ou moins d'antiquité que résulte la gloire plus ou moins grande d'une pirtti.

On voit que nous ne parlons ici que des maisons des villages. Dans les villes, on trouve un grand nombre de maisons bâties en briques ou même en pierres. Mais il semble que ces sortes de constructions ne conviennent point au climat du pays. Elles s'y détériorent en peu de temps, outre qu'elles conservent presque toujours une certaine humidité, qui rend leur séjour malsain et désagréable. Du reste, à quoi bon faire des maisons de pierre, quand les maisons de bois sont si commodes, si pittoresques, si confortables? Là, point d'humidité à craindre, puisque le rez-de-chaussée est séparé du sol par un fondement de granit élevé d'au moins deux mètres; là aussi, toute facilité pour la décoration des appartements, pour toutes les exigences du luxe de la vie. Il est, dans certaines maisons de bois d'Helsingfors, tel salon, tel boudoir meublés avec toute la pompe, toute la coquetterie de nos hôtels les plus fashionables de Paris. Et puis les maisons de bois sont d'une solidité qui défie, en

quelque sorte, les plus terribles coups du temps. J'en ai visité une construite il y a plus d'un siècle, sur les parois de laquelle l'acier de la hache se brisait et volait en éclats. Leur ennemi le plus redoutable, c'est le feu. Mais il y a tant de moyens d'en prévenir les funestes effets !

La place d'honneur, chez les Finnois, est devant la table, sur le banc fixé au mur, ou à l'extrémité de cette même table. Chez les paysans russes, c'est à l'angle de la chambre, sous l'image sacrée qui y est suspendue.

(6) Les Finnois font du pain avec de l'orge, du seigle, du froment et même de l'écorce d'arbre, quand il y a disette ou pauvreté extrême. C'est ce qui faisait dire aux soldats russes dans les dernières guerres : « Comment peut-on se battre contre des hommes qui mangent les arbres et boivent de l'eau ? »

Dans les villes, chez les personnes d'un certain rang, on sert habituellement à table quatre espèces de pain : pain noir, pain bis, pain blanc, et pain dur et cassant, en forme de galette, appelé en suédois *knäckebröd*. Cet usage existe aussi en Russie, excepté pour le *knäckebröd*. On y prétend que le pain noir est excellent contre le scorbut, maladie répandue dans les pays septentrionaux.

(7) Les principales boissons finnoises sont la bière simple, faite avec de l'orge, du miel et du houblon ; la taaria, espèce de bière plus faible, à peu près comme le kwass des Russes ou le svagdrycka (bois-

son faible) des Suédois, l'eau-de-vie extraite du seigle ou des pommes de terre; la mesi ou sima, qui n'est autre chose que le mjöd ou l'hydromel des Scandinaves. Dans les premiers jours du printemps, le bouleau distille une liqueur douce, mielleuse, fort goûtée aussi des indigènes.

C'est surtout dans la célébration de leurs fêtes que les Finnois se livrent à la boisson. Alors la mesi et la bière coulent à flots. Le 1^er^ mai, tous les étudiants de l'université d'Helsingfors se réunissent à la campagne pour fêter le retour du beau mois, et boire l'hydromel en son honneur. Dans les salons de l'aristocratie, on boit aussi ce jour-là l'hydromel, qui prend place parmi les rafraîchissements de la soirée.

Cette prédilection, cette espèce de culte pour l'hydromel remonte, dans les pays du nord, aux temps les plus reculés. On sait qu'une des jouissances des guerriers morts, dans le Walhall, c'était de boire, dans le crâne de leurs ennemis, l'hydromel versé par les Valkyries.

Il y a quelques années, le roi Bernadotte vint visiter l'université d'Upsala. Avant de retourner à Stockholm, il voulut, dit Pierre Victor, aller voir les collines sépulcrales. Les étudiants, ayant appris son intention, demandèrent la permission de l'y précéder pour lui en faire les honneurs. Charles-Jean y consentit avec plaisir. Accompagné du comte de Brahe, de l'archevêque, du gouverneur et de l'historiographe Geyer, il les y trouva rassemblés.

Une partie était rangée en haie au pied du tertre appelé Tings-Hogen, et l'autre placée en carré ouvert sur la hauteur. Il y monta : là un étudiant, près de l'antique pierre nommée Tings-Stenen, lui présenta un rython scandinave rempli d'hydromel.

Le roi le prit et porta un toast à la prospérité de l'université. Un ancien chant national fut entonné; puis un professeur, au nom des étudiants, et l'archevêque, au nom du corps académique, lui exprimèrent les sentiments dont ils étaient animés. Leurs discours furent suivis des cris de *Dieu protége le roi !* que faisait retentir la foule des habitants de la ville et de la campagne accourus à cette cérémonie improvisée.

Touché de ces témoignages d'attachement, Charles-Jean y répondit par des paroles affectueuses, et annonça qu'en souvenir de cette réunion dans des lieux chers à la nation, il ferait don à l'université d'une corne à boire, dans l'ancien goût scandinave.

L'année suivante, le prince Oscar, porteur du présent annoncé par son père, se rendit avec toutes les autorités de la province au vieil Upsala, où il fut reçu par les professeurs et les étudiants; et il leur remit de la part de Sa Majesté un magnifique rython en argent, orné de bas-reliefs modelés à Rome par Fogelberg, le premier sculpteur de la Suède. Le recteur adressa au prince les remercîments de l'université. On porta la santé du roi; puis l'air national se fit entendre, au bruit des canons qui avaient été placés sur le tumulus de Thor,

le dieu de la foudre, et au milieu des hourras de la foule qui couvrait les tertres environnants. Le prince Oscar but à la santé des étudiants, qui répondirent à ce toast par un chœur où étaient célébrés les bienfaits dont le roi avait comblé l'université, et le saluèrent à son départ d'un chant d'adieu, sur une antique mélodie populaire.

C'est autour de la corne à boire, en buvant l'hydromel, que se ranimaient les souvenirs de gloire du Scandinave, et qu'il méditait les exploits capables de le rendre digne de l'admiration, de la postérité. Il jurait sur ce vase (Brage-bagaren) de mourir fidèle à son roi et à sa patrie. Et cet antique usage, retracé aux jeunes Suédois par l'héritier du trône sur les sépultures de leurs aïeux, avait excité, dans les rangs dont il est sorti, des témoignages éclatants de la confiance que leur inspire un prince appelé à les guider un jour dans le chemin de la liberté et des lumières (1).

(8) Voyez l'Introduction.

(9) Otawa, la grande ourse ou chariot de David, en Suédois chariot de Charles *Carlevagnen*. Voyez l'Introduction.

Les anciens Finnois étaient pauvres de science, surtout en astronomie. On ne trouve guères dans leur langue d'autres expressions désignant les astres que les quatre suivantes : *Otawa*, la grande ourse; *Wenäjän Otawa*, la petite ourse; *Seulainen*,

(1) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, p. 21.

Riian Seulat, les pléïades; *Wäinämöinen Miekka*, le glaive de Wäinämöinen, ou *Wäinämöinen Viitake*, la faux de Wäinämöinen, Orion. Les Finnois avaient aussi désigné les saisons et les mois; mais pour les semaines et les jours, ils empruntaient des expressions à la langue suédoise; quant aux heures, ils se servaient, pour les marquer, d'un petit instrument appelé *hetki*.

Les Finnois d'aujourd'hui sont plus avancés que leurs pères. Au mois de janvier 1845, j'ai vu, à Helsingfors, un paysan, venu de Wasa, qui, après avoir vu, seulement une fois, un chronomètre, avait réussi à en faire un tout à fait semblable. Cet homme avait le génie et la science innée de la mécanique. Avant l'incendie d'Åbo, on montrait, dans la bibliothèque de cette ville, un livre de prières gravé par un paysan sur des tablettes de bois. Du reste, ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans le nord. Quoi de plus industrieux qu'un paysan russe?

(10) L'annulaire. Le vocabulaire finnois n'a donné des noms qu'aux quatre autres doigts : *Penkalo*, le pouce; *Etu sonmi*, l'index; *Pisin sonmi*, le doigt du milieu; *Piiku sonmi*, le petit doigt. Cependant, on appelle aussi *Sonmu sonmi* l'annulaire.

(11) Champs de Kalewala, où séjourna Wäinämöinen.

(12) Quand il s'agit de quelque chose de grand, de fort, de terrible, la langue finnoise se sert presque toujours de l'image du feu : un arc de feu, une cataracte de feu, etc.

Cette description de l'arc nous donne une idée grandiose de cette arme si fameuse des Lapons. On sait que dans les temps anciens, ces peuples, ainsi que les Finnois, étaient des tireurs non moins habiles que ceux des îles Baléares. Aujourd'hui l'usage du fusil leur est connu, et l'on peut dire que les fils n'ont point dégénéré de l'adresse de leurs pères. Voici ce que rapporte à ce sujet un voyageur digne de foi :

« Quelques paysans se moquaient de nous en nous » voyant dépenser notre poudre et notre plomb à » tirer sur des oiseaux qui, pour eux, n'avaient au- » cune valeur. Comme ils remarquaient à notre air » sérieux le peu de cas que nous faisions de leurs » plaisanteries, ils se figurèrent qu'ils nous oblige- » raient en en tuant de leur côté, et en nous les ap- » portant. Aussitôt nous vîmes l'un d'eux courir vers » son fusil, le tirer, et se glissant sur le pont, venir » nous offrir un de ces oiseaux. Nous le remerciâ- » mes : mais remarquant que l'oiseau n'avait point » de tête, je lui fis entendre que cette circonstance » me faisait attacher peu de prix à son cadeau, et » que j'eusse désiré qu'il fût entier. J'examinai son » fusil, j'en trouvai le canon carabiné, et d'un très- » petit calibre, et je vis que c'était avec une balle, » de la grosseur approchante d'un petit pois, qu'il » avait tué l'oiseau. Je lui montrai de la petite dra- » gée, lui faisant entendre que c'est avec cela qu'il » aurait dû charger son arme. Le bon paysan fut » très-étonné à la vue de ce petit plomb, dont pro-

» bablement il n'avait aucune idée. Lui en ayant » offert, il me refusa, et chargea son fusil à sa ma- » nière, en m'assurant qu'il allait satisfaire à mon » désir. Il partit, lâcha bientôt son coup, et me rap- » porta un oiseau de la même espèce, mais cette » fois entier, et n'ayant qu'une légère contusion sur » la poitrine, où il ne l'avait que légèrement touché. » Nous admirâmes son adresse et la justesse de son » coup d'œil; il nous assura que tous les paysans » tiraient avec la même habileté; qu'ils envoyaient » à Stokholm quantité de gélinottes, *Tetrao Bonasia*, » *Lin.*; et qu'ils préféraient ce genre de fusils à tout » autre, à cause de la petitesse de leur calibre qui » les rend propres à atteindre à une très-grande » distance, sans exiger une bien forte charge. »

(13) Petit animal qu'on croit être une martre. Kapo signifie aussi jeune fille.

(14) Les Lapons, ainsi que les Slaves, empoisonnaient toujours leurs flèches de combat.

(15) Coursiers infernaux. V. l'Introduction.

(16) Les Finnois embrassaient toute la nature dans un vaste culte. De là ce respect qu'ils avaient pour les fleuves, les lacs, les montagnes, etc. De là les épithètes qu'ils leur donnent. V. l'Introduction.

(17) Faut-il entendre par les trois filles de la nature les trois vierges qui engendrent le fer, dont il est parlé dans la quatrième runa? Cette interprétation nous paraîtrait un peu forcée. Il est des savants finnois qui ne voient dans ces expressions qu'une espèce de répétition poétique qui s'applique

à la mère ou à la femme et aux deux génies mentionnés d'abord. J'admettrais d'autant plus volontiers cette opinion qu'elle me paraît tout à fait conforme au génie de la langue finnoise.

(18) Royaume des morts, l'enfer. On l'appelle aussi Tuonela. V. l'Introduction.

(19) Nom donné au cheval de Wäinämöinen. Souvent la poésie finnoise multiplie les noms sur un même objet sans qu'en apparence il y ait aucun motif à ce changement. C'est un caprice de sa richesse.

(20) Idiotisme finnois qui se reproduira souvent dans le cours du poëme.

(21) La Norwège ou mieux la Laponie. Quelques-uns disent les environs d'Åbo.

(22) V. l'Introduction.

DEUXIÈME RUNA.

(1) V. l'Introduction.

(2) Dans ces régions glacées, tant que dure l'hiver, le chemin est partout. Celui qui a été assez heureux pour en rencontrer un bon, marque tous les arbres d'un coup de hache, comme les sauvages le pratiquent souvent en Amérique, et cela pour indiquer la route à ceux qui viendront après eux. On plante aussi, à cet effet, dans la neige qui couvre les lacs, des branches de sapin ou de bouleau, dont la ligne verdoyante dirige le voyageur. En Finlande et en Russie, sur toutes les routes où se trouvent des relais, il y a des poteaux plantés à chaque verste, avec un double écriteau dont l'un indique le nombre de verstes que l'on a faites depuis la station qu'on vient de quitter, et l'autre le nombre de celles qui restent à faire pour

arriver à la station qui suit. V. aussi l'Introduction.

(3) Toute cette runa respire l'amour de la patrie, et la sollicitude de l'hospitalité.

Cet amour de la patrie est remarquable surtout dans les peuples qui habitent les régions les plus reculées et les plus ingrates des terres boréales. Il semble que la nature captive davantage le cœur par ses aridités et par ses horreurs que par ses richesses et par ses charmes. On sait que le roi Christian VI désirant avoir un Lapon à sa cour, envoya à cet effet le missionnaire Leems en Laponie. Leems eut une peine infinie à trouver quelqu'un qui voulût se rendre aux désirs du roi. Enfin le jeune *Korsnas*, séduit par les promesses du missionnaire, se laissa embarquer et partit pour Copenhague. Là il fut entouré de tous les soins, de toutes les distractions capables de lui faire oublier sa patrie. Il n'en fut pas moins pris d'une nostalgie profonde qui l'emporta au bout d'une année. On pourrait ici multiplier les exemples. Du reste, sans aller si loin, nos Auvergnats, nos Savoyards, sont-ils captivés longtemps par les délices de notre grande capitale?...

On a beaucoup parlé de l'hospitalité des Russes, et quoi qu'aient dit certains écrivains hostiles, nous nous rangerons aussi du côté de ceux qui lui ont rendu hommage. Notre expérience et nos sympathies nous en font une loi. L'hospitalité des Finnois n'est pas moins remarquable. Tout voyageur a sa place au foyer de famille, sa part du repas, son lit de repos. Dans la haute société, cet instinct na-

tional vit toujours dans toute sa force; la civilisation, qui gâte tant les choses de la nature, n'a pu l'altérer.

Autrefois il existait en Finlande un usage singulier. Tout individu, se trouvant dans le besoin, pouvait recourir aux choses des autres, même par violence, à la condition de laisser sur place une valeur équivalente à celle de l'objet qu'il avait pris. Je citerai, à l'appui de ce que j'avance, la *runa* de saint Henri, l'apôtre martyr des Finnois.

« Deux enfants grandirent autrefois : l'un dans un champ de choux, l'autre dans la Suède. Celui qui grandit dans le champ de choux était Henri de *Hämee* (Tavastland); celui qui vécut dans la Suède était le roi Érik.

» Henri de *Hämee* dit à son frère Érik : « Je veux aller baptiser les régions non baptisées, les pays qui n'ont point de prêtres. »

» Le roi Érik dit à son frère Henri : « Mais si les lacs sont sans glace, si l'eau des fleuves n'est point enchaînée? »

» Henri de *Hämee* dit à son frère Érik : « Je ferai le tour du lac de *Kjulo*, je tournerai le fleuve recourbé. »

» Et il attela son cheval au traîneau, et il prit ses livres sacrés, et il marcha deux jours de printemps, deux nuits tout entières.

» Le roi Érik dit à son frère Henri : « Ici la faim va nous presser; nous n'avons ni nourriture ni boisson.

» Lalli habite au delà du golfe, nous y trouverons de quoi boire et de quoi manger. »

» Lorsqu'ils furent arrivés chez Lalli, Gertrude, la méchante hôtesse, parla, bavarda, mentit.

» Alors Henri de *Hämee* prit du foin pour son cheval, et laissa de l'argent à la place; il prit du pain dans le four, et laissa de l'argent à la place; il prit de la bière dans la cave, et laissa de l'argent à la place. Puis ils mangèrent, burent, se rassasièrent et partirent.

» Lalli revint à la maison. La méchante hôtesse parla, bavarda, mentit.

» Des hommes sont venus : il ont bu, ils ont mangé, ils se sont rassasiés; ils ont pris du foin pour leur cheval, et ils ont laissé du sable à la place; ils ont pris du pain dans le four, et ils ont laissé du sable à la place; ils ont pris de la bière dans la cave, et ils ont laissé du sable à la place.

» Le berger, couché sur les poutres, dit : « Tu mens, ne la crois point! »

» Lalli, l'homme corrompu, l'homme à la mauvaise origine, Lalli prit son arc, et se mit à la poursuite des voyageurs.

» Le serviteur fidèle, le malheureux serviteur dit : « J'entends du bruit près de nous, presserai-je le cheval? »

» Henri de *Hämee* dit : « Non, si l'on fait du bruit près de nous, ne presse point le cheval, ne le fais point courir. »

» Mais si l'on nous atteint, si nous sommes tués!

» Va près de cette pierre et écoute. S'ils m'atteignent, et qu'ils me tuent, recueille mes os dans la neige, mets-les dans un traîneau attelé d'un bœuf; là où le bœuf s'arrêtera fatigué, qu'on bâtisse une église, qu'on élève une chapelle, qu'on prêche à tous les hommes! »

» Le berger parla du haut de la poutre : « Où Lalli a-t-il pris ce chapeau? où l'homme mauvais a-t-il pris cette belle mitre? où ce porte-fourche a-t-il pris cette tiare d'évêque? »

» Alors l'homme désespéré arracha le chapeau de sa tête, et ses cheveux se hérissèrent; il ôta l'anneau de son doigt, et toute sa chair trembla.

» Enfin, le pervers, le meurtrier du malheureux évêque fut puni par le roi, par le seigneur de la terre (*a*). »

(4) Voyez l'Introduction.

(5) La propreté et le soin de la maison varient en Finlande suivant les localités. Nous avons déjà traité cette question à la note 8 de la première *runa*.

(6) Nom que porte Wäinämöinen. Voyez l'Introduction.

(7) Les Finnois ont des barques à deux planches ou à trois planches. Il n'est question ici que des planches qui forment le fond. Ainsi les dernières barques sont les plus larges.

(8) Les Finnois ont des coupes appelées *tuopi*.

(*a*) *Kanleletar*, partie historique.

Elles sont d'ordinaire en bois. Cependant plusieurs en possèdent en argent, dont ils se servent les jours de fête. Leur forme est celle d'un vase à deux anses, tel à peu près que ce que les blanchisseuses de la Bourgogne appellent *sapine*.

(9) On voit ici les trois choses qui sont le plus chères au souvenir du Finnois : le coucou, parce qu'il lui rappelle la douce mélancolie de ses bois; le coq, parce qu'il lui rappelle l'intérieur de sa *tupa* ; la vapeur du bain, parce qu'elle lui rappelle l'exercice régénérateur, qui tient une si grande place dans tout le cours de sa vie.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que le coucou est pour les Finnois ce qu'était la corneille pour les anciens Romains, un oiseau prophétique. Runeberg, le premier des poëtes modernes de la Finlande, dans son poëme fantastique des Nuits de la Jalousie (*Svartsjukans Nätter*), met en scène une jeune fille à laquelle la voix du coucou a promis un fiancé, sans que la promesse du prophète des bois ait été réalisée.

Ty brudgum löfte altid gökens stämma.....
. . . . . .
O Minna Skogsprofetens löfte svek.

(10) Il est souvent question du *sampo* dans les anciennes poésies finnoises. On n'est pas encore parvenu à s'accorder sur la nature de cet objet mystérieux. Le docteur Lönnrot veut y voir l'image du dieu *Jumala* ; d'autres en font un ornement mi-

raculeux, une nouvelle boîte de Pandore ; d'autres enfin, un instrument destiné tout simplement à moudre le blé ; c'est là la fonction la plus ostensible que le *Kalewala* donne au *sampo*. M. Victor Falk, savant dans les choses finnoises, prétend que c'est un anneau, figure allégorique de la civilisation et de l'agriculture qui furent introduites dans le pays par Wäinämöinen et son frère Ilmarinnen, ou bien un talisman précieux à l'aide duquel on pouvait se procurer toute sorte de bien-être. Cette idée jetterait un grand jour sur la philosophie du poëme.

(11) Les mœurs des jeunes Finlandaises sont très-pures. Cependant il existe entre les deux sexes des rapports très-intimes et d'une liberté qui passerait pour licence dans d'autres pays. On sait que les bains dépouillent tout mystère : les jeunes garçons et les jeunes filles s'y agitent tout nus. Bien plus, quand un jeune homme fait la cour à une jeune fille, il n'est pas rare qu'elle lui ouvre son lit, sans qu'il s'ensuive autre chose, pendant la nuit, qu'un tête-à-tête inoffensif. Sans doute qu'ici la puissance de l'opinion prête un grand secours à la vertu. Une jeune fille séduite est une jeune fille perdue : il faut qu'elle s'exile d'un lieu où désormais elle ne pourra plus s'établir. On raconte qu'en 1819 l'empereur Alexandre, faisant sa tournée en Finlande, fut frappé de la beauté d'une jeune paysanne, et voulut la voir en particulier. On ne sait ce qui se passa entre eux ; mais, depuis ce moment, la pauvre jeune fille s'est vue délaissée,

méprisée et condamnée à un célibat de toute sa vie.

Ces mœurs une fois connues, on ne s'étonnera pas, en lisant le poëme, de voir la belle vierge de Pohja promise à Ilmarinnen et couchée dans son lit comme une épouse.

Cependant, qu'on se garde de croire que dans ces froides régions du nord le cœur soit de glace et insensible à l'amour. C'est, au contraire, la patrie de l'amour profond, de l'amour rêveur, idéal, absolu, de l'amour tel que le conçoivent et que le sentent les grandes âmes. Quoi de plus suave, de plus pur que les poésies érotiques de Runeberg et des chantres du *Kanteletar?* Sans exclure le sensualisme, ils ne l'exploitent que comme élément inférieur, ou plutôt différent des poëtes de Rome et d'Athènes, qui l'ont matérialisé et en quelque sorte pétrifié; ils l'idéalisent, ils le pénètrent de la vie sublime et de toutes les voluptés de l'esprit : « L'amour est beau, dit un poëte finlandais, quand » il repose tendrement dans un cœur fidèle, em- » brassé par deux lèvres de pourpre; il est beau » quand, silencieux et pleurant sur une tombe, il » étreint dans ses bras la croix funèbre et arrose » les fleurs, gages de son souvenir ; mais il est plus » beau encore lorsque, dans la prière, il oublie les » voluptueux sentiments de la terre, les douleurs » de la poussière, et que, sur les ailes pures de la » colombe, il s'élève joyeux vers les régions de son » origine. »

Voici un fait étrange qui donnera une idée de la profondeur et de la constance de l'amour dans une jeune fille de Finlande.

En 1841, une jeune fille de *Kuopio* fut fiancée à un jeune homme qu'elle aimait. Quand vint l'époque du mariage, des raisons de famille s'élevèrent tout à coup qui le rendirent impossible. Pour plaire à ses parents, la jeune fille dut donner sa main à un autre. Elle vit se lever avec calme le jour de son hymen. Mais quelle en fut l'issue? Je laisse au poëte Berndtson le soin de la raconter. Voici la traduction de sa touchante ballade.

I.

« Vois, déjà le soleil du matin a éveillé la jeune fiancée! Elle sort de sa maison revêtue de l'habit nuptial. Partout où elle porte ses pas, des perles d'argent tremblent dans le gazon, et les fleurs des champs s'élèvent parées des beautés de l'été. Mais, hélas! les roses pâlissent si vite!

» Où vas-tu si pompeusement parée, au lever de l'aurore? A peine le soupir du matin murmure dans le bosquet de la colombe. » Ainsi disait sa douce sœur. « Mais la couronne de tes cheveux et ton brillant habit de noces ne vont pas bien avec les larmes de ta joue. Car les roses pâlissent si vite!

» Ma sœur, j'ai adressé une prière au Dieu puissant, et dans la prière les larmes vont bien avec

l'habit de noces ; mais la couronne que tu as tressée pour moi ne va point à mon cœur, je vais chercher des lis pour les mêler à mes cheveux. Car les roses pâlissent si vite !

» J'irai un instant dans le bois. Tu sais combien est cher à mon cœur chaque arbre, chaque fleur, chaque petit oiseau ! J'ai senti dans mon cœur le désir d'entendre le chant de l'alouette, je veux encore une fois, tandis que je suis fiancée, respirer le parfum de la forêt. Car les roses pâlissent si vite !

» Oh ! laisse-moi aller, ma sœur, et donne à ton amie un baiser ! Le temps fuit. Déjà la colombe soupire dans le bosquet. Mais si je tarde de revenir, dis à ma mère que je suis allée chercher des fleurs pour embellir ma couronne de fiancée. Car les roses pâlissent si vite !

II.

» Ainsi elle traversa le bois et arriva sur les bords du lac. Là un jeune homme était assis, seul, écrivant sur le sable. Son regard était froid et sombre, et l'on y voyait empreinte cette pensée : Le bonheur me hait et je suis exilé !... Oh ! les roses pâlissent si vite !

» Mais la fiancée posa doucement la main sur son épaule : « Pourquoi, mon bien-aimé, regardes-tu ton amie avec cet œil sauvage ? Ne suis-je point fidèle à mon serment, mon cœur n'est-il point à toi ? Ma joue est devenue pâle, mais c'est le chagrin qui l'a pâlie. Ah ! les roses pâlissent si vite ! »

» Tu viens si joyeuse, si calme, sous ton habit nuptial ! Tu parles de fidélité à tes serments, et tu es la fiancée d'un autre ! Adieu. Pour toi, mon amour n'a été que chagrins et que tristesse. Adieu, mon souvenir n'habite plus dans ton sein. Car les roses pâlissent si vite !

» Et le jeune homme voulut fuir ; mais elle saisit vivement la main de son ami et le conduisit vers la rive du lac. « Si ton cœur est fidèle, si ton amour n'est point froid, je ne me plaindrai point, je ne gémirai jamais de ce que les roses pâlissent si vite !

» Oh ! te souviens-tu comme jadis notre nacelle nageait, légère et sans douleur, sur ces belles vagues ? Ah ! laisse-moi encore une fois tenter ce doux voyage, et chante-moi encore ton chant joyeux, ton chant d'amour et de fidélité, malgré que les roses pâlissent si vite ! »

III.

» Et le jeune homme se balance sur les flots avec sa fiancée, et l'écho du bois répond à son chant. Ce chant montait vers l'azur avec une merveilleuse harmonie, mais de temps en temps une plainte se glissait dans sa joie. Ah ! les roses pâlissent si vite !

» Le silence s'étendit sur les vagues : alors la fiancée dit : « Veux-tu, mon ami, retourner encore aux chagrins de la vie ? Vois, je suis ta fiancée, tu me presses dans tes bras... Ici nous trouvons un refuge contre les peines, contre les douleurs, contre

tous les combats. Ah! tu le sais, les roses pâlissent si vite ! »

» Alors l'heureux amant pressa sur son cœur sa pâle fiancée et sourit ; et dans l'étreinte d'un baiser, ils s'abîmèrent tous les deux dans les flots... Mais quand la tempête vient troubler la paix du lac, elle porte vers les fleurs du rivage une douce plainte : Ah ! les roses pâlissent si vite ! »

(12) Voyez l'Introduction.

(13) Cette parure s'appliquait sur la poitrine à peu près comme les camées d'aujourd'hui. Elle était fort appréciée des paysannes finnoises. Il paraît que l'étain jouait autrefois, chez les peuples du Nord, un très-grand rôle dans les ornements de toilette. « Les Lapons, dit Acerbi, portent des ceintures garnies d'ornements en étain ; on attache à la partie antérieure une poche pour renfermer le tabac à mâcher. A la partie postérieure de cette ceinture pendent plusieurs lanières de cuir, ornées de perles d'étain, pour porter des clefs ou autres choses, telles, par exemple, qu'une gaîne avec son couteau ; chaque lanière est garnie d'anneaux. Ce sont les femmes qui font ces ceintures ; elles en décorent le dehors, comme on vient de le dire, avec des plaques d'étain et elles garnissent le dedans avec des peaux (*a*). »

Malgré que la civilisation et les raffinements qu'elle entraîne à sa suite fussent encore incon-

(*a*) *Voyages au cap Nord*, t. III, p. 45.

nus aux peuples finnois, on voit cependant qu'ils n'ignoraient point les objets de toilette, principalement ceux qui relèvent la beauté des femmes. Notre poëme nous en offrira plus d'une preuve. Le cabinet de Christiania, entre autres richesses dues aux fouilles des antiquaires, possède quantité de bracelets et d'amulettes à suspendre au cou, des agrafes, des bandeaux, bracelets, bagues d'or et d'argent, des perles et autres bijoux en verre, en ambre, etc. (*a*).

(14) Même région que Pohjola, ainsi appelée de *Saari* (île), peut-être parce que *Pohjola* était comme une île située aux extrémités septentrionales.

(*a*) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, par P. Victor, p. 63.

TROISIEME RUNA.

(1) La vierge de *Pohja* joue un grand rôle dans le poëme. On peut la regarder comme un des types de la jeune fille finnoise.

(2) Carder, filer la laine est une des occupations principales de la femme finlandaise. C'est aussi sur elle que reposent tous les soins domestiques. Les hommes vont à la chasse, à la pêche, et s'occupent des affaires extérieures de la famille. Cependant i n'est pas rare de rencontrer des femmes qui remplissent des travaux affectés d'ordinaire à l'autre sexe. Ainsi on en voit souvent, sur le bord des rivières de passage, offrir aux voyageurs le service de leurs canots, qu'elles font manœuvrer avec l'habileté des pilotes les plus exercés.

(3) Ce n'est pas seulement chez les anciens grecs

que des travaux pénibles et difficiles étaient proposés à ceux qui aspiraient à quelque but glorieux. Le même usage existait chez les peuples du nord. Mais ici les travaux proposés ont toujours un caractère plus énigmatique. Il semble que la magie dont ils développaient si fort la puissance devait présider sans cesse à leurs inspirations. Les proverbes et les énigmes finnois sont nombreux et d'une originalité piquante. Nous espérons les faire connaître un jour.

Nicander dans son grand drame intitulé *le Glaive runique*, met en scène deux enfants : *Are* et *Thore*, qui se proposent des énigmes.

ARE.

« L'*hôte* arrive dans la *maison*, la maison passe à travers l'*hôte*, et le convive reste dans l'*hôte*. Explique cette énigme. »

THORE.

« Explique-la toi-même. »

ARE.

« La *maison* c'est la mer, l'*hôte* c'est le filet à travers les mailles duquel passe l'eau de la mer, et le *convive* c'est le poisson qui reste dans le filet. »

ARE.

Gästen kommer i ett hus,
Huset genom gästen far
Värden blir i gästen grar.
Tyd mig gåtan utan krus.

THORE.

Lös gåtan sjelf. . . . . .

ARE.

Sjön huset är, och gästen är ett nät,
Och värden fisket, som i nätet fastnar (*a*).

(4) Voyez l'Introduction.

(5) Voyez l'Introduction.

(6) Il s'agit ici de la science magique, car chez les peuples du nord, la magie possédait la science des remèdes, et la puissance de guérir. Voyez l'Introduction.

(7) Nous avons déjà dit que les Finnois donnent ordinairement à leurs traîneaux une teinte brune.

(8) La *runa* parle sans doute ici des perles qui ornaient le manche du fouet de *Wäinämöinen*. Les perles ne sont pas rares en Finlande, et chacun peut en pêcher à loisir. « Au pays où je suis né, » auprès des torrents écumeux de Kantua, dit ma» demoiselle Bremer, la moderne romancière du » nord, j'allais souvent, dans mon enfance, pêcher » des perles, lorsque la chaleur de l'été avait dimi» nué l'eau. Il me semble encore sentir l'onde fraî» che et claire mouiller mes pieds; il me semble voir » ces coquillages riches de perles que la cataracte » jetait çà et là sur le sable. Je les rapportais avec » empressement sur la rive, et lorsque je trouvais » les perles renfermées dans leur sein, quelle joie! » Souvent, il est vrai, ils étaient vides, ou bien les

(*a*) *Runesvärdet*, 2e act. sjunde Uppträdet.

» perles n'étaient qu'à demi formées, ou même bri-
» sées; mais quelquefois aussi j'en trouvais de vrai-
» ment belles. »

Les perles finlandaises sont parfaitement polies et d'une couleur grisâtre.

Les orfévres du pays s'en servent pour monter des épingles, qui ne sont pas sans un certain charme original.

(9) Chez les paysans finnois, de même que chez les paysans russes, on voit au-dessus du foyer, à droite ou à gauche de la cheminée, une espèce de plate-forme supportée par des poutres, ou même voûtée, qui sert de lit. On y étend, en guise de matelas, quelques vieilles peaux de moutons, mais point de couvertures; la chaleur du feu les rend superflues. Les enfants couchent d'ordinaire sur le pavé, n'ayant souvent pour tout sommier, draps et couvertures, que les vieux haillons de leur mère. Que de fois il m'est arrivé, tandis que je parcourais ces contrées, d'entrer pendant la nuit dans des maisons dont le sol jonché d'enfants endormis exhalait une odeur fétide et repoussante! Du reste, ceci ne s'applique qu'aux pauvres gens. Ceux qui jouissent de quelque aisance ont habituellement des lits propres et commodes.

On trouve dans certaines localités des berceaux d'une forme tout à fait originale. C'est une petite planche suspendue, aux quatre angles, par quatre cordes attachées ensemble à l'extrémité d'une longue perche, fixée par l'autre bout à l'une des solives du

plafond ou du toit. Un petit matelas est étendu sur cette planche, qui sert de couche au nourrisson. Quand la mère veut l'endormir, elle n'a qu'à imprimer à cette espèce de hamac un léger mouvement.

(10) Voyez l'Introduction.

QUATRIÈME RUNA.

(1) Sans doute que la *runa* fait ici allusion à quelque grande sécheresse. Les régions boréales sont d'autant plus exposées à ce fléau, que le soleil d'été demeurant plus longtemps sur l'horizon, y verse avec plus d'intensité et de profondeur la chaleur de ses rayons.

(2) Dès les temps les plus reculés, les Finnois ont été d'habiles travailleurs de fer. Suivant les traditions, c'est d'eux que les Scandinaves ont appris l'art du forgeron. Cependant il est à croire que les fabriques de fer n'ont été vraiment établies en Finlande qu'après sa réunion avec la Suède, qui lui fournissait à bas prix les produits de ses mines. Du reste, le sol finlandais est lui-même admirablement riche en fer. On en trouve non-seulement dans les

veines des rochers, mais encore dans les marais et dans les lacs. A l'entrée du village de *Kemi*, et près de *Paldamo* et de *Kalajoki*, on trouve aussi quantité de sable noir imprégné de fer. En 1835, vingt-cinq mines de fer étaient ouvertes dans l'intérieur du pays ; à la même époque quinze fonderies étaient en activité, alimentées non-seulement par les mines de Finlande, mais encore par celles de Suède et de Russie. L'exploitation du fer est une des grandes ressources des Finlandais : ils en ont exporté, en 1840, pour 1,097,500 roubles assignats. Cette industrie marche toujours en progressant, et depuis que M. Nordjköld, chimiste distingué, a trouvé le secret de purifier le fer de tout alliage de soufre et autres substances hétérogènes, on a tout lieu d'espérer qu'elle deviendra une des plus célèbres de la Finlande.

(3) Voyez l'Introduction.

(4) Cette manière de s'exprimer est familière à la langue finnoise. On en trouve de fréquents exemples dans les runas.

(4) Il s'agit ici de la blessure de *Wäinämöinen*. C'est sans doute cette idée dominante dans la *runa* qui la porte à peindre le fer sous des couleurs aussi lugubres, et à ne nous montrer en lui qu'un être de malédiction et d'ignominie.

(6) Ganander, outre *Luonotaret*, les trois vierges dont nous avons déjà parlé, donne encore au fer pour père *Vuolangoinen* ou *Vuolainen*, et pour nourrice *Ruojuatar*.

(7) *Kalma* signifie odeur de cadavre. Crime de *Kalma*, c'est donc le crime qui donne ou peut donner la mort.

(8) Le fleuve infernal de la mythologie finnoise. Voyez l'introduction.

(9) L'enfer. Ce mot est scandinave, et a passé dans l'idiome finnois, sans perdre sa signification première, car les sectateurs d'Odin appelaient aussi leur enfer *Helvete* (séjour de *Hel*). Voyez l'Introduction.

(10) Il paraît que les anciens Finnois connaissaient déjà l'art de guérir les blessures par la ligature des veines. Ce fait est remarquable.

(11) Le climat de Finlande, dit M. le professeur Rein (*a*), apporte un grand obstacle à la culture des arbres et des plantes. On ne trouve guère de jardins potagers que dans le voisinage des villes, et à la campagne chez les personnes de condition. Les vergers ne se rencontrent que dans la partie méridionale du pays : le pommier, à Åbo, dans le Nyland, et dans le gouvernement de Wiborg ; le poirier dans le Nyland, surtout du côté de Borgå, où l'on voit aussi mûrir la prune et la crèque. La cerise se cueille dans les gouvernements méridionaux et en Tavastland : à Wasa et à Jacobstad, en Ostrobothnie, on la regarde comme une rareté. Les serres chaudes sont peu répandues. Le jardin bota-

(*a*) Statistik Teckning af Storfurstendömet Finland. Helsingfors, 1843.

nique d'Helsingfors en possède d'assez vastes, riches de plante exotiques les plus précieuses. Depuis quelques années il existe à Åbo une société d'horticulture dont les efforts et les travaux obtiennent tous les jours de nouveaux succès. On cultive en Finlande la groseille rouge et verte, la fraise, la framboise, l'airelle, etc. Parmi les arbres, les principaux sont le chêne, l'orme, l'aubépine, le prunellier, le genévrier, le frêne, et surtout le sorbier, le pin, le sapin et le bouleau. Parmi les plantes du pays, on en compte trois cent trente-cinq propres à la médecine.

(12) On ne trouve aucune donnée chez les Finnois qui puisse nous indiquer ce qu'ils entendaient par mère des éléments. Peut-être la runa veut-elle simplement désigner par là les génies qui présidaient à leurs fonctions, et qui sont ainsi, en quelque sorte, les mères, les auteurs de leur action. Ne pourrions-nous pas dire encore que les mères des éléments sont les trois vierges génératrices du fer?

(13) Herran est évidemment le mot suédois Herre, qui signifie aussi seigneur. Il est tout naturel que le contact qui a existé presque toujours entre les Finnois et les Suédois ait réagi sur leur langue. On pourrait ici multiplier les exemples.

(14) Voyez l'Introduction.

CINQUIEME RUNA.

(1) Dans la langue finnoise, l'or est le symbole de la beauté, de l'amabilité, de la richesse, de la splendeur ; de même que le feu, de la grandeur, de l'activité, de la puissance!... Une chose d'or est aussi une chose chérie, à laquelle on tient par le cœur.

(2) L'original dit : « Pourquoi portes-tu ton chapeau oblique, *Kaiken Kalella Kupärin ?* C'est là, chez les Finnois, la marque d'une profonde tristesse.

(3) La jeune Finlandaise offre un type de femme tout à fait à part. Elle est belle, mais de cette beauté qui affecte plutôt l'âme que les sens de celui qui la contemple. Sa taille svelte, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus ont une expression d'idéal qu'on ne peut définir. Elle est pâle. Un nuage de

douce tristesse ombrage habituellement son front. Il s'exhale de son être comme un parfum de mélancolie qui s'épanche sur tous ceux qui l'entourent. Son cœur est sensible, mais il est fort. L'amour qui le pénètre est profond, dévoué, sublime. Quelle tendre délicatesse! quelle générosité courageuse! quelle étonnante longanimité! La jeune Finlandaise devine la vie avant d'en avoir soulevé le voile; elle affronte la destinée qui la menace, et supporte sans se briser d'effrayantes douleurs. Cependant, malheur à celui qui l'offense ou par qui elle se croit offensée! L'injure vraie ou illusoire vivra éternellement dans son souvenir: quand elle pourra se venger, elle se vengera. Il y a du corse dans le jeune cœur finlandais: cette nature, malgré tous ses charmes, est encore inculte, sauvage; il lui faut la sombreur des forêts, le fracas des cataractes, le bruissement lugubre des bouleaux, les brouillards et les tempêtes. Mademoiselle Bremer fait ainsi parler une jeune Finlandaise amenée de son pays dans les salons suédois: « Ah! cette jeune fille sauvage qui avait » grandi avec les vierges de Finlande, dont la vie » s'était écoulée au sein des bois et des prairies, des » montagnes et des torrents, et dont les rêves » étaient aussi sauvages, aussi étranges que la na- » ture qui l'avait vue naître, cette jeune fille n'était » point faite pour les salons, ni pour les grâces » françaises. Enlevée aux frais déserts de son en- » fance, pour être transportée dans une riche de- » meure, où de grandes glaces répétaient à l'envi

» tous ses mouvements, et semblaient imiter, en se » moquant, toute libre expression qui n'était pas » empreinte d'une grâce moelleuse et étudiée, elle » était devenue timide, timide devant elle-même, » timide devant les autres, timide surtout devant la » maîtresse de la maison. On m'appelait la jeune » Tartare (*a*). »

(4) Chaque paysan finnois possède une maison de bains dans l'enceinte de son habitation. Un chemin particulier y conduit. Nous parlerons plus tard de l'usage du bain en Finlande.

(5) Surnom que les Finnois donnent au chien.

(6) Outre la maison qu'ils habitent, les Finnois ont encore, dans la même enceinte, une sorte de garde-meuble où ils conservent leurs provisons et leurs effets.

(7) Voyez deuxième Runa, note 11.

(8) Voyez l'Introduction.

(9) Nom que portait aussi Pohjola.

(10) *Itä*, le vent d'est; *Läusi*, le vent d'ouest; *Etelä*, le vent du midi; *Pohjanen*, le vent du nord.

(11) D'après cette donnée de la *Runa*, il paraîtrait assez clair que le *sampo* devrait s'entendre d'un instrument propre à moudre le blé. Mais la suite du *Kalewala* amènera d'autres difficultés qui nous forceront encore à rejeter cette interprétation et à demeurer dans le doute. C'est pourquoi nous éviterons de trancher la question.

(*a*) *En Dagbok*, p. 25.

SIXIÈME RUNA.

(1) Le serpent joue un grand rôle chez les peuples du nord. Les Scandinaves gravaient sur sa peau leurs caractères runiques. Pour eux, le serpent devait être un symbole de terrible puissance; car, suivant leur mythologie, le globe de la terre est étreint par le monstrueux *Midgärds orm* (le serpent de Midgärd); et les murs de Narstrand, le château des tourments, sont faits de serpents entrelacés dont le venin abreuve éternellement les êtres qui n'ont point expié leurs crimes.

Quant aux Finnois et aux Lapons, on conçoit aussi qu'ils aient eu le serpent en honneur. Ces peuples d'énigmes et de proverbes trouvaient en lui le symbole de l'astuce et de la finesse; leur magie surtout s'inspirait de sa puissance fascinatrice,

et s'aidait de son secours. Voilà pourquoi la mythologie finnoise crée des génies spéciaux pour veiller sur les serpents et leur donne une déesse pour nourrice.

Les serpents étaient aussi en grand honneur chez les anciens Slaves. On leur faisait des sacrifices de lait et d'œufs ; il était défendu de leur faire aucun mal, et quelquefois même on punissait de mort ceux qui avaient commis quelque attentat contre ces dieux protecteurs.

Encore aujourd'hui, dit un journal polonais, dans quelques contrées de la Pologne, les paysans ont un très-grand soin de donner du lait et des œufs à une sorte de serpents noirs qui se glissent dans leurs demeures infectes et humides, et ils seraient désolés si l'on faisait le moindre mal à ces reptiles. On est si bien accoutumé à se trouver dans leur compagnie, que les enfants même n'en ont pas peur, les caressent et boivent dans les mêmes vases. (Journ. de littér., année 1782, n° 7.)

(2) Fils de Turya, ou Norwégien-Lapon.

(3) La mort. V. l'Introduction.

(4) Le missionnaire danois, Canute Leems, qui vécut dix ans chez les Lapons, a laissé, sur la langue de ce peuple, des notions que nous croyons devoir reproduire. Nous les emprunterons au voyage d'Acerbi, « La langue des Lapons paraît en-» tièrement distincte de toute autre à laquelle on » pourrait la comparer, excepté la finnoise, avec » laquelle elle a quelque analogie, moins grande

» cependant que celles du danois avec l'allemand : » elle s'en distingue par certaines particularités qui » tiennent assez de l'idiome hébreu ; mais le mis- » sionnaire ne prend pas pour cette raison sur lui » d'affirmer qu'elle dérive de l'hébreu. Il renvoie à » la préface d'une grammaire lapone qu'il a publiée, » à cause de quelques mots et expressions qui sem- » blent indiquer une dérivation du grec et du latin ; » mais il admet qu'il ne suit pas de là que ces » mots soient réellement des termes grecs et la- » tins transportés dans le langage lapon ; ils peu- » vent, malgré cette ressemblance, appartenir au » langage naturel des pays lapons ; et quoique le la- » pon contienne nombre de termes très-ressem- » blants au finnois et au danois, pour parler plus » exactement, au norwégien ou norsk, il diffère tel- » lement de ces langues dans la manière générale » de parler, qu'en prononçant certains mots, le La- » pon, le Finlandais et le Danois ne pourraient s'en- » tendre entre eux, en supposant que chacun em- » ployât son propre dialecte.

« La langue lapone, observe le missionnaire, a » été si peu étudiée par les étrangers, qu'à peine » est-elle entendue même des Norwégiens, qui vi- » vent sur les frontières de la Laponie, quoiqu'elle » ne mérite pas moins d'être soumise à des règles » fixes de grammaire et rendue intelligible aux na- » tions éloignées que les autres langues de l'Europe : » ce qui la rend recommandable est une élégante » concision qui exprime en un seul mot ce qui, en

» d'autres langues, en demanderait plusieurs. Par » exemple, mon petit pain, se trouve rendu par le » seul mot lapon *laitbaziam*. Ce mot peut s'analyser » de la manière suivante : il dérive du nom substan- » tif *laibe*, pain, le diminutif est *atz*, et le pronom est » *am;* mais le lapon admet une commutation de » consonnes, notamment des labiales *b* et *p*, *b* et *m*, » *f* et *v* ; les gutturales *q* et *k*; les dentales *s* et *r* ; les » linguales *d* et *n*, *d* et *t*; les labiales *f* et gutturales » *k* sont aussi commuées en d'autres. Les lettres *g*, *n*, » jointes dans la même syllabe, se prononcent avec » aspiration.

» Il paraîtra étrange que dans le lapon, les noms » des fluides, des métaux, des grains, des herbes et » des fruits, ne soient tous exprimés qu'au pluriel. » Ce langage abonde en diminutifs qui contribuent » à lui donner de la grâce et de l'expression. Quand » un Lapon s'adresse à un paysan norwégien, il lui » dit : *Passevelje*, c'est-à-dire, mon compagnon, » mon ami ; si c'est une femme qui aborde une Nor- » wégienne, elle lui dit : *Passesoaba*, c'est-à-dire, » sainte sœur.

» Les rennes qui sont les plus estimés, et qui » sont conséquemment de la plus grande valeur, » sont ceux que l'on a coupés. Ils surpassent les » autres en volume et en graisse ; ils sont d'une » grande utilité et d'un bon revenu pour les pro- » priétaires : de là les phrases suivantes, comme » celle-ci, quand ils veulent dire que quelqu'un » mérite la plus haute considération : *Vœrtzejetz*,

» c'est-à-dire, *il* ou *elle* est absolument un renne » coupé. Quand un certain Lapon, juge de paix » dans le Lerman, nommé Porsanger, était en train » de se vanter, il ne disait autre chose que *Heerge « Zhiouga*, je suis un renne coupé. »

(5) La mythologie finnoise embrassait, en quelque sorte, dans un vaste culte, tous les êtres de la nature. Mais elle vénérait d'une manière plus spéciale les grands phénomènes, les imposantes manifestations de la force. Ainsi la cataracte finlandaise, si puissante, si majestueuse, devait nécessairement être pour elle un objet sacré.

(6) Ainsi les Finnois connaissaient aussi les armes défensives : sans doute ils les avaient empruntées des Scandinaves, ou même des peuples orientaux à travers lesquels ils avaient passé.

(7) Pièce de bois recourbée attachée à l'extrémité du timon et couronnant la tête du cheval.

(8) Espèce de hangar suspendu qui sert de poulailler.

(9) Nous avons déjà dit que les maisons des Finnois étaient construites en bois : entre les poutres grossièrement taillées, qui en forment les parois, ils ont soin de mettre une couche de mousse bien sèche, afin que l'air ou l'humidité ne puisse pénétrer dans l'intérieur. Il en est qui remplacent avantageusement la mousse par de vieux câbles de vaisseaux.

(10) Surnom que les Finnois donnent au chien.

(11) Probablement la mer glaciale.

(12) Un des grands fleuves de la Norwége.

SEPTIÈME RUNA.

(1) Il est impossible de rendre, dans notre langue, toute la liberté de l'original. Voici les vers de la runa :

» *Anna akha tyttöasi*
» *Sekä nuorta morsianta*
» *En tuorta pahoin pitäisi;*
» *Sulisjäni syöessäni,*
» *Kasissäni käyessäni*
» *Selässäni seistessäni*
» *Muatessa mahani alla.* »

Les chantres du Kalewala disent les choses de la nature simplement et sans voile. N'est-ce pas une preuve de l'innocence et de la pureté des mœurs des peuples dont ils racontent l'histoire? La Bible a-t-elle un autre langage?

(2) Espèce de longs patins en bois que les Finnois et les Lapons attachent à leurs pieds, et avec lesquels ils s'élancent, sans crainte, sur les collines, les lacs et les plaines couvertes de neige.

(3) C'est-à-dire, enfant de la région du bien. V. l'Introduction.

(4) Le diable porte aussi le nom de Jumala. Cette expression n'était donc, chez les Finnois, qu'un mot appellatif convenant à tous les dieux ou génies bons et mauvais. Voyez l'Introduction.

(5) Cette description de l'Élan d'Hiisi nous offre un des exemples les plus bizarres des créations de la mythologie finnoise. Quant aux coquilles à perles, voyez Troisième runa, note 8.

(6) On appelle ainsi la tente des Lapons, de même que la chambre où l'on fait chauffer l'eau du bain, et quelquefois cuire la viande destinée au repas.

Nous donnerons ici quelques détails relatifs aux habitations des Lapons et à leur manière de vivre, empruntés, comme le précédent, au missionnaire danois Canute Leems.

« Les huttes des Lapons côtiers, comme celles de » ceux qui habitent les bois, sont appelées *laume* » *guatte :* elles sont construites avec quatre perches » courbées en ovale, une petite porte et une ou- » verture au sommet pour laisser passer la fu- » mée ; elles sont couvertes d'écorce de bouleau et » de mottes de terre. Pour y entrer, il faut se ployer » extrêmement, et en dedans il n'est pas possible » de s'y tenir debout, excepté peut-être au milieu,

» où l'on fait du feu directement au-dessous du trou
» qui est au sommet. La famille s'assied autour de
» ce feu, sans faire attention à cet inconvénient :
» tout l'intérieur est tapissé de branches de bois.
» Au milieu de la hutte sont deux piles de pierres
» grossièrement élevées à une distance égale et pa-
» rallèle l'une à l'autre, en face de la porte, à l'ex-
» trémité opposée de la hutte; ce lieu est pour le
» foyer; aux quatre coins sont fixés autant de pieux;
» ces pieux servent à supporter deux traverses, sur
» lesquelles plusieurs morceaux de bois sont placés
» en travers. C'est sur ceux-ci qu'ils attachent une
» crémaillère pour supporter leur marmite. Avant
» de se livrer au sommeil, les Lapons ont fort grand
» soin d'éteindre le feu, et après qu'il n'y a plus de
» fumée, ils grimpent sur le haut du toit et placent
» une planche sur le trou. Nous avons déjà dit que
» la hutte est divisée dans son centre par deux piles
» de pierres, pour former un foyer. Cette division
» s'étend vers la porte jusqu'à l'autre côté de la
» hutte, par le moyen de quatre morceaux de bois
» de bouleau de longueur convenable. Cette dispo-
» sition laisse deux places vides dans le centre, outre
» celles du feu. Celle qui est vers la porte sert de
» bûcher; celle qui est au delà est l'endroit où se
» serrent les ustensiles de cuisine, les vaisseaux de
» cuivre destinés à contenir l'eau de neige, néces-
» saire pour la boisson. Il y a encore deux espaces
» vers les côtés de la hutte, à droite et à gauche du
» foyer. Le premier, près de la porte, s'étend là où

» commence le foyer; le second occupe l'étendue » du foyer, et le troisième succède à la séparation » où les vases et les marmites sont placés. On » peut appeler chambres tous ces compartiments » de la hutte, car c'est dans elles que dort la fa- » mille, de la manière que nous le dirons ci-après.

» Sur le plancher de tous ces compartiments ou » divisions, est étendue une peau de renne, comme » un tapis, pour qu'en s'asseyant dessus, la famille » n'éprouve aucun malaise des branches dont elle » a jonché le terrain. Lorsqu'un Lapon se retire » chez lui pour se reposer, voici l'arrangement ob- » servé dans l'intérieur : s'il n'y a qu'une famille » dans la hutte, le mari et la femme prennent un » côté des trois divisions, l'autre côté est réservé » aux enfants et domestiques; si, d'un autre côté, » les enfants et les serviteurs sont obligés de dormir » dans le même côté que le maître et la maîtresse, » l'ordre des lits est ainsi : le mari et la femme » prennent l'extrémité au delà de la porte, place » regardée comme la plus honorable, et qu'on ap- » pelle *boshio-kiaeshie*; les enfants dorment dans la » partie du milieu, ou, comme ils disent, dans le » *gask-loido*, près le foyer, et les domestiques occu- » pent la division près de l'entrée ou sur la *kiaeshie*.

» S'il arrive qu'un missionnaire passe la nuit » chez eux, on lui donne la meilleure de ces cham- » bres, et l'homme et la femme alors quittent leurs » huttes, et cela tout le temps que l'homme pieux » reste parmi eux.

» Quand deux familles occupent la même hutte, » le vide du derrière de la porte ou le bûcher, le » foyer et l'espace opposé à lui, à l'autre bout, où » est la batterie de cuisine, sont en commun aux » deux familles. Quoiqu'ils soient ainsi en commu- » nauté, il arrive rarement des disputes ou que- » relles entre elles; et la conduite de ces peuples » simples est alors un exemple frappant de cordia- » lité et de fraternité pour les habitants des grandes » villes, qui, communément, regardent les Lapons » comme bien peu supérieurs aux sauvages.

» Les moutons et autres troupeaux ont un local » qui leur est assigné près de la hutte; ils y entrent » par la même porte que la famille dont ils font par- » tie. Les Lapons côtiers ont près de leur hutte un » local pour le fourrage; la construction de ce local » ne demande pas plus de génie que la maison. Ils » fixent trois rangées de pieux sur le sol, comme » pour en faire un mur; ils y disposent ensuite » quelques traverses qui se croisent à une certaine » hauteur du terrain. C'est sur ces traverses qu'ils » mettent leur foin, en le pressant autant qu'ils » peuvent; ils en entourent particulièrement le » sommet des poteaux, dont le haut reste encore » visible : ainsi il reste sous le foin deux espaces » vides, divisés, comme il a été dit, par les rangées » de pieux; on les appelle, en langage du pays, *itre* » ou *lap*. Les Lapons conservent, de cette manière, » leur foin tout l'hiver; car la pluie qui tombe en » cette saison n'est pas assez considérable pour le

» mouiller, et la neige n'en peut guère endommager » que le dehors. C'est dans l'espace qui est entre ce » foin et le sol que les Lapons suspendent leur vê- » tement, qu'ils gardent leurs peaux de rennes, » leur poterie et autres ustensiles de ménage.

» Les tentes d'hiver des Lapons montagnards » diffèrent peu de la hutte que nous venons de dé- » crire, excepté que le montagnard a une autre ma- » nière de disposer sa cuisine que le premier. Le » montagnard, en écartant la neige pour former un » plancher à la tente qu'il veut élever, en forme une » sorte de muraille circulaire, de manière à entou- » rer son habitation. Les pieux qui supportent la » couverture de laine de sa tente sont fichés dans » cette muraille, et une sorte de solives traversant » le sommet des pieux principaux, soutient la cré- » maillère à laquelle tient la marmite ; la pièce de » laine qui couvre la tente est faite de deux mor- » ceaux joints ensemble par des fiches de bois ; la » porte de la hutte est coupée, en forme de pyra- » mide, d'un morceau d'étoffe de laine étendu et » soutenu sur une fourche de bois ; les traverses sont » l'âme de la porte, qui est jointe à la tente seule- » ment par un morceau de cuir à son sommet ; les » côtés de la porte sont joints à quelques légers bâ- » tons qui, fichés dans le sol, en constituent les » deux montants. Un côté de la porte s'arrête à un » de ces montants, selon que le vent souffle, de ma- » nière à prévenir toute admission d'air dans l'in- » térieur de la tente, qui pourrait occasionner une

» augmentation de fumée. De cette manière, on ne » peut entrer dans la tente que par le côté opposé » au vent.

» Les Lapons montagnards ont coutume de con- » struire quelques tentes dans les bois où ils vont » chaque jour à la recherche du chauffage. Ayant » coupé un arbre, ils le tirent eux-mêmes vers la » porte de leur tente, où ils le dépouillent de toutes » ses branches, et mettent de côté les plus gros » morceaux pour leur feu. Quand ils se disposent » à allumer celui-ci, ils ramassent les tisons et » charbons dans un morceau d'écorce de bouleau, » les couvrent ensuite de feuilles sèches et de petites » bûchettes. Le bois qu'ils mettent par-dessus est » pour la plupart du temps verd et tout couvert de » neige et de glace ; il jette, aussitôt qu'il com- » mence à s'allumer, une épaisse fumée, que rend » encore plus insupportable la vapeur désagréable » que rend le bois mouillé. Toute la tente est pen- » dant un temps remplie d'une vapeur qui sent la » poix, tellement que toute personne qui n'y serait » pas accoutumée courrait le risque d'y perdre la vue. » A mesure que la flamme prend, la fumée se dis- » sipe, mais le haut de la tente en est toujours rem- » pli ; et si le vent est violent, elle est repoussée » dans l'ouverture qu'on avait pratiquée pour lui » donner issue. Quand un Lapon montagnard se » retire pour dormir, il n'éteint point son feu, qui » lui tient lieu de lampe et lui donne autant de lu- » mière qu'il lui en faut alors. Le Lapon des mon-

» tagnes, à quelque distance de sa tente, a encore » l'habitude de se faire une petite cabane en plaçant » quelques perches sur des pieux qu'il enfonce en » terre ; il en couvre le dessus avec des branchages. » Ce petit endroit tient lieu de magasin pour ses » peaux de rennes et ses ustensiles de ménage.

» Sa tente d'été ressemble, sous tous les rapports, » à celle dont il fait usage l'hiver, excepté qu'il l'é- » lève sur le haut des montagnes, à la portée des » hauteurs froides où ses rennes peuvent aller au » pâturage; la couverture en est d'une pièce de » grosse serge ; son contour n'a aucun rempart » qu'on puisse comparer à celui que lui compose la » neige pendant l'hiver. La petite tente d'usage aux » chasseurs qui font de grands voyages à la pour- » suite des rennes est d'une grosse étoffe appelée » dans leur langage *lawo*. Quand il a intention de » la tendre, il commence à débarrasser le terrain » de la neige, jusqu'à ce qu'il parvienne au sol nu, » sur lequel il étend de petites branches coupées » aux arbres des environs, et il dispose la neige de » manière à s'en faire un rempart de tous côtés : il » taille alors un nombre suffisant de perches, qu'il » enfonce dans la neige, et les dispose obliquement, » pour les faire rencontrer par le haut, où il les » attache avec une corde ; ensuite il couvre le tout » d'une pièce de grosse étoffe, réservant toujours » une ouverture pour le passage de la fumée. Il fait » son feu sur les pierres qu'il ramasse dans l'espace » de terrain qu'il déblaye. Ce feu alors lui sert pour

» faire sa cuisine, qu'il apprête dans un pot faisant » partie de son ménage. Le Lapon côtier fait usage » d'une tente assez pareille à celle que nous venons » de décrire, toutes les fois qu'il voyage sur mer » dans son canot, et qu'il est forcé d'aborder au ri- » vage, à cause du mauvais temps; il est contraint » de recourir à ce moyen à raison du manque d'ha- » bitation sur toute la côte.

» Les Lapons montagnards et côtiers font usage » de petits appentis pour conserver leurs provisions » et ustensiles de ménage qui ne sont point d'un » besoin journalier ; ils sont construits sur des piè- » ces de bois qui s'élèvent à fort peu de hauteur du » sol. Les côtiers les placent près de leur domicile ; » les montagnards, dans les bois.

Après avoir longuement décrit les huttes et tentes des Lapons montagnards et côtiers, M. Leems continue à parler des habitations des paysans de la Norwége et de la Laponie. « Ces habitations, dit-il, for- » ment autant de chétives cabanes, dont l'enceinte » ou muraille est faite de bois, et le toit de mottes » de gazon : on n'y voit aucune cheminée, et sous ce » rapport ces maisons diffèrent des huttes des autres » paysans, mais elles ont un passage pour la fumée, » à travers nombre d'ouvertures pratiquées sur les » côtés, lesquelles ouvertures tiennent également » lieu de fenêtres pour le passage de la lumière. Le » foyer est pareillement construit avec un morceau » de pierre en forme de four : on y allume le feu tous » les jours ; la porte et les trous sont tenus ouverts,

» pour que la fumée puisse y passer. Le feu étant » bien consumé, et les pierres qui composent le » foyer bien échauffées, c'est alors qu'ils tiennent » fermées les portes et les ouvertures, pour main- » tenir assez de chaleur jusqu'au jour suivant, » qu'ils chauffent de nouveau ce four. Les paysans » norwégiens ont l'habitude de s'éclairer avec des » morceaux de bois de sapin, qu'ils allument pen- » dant l'obscurité de la nuit. L'intérieur de leur » hutte est pavé de pierres aussi douces qu'ils peu- » vent se les procurer.

» Le lait de renne est la base de la nourriture des » Lapons; il y a deux manières de l'assaisonner, » selon la saison où ils se trouvent. Dans l'été, ils » font bouillir avec leur lait, jusqu'à ce qu'il se » caille, une sorte d'oseille à larges feuilles qui » croît dans les prairies situées entre les plus hautes » montagnes. A mesure que le lait chauffe, ils l'a- » gitent; quand il est tourné, ils en séparent le » petit lait, font recuire le caillé, et le mettent en- » suite dans des vessies qu'ils enfouissent sous » terre, puis ils en font usage pendant cette courte » saison. Dans l'hiver, au contraire, ils ont recours » au procédé suivant : ils le mettent dans des ton- » neaux ou autres vaisseaux qu'ils peuvent se pro- » curer; le lait bientôt s'y tourne; et à mesure que » le froid arrive, il se gèle; et c'est alors qu'il est » gardé plus facilement. Le lait qu'on trait après ce » temps se mêle avec des baies à fruit noir, ou gro- » seilles de corbeaux, *empetrum nigrum*, et est mis

» dans l'estomac bien lavé d'un renne : alors bien-
» tôt le lait se congèle, et on le coupe en tranches
» avec l'enveloppe. Ils emploient une petite hache
» pour cet usage ; car aucun autre instrument ne
» viendrait à bout de faire une seule brèche à un
» pareil glaçon. Ce morceau est ainsi partagé en
» plusieurs autres plus petits qu'ils mangent l'hiver,
» à midi, heure du jour, dit notre missionnaire, où
» chaque Lapon pense à son dîner. On peut présu-
» mer que comme ce mets est servi sans avoir passé
» par le feu, la crême est dans sa perfection. On
» sert souvent un mélange de viande et de fruit, en-
» tremêlé du lait le plus butireux qu'on puisse traire
» de ces animaux ; mais, malgré le beurre qu'on dit
» propre à résister, en grande partie, à l'action du
» froid, cette préparation n'en glace pas moins la
» bouche. Le dernier lait qu'on tire en hiver se
» congèle aussitôt qu'il est tiré ; on le met dans de
» petits vaisseaux faits de bois de bouleau, pour
» mieux le conserver ; on le regarde comme très-dé-
» licat, et si agréable au goût, qu'on le considère
» comme le présent le plus distingué que l'on
» puisse offrir à un missionnaire : on le met devant
» le feu, et on le mange avec une cuiller à mesure
» qu'il se fond. Quand on l'en approche, on le cou-
» vre avec beaucoup de soin ; autrement, pour peu
» que l'air froid vienne à le frapper, il jaunit et
» devient rance. On fait le fromage de renne de la
» manière suivante. Les indigènes commencent par
» mêler de l'eau au lait ; autrement, vu sa très-

» grande épaisseur, il ne pourrait pas aisément se » cailler, lorsqu'on lui mêlerait de la pressure. » Quant on a ainsi ajouté une suffisante quantité » d'eau au lait, on le met sur le feu; et après qu'il » a reçu un degré suffisant de chaleur, on jette de- » dans la pressure; aussitôt le petit lait se sépare : » on prend le caillé, qu'on enveloppe dans une pièce » d'étoffe, et qu'on presse de manière à lui donner » une forme ronde; alors on le mange froid, bouilli » ou rôti. Si on l'approchait trop du feu, il y aurait » à craindre, vu la quantité de beurre qu'il con- » tient, qu'il ne s'enflammât; ce qui arrive souvent. » Ce fromage est regardé comme un excellent re- » mède pour les engelures; la pressure s'obtient » par l'infusion du foie du merlus, ou des intestins » du renne, dans une certaine quantité de lait de » beurre.

» Les Lapons montagnards font également du » beurre avec le lait de leurs rennes; mais comme » ils le battent en employant le lait en totalité, il » est toujours d'un blanc désagréable, d'une moin- » dre saveur, et moins gras que celui qu'on fait en » opérant sur la crême du lait de vache, comme le » pratiquent les Lapons côtiers, qui ont peu de ren- » nes, et dont les richesses consistent principale- » ment en vaches, moutons et chèvres. En faisant » leur beurre, les femmes n'ont recours à aucun » autre instrument que leurs doigts, qu'elles re- » muent dans la crême jusqu'à ce que le beurre » prenne et qu'il ait acquis quelque consistance.

» Les montagnards dînent et soupent constamment sur le produit de leur chasse récemment faite en hiver; chaque semaine ils tuent un ou deux rennes sauvages, plus ou moins, selon le nombre d'individus dont est composée la famille. Ils font cuire leur gibier de la manière suivante : le chasseur qui a pris une pièce, la coupe en petits morceaux, et les met dans sa marmite, sans s'inquiéter du sang ou des ordures dont ils pourraient être salis. Il place alors sa marmite à côté du feu, de manière que la chaleur suffise pour en faire élever la graisse. Quand la chair est près d'être suffisamment cuite, il écume la graisse et la met dans une coquille, puis il jette dessus un peu de sel; il prend ensuite la chair avec une fourchette de bois, la met sur un plat, et laisse le bouillon dans la marmite. Le couvert étant disposé, la famille s'assied à l'entour du plat, et chacun trempe le morceau qu'il tient au bout de son couteau dans la coquille qui contient la graisse qu'on a écumée; et, de temps à autre, ils avalent une cuillerée du bouillon resté dans la marmite, qu'ils boivent ainsi sans aucun mélange de farine ou d'autre assaisonnement : ils commencent et terminent ainsi leur repas. On a dit d'eux, mais sans fondement, qu'ils mangeaient leur chasse toute crue; le missionnaire, qui les a vus et observés en diverses circonstances, n'a rien pu découvrir qui appuyât une pareille opinion; quoiqu'ils fassent moins de cas des entrailles que de

» la chair qu'ils destinent à leur usage, ils n'en font » pas moins bouillir celle-ci séparément, pour la » servir sur leur table. Les montagnards portent la » parcimonie jusqu'à refuser les os à leurs chiens ; » après les avoir brisés en petits morceaux, ils les » font bouillir autant qu'ils peuvent pour en tirer » quelques principes gélatineux dont ils puissent » faire quelque usage. Quand un chasseur a tué » sa pièce, il partage la curée aux chiens ; ces ani- » maux lui sont d'une très-grande utilité pour la re- » cherche du renne ; un Lapon qui passe pour beau- » coup chasser en a au moins huit. On doit bien fa- » cilement croire que, peu gourmands, comme sont » les Lapons, ils font partager à leurs chiens toute » leur sobriété ; en effet, excepté la curée, qu'on ne » leur donne que quand ils ont abattu un renne » sauvage, à peine ont-ils un bouillon pour les res- » taurer le soir ou le matin. Non-seulement les La- » pons font bouillir leur viande, mais souvent en- » core ils la mangent rôtie, genre de cuisson qu'ils » estiment beaucoup. Pour rôtir leurs viandes, ils » font usage d'une broche de bois, dont ils enfon- » cent une extrémité en terre ; la viande alors reste » suspendue à la broche, devant le feu ; ils ont soin » de la tourner de temps en temps, et elle y reste » jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment cuite. Ils ne » sont point ici dans l'usage d'arroser leur viande » avec du beurre fondu, ainsi qu'on le pratique » dans beaucoup de parties méridionales de l'Eu- » rope.

» D'après tout ce qui précède, on peut conclure » que les Lapons mangent leur chasse dans son état » de fraîcheur, et que jamais ils ne la conservent » pour un autre temps en la tenant dans la sau- » mure. En effet, comme jamais ils ne tuent de » bêtes fauves pendant l'été, ils n'ont besoin d'a- » voir recours à aucun moyen pour conserver leur » venaison pour le reste de l'année. C'est pour » varier leur régime que quelquefois les Lapons » fument leur viande. Pour mieux parvenir à leur » but à ce sujet, ils commencent par faire de pro- » fondes incisions dans leurs pièces, pour que la » fumée puisse bien pénétrer dans l'intérieur, en- » suite ils les suspendent au haut de leur tente, où » elles acquièrent bientôt les qualités qu'ils dési- » rent.

» Le gibier est le fond de la nourriture des mon- » tagnards; néanmoins ceux qui habitent le voi- » sinage de la mer font aussi usage du bœuf et du » mouton; ils mangent encore de l'ours, du loup, » du renard, de la loutre, du veau marin; en un » mot, de tous les gros animaux qu'ils peuvent » abattre, excepté du cochon, que tous les Lapons » ont en horreur. Les Lapons qui s'adonnent à la » pêche du saumon vivent encore de ce poisson, » qu'ils fendent et font sécher à l'âpre chaleur du » soleil; ils le mangent sans aucune cuisson prépa- » ratoire, et se contentent de tremper chaque mor- » ceau dans de l'huile de baleine. Ce mets est celui » que la mère offre le plus communément à son

» enfant à la mamelle ; et, pour que celui-ci en tire » mieux parti, elle commence par mâcher le mor- » ceau qu'elle se dispose à lui offrir ; ainsi l'enfant » s'accoutume dès son jeune âge à ce genre de nour- » riture, que tout Lapon prise beaucoup, regardant » cette huile comme infiniment meilleure que le » beurre. Il est faux que ces gens prennent, comme » on l'a assuré, une pinte d'huile de baleine à leurs » repas, ou que les femmes en travail en avalent » de grandes gorgées pour alléger leurs douleurs.

» Quand ils ont épuisé leurs provisions de pois- » sons secs, ils ramassent les têtes et les os de pois- » sons qui ont encore quelques chairs, ils les rôtis- » sent au feu, les mettent ensuite dans une marmite » avec des tranches de cuisse de veau marin ; mais » avant tout ils ont la précaution de mettre ces os » dans le ventre d'un phoque, où ils restent quel- » que temps pour qu'ils s'y imbibent mieux d'huile ; » ils laissent ces os bouillir longtemps, et quand ils » les croient suffisamment ramollis, ils les retirent » pour les manger. On sert toujours, au moment » du repas, une certaine quantité d'huile de pho- » que, pour que chacun puisse y tremper ses mor- » ceaux, à mesure qu'il en a besoin.

» Les Lapons rôtissent communément leur pois- » son, comme c'est leur usage à l'égard de la viande ; » ils sont particulièrement friands de l'ânon frais, » *gadus eglefinus*, et le préparent ainsi. Le foie de ce » poisson, écrasé et mêlé avec des baies de camma- » rines, est regardé par eux comme un plat fort sa-

» voureux ; ils le mangent sans pain, ainsi que leurs » autres mets, qui sont tous très-huileux, comme » on a pu le remarquer d'après tout ce que nous » avons dit jusqu'ici sur leur nourriture.

» Quoique nous ayons déjà remarqué que les La- » pons font peu usage du pain, nous observerons » cependant qu'ils font une sorte de gâteau, com- » posé seulement de farine mêlée avec de l'eau, » qu'ils cuisent sur leur âtre. Ils ont aussi leurs » friandises, dont ils usent plutôt pour aiguillon- » ner le palais que pour satisfaire à l'impérieuse » faim. Ces petites délicatesses, qu'on peut regar- » der comme de luxe, naturellement connues des » seuls riches, qui les regardent ailleurs comme » faisant partie du dessert, ne sont pas étrangères » à ces peuples simples : ainsi le lecteur apprendra » sans surprise que pour exciter leur appétit ils » mangent quelquefois l'écorce la plus intérieure » du sapin, récemment prise de l'arbre, et que, pour » en relever la saveur, ils la suspendent à la fumée » avant de la mâcher; que souvent encore ils la » trempent dans l'huile de baleine, leur assaison- » nement favori. Quant aux pommes, aux noix et » autres fruits de nos contrées, comme ils ne les » connaissent point, ils n'en ont aucun désir ; mais » ils s'en dédommagent sur l'angélique, qui, dans » les vallées, sur le bord des rivières et des cata- » ractes, croît dans toute la force de la plus belle » végétation. Rien de la plante n'est perdu pour » eux ; ils en mangent la racine et les feuilles dans

» leur état de fraîcheur : ils les font également » bouillir dans du lait.

» Le plus grand objet de faste pour un Lapon, » après son repas, est cette herbe que Nicot nous » apporta de la Virginie, pour aiguillonner l'odo- » rat, et souvent le détruire chez ceux qui en font » abus. La nicotiane, en effet, leur procure une » sorte de jouissance qui dégénère souvent en ex- » tase. Un Lapon qui ne peut s'en procurer ira » jusqu'à mâcher quelques morceaux d'une vessie » qui en aura contenu, et même les copeaux d'un » tonneau où l'on en aura renfermé. Ils la mâchent » en substance, ou en attirent la fumée au moyen » d'une pipe ; quand ils la mâchent, souvent ils cra- » chent dans leurs mains et régalent leurs narines » de la salive imbue des principes irritants de la » plante, et parviennent ainsi à satisfaire deux sens » avec le même objet. Quand, après leur repas, cette » plante favorite vient à leur manquer, ils se met- » tent en cercle et se passent la pipe de l'un à l'au- » tre, de manière que chacun reçoit à son tour sa » gorgée de fumée ; et ainsi personne n'est privé du » plaisir de la pipe.

» La boisson la plus commune aux côtiers et aux » montagnards est l'eau froide, qu'ils se procurent » l'hiver en faisant fondre la neige dans un pot, » pendant tout le temps que règne la rigueur du » froid. C'est pour en avoir toujours sous la main » qu'ils en conservent dans un vase de cuivre qu'on » trouve dans leurs huttes et leurs tentes. Les mon-

» tagnards dressent communément leurs tentes aux » endroits où ils peuvent avoir de l'eau; et quand » ils sont près d'un étang ou rivière, ils n'ont qu'à » fondre la glace pour s'en procurer. Dans tout ce » que nous avons dit sur la cuisine laponaise, le lec- » teur a pu remarquer que les femmes ne s'en oc- » cupaient point : cette partie du ménage est entiè- » rement réservée aux hommes; et comme elle » n'offre point une grande complication de moyens, » il n'est pas nécessaire, pour le service, d'avoir » beaucoup de vaisselle, encore moins d'aide d'of- » fice. »

(7) Ancienne pièce de monnaie finlandaise dont on ignore aujourd'hui la valeur. Je serais assez porté à croire que cette expression est d'origine romaine, et qu'elle a été introduite dans la langue finnoise par des *runoia* plus modernes que les propres auteurs du *Kalewala*.

(8) On se rappelle ici les trois pas de l'Achille d'Homère.

(9) Je ne sais quelles étaient les chaussures d'hiver de *Lemmikainen*. Les paysans finnois d'aujourd'hui enveloppent leurs jambes de morceaux de drap ou de toile qu'ils retiennent au moyen d'un réseau de cordes ou d'écorce d'arbre. Ils portent aussi de larges bottes en feutre, également en usage chez les paysans russes. Cette sorte de chaussure est imperméable.

(10) V. l'Introduction.

(11) Les terres d'*Hiisi* et de *Lempo* ne sont autre

chose que la région infernale. Les Finnois la plaçaient sous le pôle arctique. V. l'Introduction.

(12) Léger fragment de bois résineux dont les Finnois se servent pour flambeau.

(13) L'Estland.

(14) Épaisse forêt, séjour de *Tapio*, dieu des bois et des bêtes sauvages.

(15) Cette fiction de la mythologie finnoise rappelle la miraculeuse fécondité des cavales de la Grèce. Mais il nous semble qu'il y a ici plus de charme d'invention, plus d'utilité et d'intérêt dans le but.

(16) Instrument de musique des Finnois, semblable à une petite guitare, ou à la *balalaïka* des Russes.

(17) Il est souvent question dans cette *runa* d'or et d'argent, ainsi que d'échangeur. Il est facile de voir que toutes ces expressions n'y sont prises qu'au figuré; c'est un idiotisme familier à la langue finnoise.

(18) V. l'Introduction.

(19) Hydromel. *Olutta*, bière.

(20) Plaine immense.

(21) *Lemmikainen* peut être regardé comme le type du chasseur finlandais. Nous parlerons ailleurs des différentes espèces de chasses en usage chez eux.

(22) Sorte de gibecière où les Finnois mettent leurs provisions de chasse, et les instruments nécessaires pour se procurer du feu.

(23) Ainsi l'or velu, c'est-à-dire la bête sauvage est échangée contre l'or monnayé, ou toute autre valeur que la langue finnoise appelle or. Serait-ce un sacrifice d'argent que le chasseur offrirait au dieu des bois pour se le rendre favorable?

(24) Expression finnoise, synonyme de serpent.

HUITIÈME RUNA.

(1) *Pomme d'or, bâton d'argent* sont des expressions de tendresse que les Finlandaises appliquent à leurs enfants, ou à d'autres êtres qui leur sont chers. La langue finnoise est pleine de ces tournures à la fois originales et gracieuses.

(2) Il faut se rappeler ici les dernières paroles de *Lemmikainen* à la sixième *runa* : « Le malheur » atteindra *Lemmikainen*, les maux menaceront ton » pauvre enfant, quand ce peigne aura été rougi » par le sang, quand le sang aura coulé de ma » chevelure ! »

(3) Serin.

(4) De *Hiwi*, élan.

(5) Mot composé de *jalo*, lion ou noble, et *peura*,

renne. Ainsi *jalo-peura* signifie nobles rennes ou rennes très-agiles.

(6) Chevaux entiers.

(7) Tas de pierres qui se trouvent dans les champs.

(8) V. l'Introduction.

(9) Cette métaphore est d'une excentricité dont rien n'approche. Il m'est impossible d'en bien déterminer la signification. Peut-être la *runa* veut-elle figurer par là le silence et le mystère, avec lesquels le soleil pénétra dans les régions de *Manala*.

NEUVIÈME RUNA.

(1) Nous avons déjà vu que le coucou était regardé par les Finnois comme un oiseau prophétique. Mais toujours ses prédictions étaient heureuses; la corneille, au contraire, ou le corbeau, était un prophète de malheur. La même conviction régnait dans tout le nord.

« La corneille, dit Bergman (*a*), passe chez les Scandinaves, comme chez beaucoup de peuples anciens et modernes, pour un oiseau de mauvais augure. Ses cris présageaient le malheur. La corneille est souvent confondue avec le corbeau, que le Arabes regardent également comme un oiseau de mauvais augure; aussi le poëte El-Harethi ap-

(*a*) Poëmes islandais, page 365.

pelle le corbeau le *père du malheur*. Comme oiseau de mauvais augure la corneille était détestée dans le nord. Lorsque le roi de Suède Ottar eut été tué à la bataille de Vendil par les Danois, ces derniers firent en bois une corneille qu'ils envoyèrent aux Suédois, en leur faisant dire que le roi Ottar ne valait pas plus que cette corneille de bois. »

Le chant du coq n'était pas indifférent non plus aux peuples septentrionaux. Nous avons déjà vu *Vönämäinen* soupirer après la région où résonne la voix de son coq. La *Voluspa* islandaise parle de trois coqs qui chantent dans les trois mondes principaux, et annoncent le *crépuscule des grandeurs*, c'est-à-dire le soir, la rentrée dans la nuit, la mort des dieux. Non loin d'Egdir, dans *Gagalvid* (la forêt des oiseaux), les Jotes entendent chanter le coq de *Fialar*, qui porte un beau plumage rouge. Dans le ciel, auprès des ases, le coq *Gullinkambi* (à la crête dorée) réveille les dieux et les *Einheriar*. Dans la demeure de Hel, un coq noirâtre appelle à la destruction du monde les puissances de l'enfer.

Göl um honum î gaglvidi
Fagur raudr hani sâ ër Fialarr heitir.
Göl um Asom Gullinkambi,
Sâ vekr hölda at Heriafödurs :
En annar gôl fyrir iörd nëdan
Söt-raudr hani at sölum Heliar (*a*).

(2) Les anciens Finnois, comme les *Viking* scan-

(1) Voluspa vers 173-179.

dinaves, faisaient de fréquentes excursions sur mer, et se livraient à la piraterie. Le Nortland surtout était exposé à leurs invasions. Il faut donc supposer que l'art de la navigation fut pratiqué par eux dès leur établissement dans le pays.

(3) L'écureuil est un des petits animaux qui multiplient le plus en Finlande. On fait de sa peau de très-jolies fourrures. « En tirant l'écureuil, dit » Acerbi, les Finnois emploient une sorte de flèche » émoussée et sans aucune pointe, en sorte qu'ils » puissent frapper l'animal sans offenser la peau; » et ce qui mérite d'être remarqué, ils ne visent » point, comme nous le faisons ordinairement, en » portant l'arme près de l'œil, mais ils l'appuient » sur le côté du ventre; et cependant par cette » méthode qui paraît si gauche au premier abord, » ils ne manquent presque jamais d'atteindre l'ob- » jet. Le trait est de trop grande valeur pour qu'ils » le perdent; du moment qu'il tombe, ils le ra- » massent pour s'en servir dans une autre occa- » sion. »

(4) V. l'Introduction.

(5) Les anciens Scandinaves brûlaient leurs morts et en déposaient les cendres dans un tertre. Cet usage n'existait point chez les Finnois. Il paraît qu'ils avaient des cimetières ou champs destinés à la sépulture. Cependant ils mettaient aussi dans la fosse une partie des richesses laissées par le défunt, ce qui souvent excitait la cupidité des étrangers. Karamsin et Geyer racontent, d'après

Stourlezon, le pillage d'un cimetière de Bjarmie par des brigands norwégiens. « Ce lieu, dit Karamsin, » était entouré d'un bois et d'une palissade. Sur » une place, au milieu, on voyait la statue du dieu » *Jumala*. Elle portait un riche collier au cou, et » on avait mis devant elle une coupe d'argent rem- » plie de pièces de monnaie. Les Norwégiens y » pénétrèrent pendant la nuit, et enlevèrent tout » ce qu'ils purent enlever... (*a*). »

Dans les mœurs modernes, quand un Finlandais vient à mourir, on commence par envelopper son corps d'un suaire blanc : puis, vingt-quatre heures s'étant écoulées, on le dépose dans une chambre froide, où il reste jusqu'au moment de l'inhumation, qui n'a lieu que longtemps après. Cette mesure donne lieu quelquefois à des accidents fatals. Dernièrement, une jeune femme, après un accouchement douloureux, resta de longues heures sans donner aucun signe de vie. On la crut morte, et on la transporta dans la chambre froide : le lendemain elle était accouchée d'un second enfant, mais cette fois elle avait réellement cessé de vivre. Tout récemment aussi, une jeune fille fut saisie d'une violente léthargie : à l'immobilité de son corps, à l'absence de sa respiration, on jugea qu'elle avait succombé. Mais au lieu de la porter dans une chambre froide, on la déposa, je ne sais par quel heureux hasard, dans la chambre de bain, qui con-

(*a*) Karamsin, Histoire de Russie, t. 1.

servait encore un peu de chaleur. Au bout de quelques heures, la jeune fille était revenue parfaitement à elle et avait recouvré toutes ses forces. Cependant elle n'osa pas rentrer dans sa famille avant le jour, de peur qu'on ne la prît pour un fantôme, et qu'on ne lui fît quelque mal, tellement la crainte des revenants est vivante encore dans certaines localités et dans certains individus de la Finlande.

Quand le jour de l'inhumation est arrivé, on dépose le corps dans un cercueil de bois façonné avec art, peint en noir, et recouvert çà et là de plaques et de larmes argentées. Si c'est un enfant, le cercueil est peint en blanc et enrichi de fleurs et de dentelles. Ensuite le cortége, composé des parents et amis du défunt, se dirige vers l'église, où le prêtre dit les prières selon le rit luthérien ; enfin de l'église on se rend au cimetière, et sur le bord de la fosse le défunt reçoit la dernière bénédiction du prêtre, et le dernier adieu de ceux qui l'accompagnent. Il est à remarquer que depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et même jusqu'au cimetière, la route est jonchée de petites branches de sapin. Des croix et des tombes s'élèvent sur presque toutes les sépultures : elles portent des épitaphes qui la plupart expriment une pensée profonde et sainte.

En Suède, où le même usage existe, on lit cette sentence au fronton de la porte du cimetière de Gothembourg : *Tänk på döden.* Pense à la mort. Sur la route du canal de Gothie, auprès de la vieille

église de Wreta-Kloster, j'ai trouvé une épitaphe vraiment admirable. Elle est inscrite sur la tombe du lieutenant Bröms, mort en 1829.

Kung se ditt öde
Träll se din hvila
Du Sköna skäda dessa ben.
Du Lärde dessa tomma hufvudskålar
Du Rike detta stoftet,
Du Vsle denna verld!

Roi, vois ta destinée;
Esclave, vois ton repos;
Beauté, vois ces os;
Savant, vois ce crân vide;
Riche, vois cette poussière;
Pèlerin, vois ce monde!

Les paysans russes offrent quelquefois, dans leurs funérailles, des scènes vraiment touchantes. Un jour qu'en revenant de la chasse, je passais près d'un cimetière, j'y aperçus un homme qui creusait une fosse. Un petit cercueil était à ses pieds, sur le gazon. Je m'approchai et demandai au paysan à qui appartenait l'enfant mort. Il me répondit que c'était son fils, et une grosse larme roula dans les yeux du pauvre homme. Une autre fois, je vis une femme sortir de l'église, à la suite d'un cercueil porté par deux mougiks. Elle pleurait. Cependant elle aida les deux mougiks à placer le cercueil sur la charrette qui l'attendait, et à l'y fixer avec des cordes. Puis, s'appuyant sur la planche

funèbre, elle se mit à sangloter et à pousser des gémissements ; tout à coup elle entonna d'une voix déchirante un chant lugubre, et elle continua ce chant jusqu'au cimetière. C'était une femme qui conduisait le deuil de son mari. Quelles mœurs étranges, et pourtant pleines d'un sentiment qui va au cœur !

Les Finnois ont aussi leurs chants funèbres. Nous citerons en exemple un fragment de celui qui fut composé par Paulo Remes à la mort de son frère, et imprimé à Åbo, en 1765.

« La parole vient du ciel, de celui dans les mains » de qui sont renfermées toutes choses.

» Viens ici, je te ferai mon ami ; approche, car » désormais tu seras mon compagnon. Viens de la » haute montagne, laisse le siége du chagrin der- » rière toi ; tu as assez souffert ; les larmes que tu » as répandues sont suffisantes ; tu as senti la dou- » leur et la maladie ; l'heure de la délivrance est » venue ; tu es quitte des jours malheureux ; la paix » s'est empressée de t'aller trouver ; le soulagement » t'est venu du chagrin.

» Ainsi il est allé vers son créateur ; il est entré » dans sa gloire ; il s'est hâté vers l'extrême bon- » heur ; il est parti pour jouir de la liberté ; il a » quitté la vie de chagrin ; il a laissé les habitations » de la terre. »

Ce chant est plein de suavité et de mélancolie. C'est une sorte de consolation donnée au défunt, une exaltation pieuse de sa destinée d'outre-tombe, par le souvenir des misères passées de la vie.

Le chant funèbre ou la *drapa* des Scandinaves avait un caractère d'éclatante fierté. Les Scaldes n'accordaient cet honneur qu'aux guerriers dont la mort avait été digne d'Odin. Ecoutons Tegner dans la *drapa* de Ring.

« Il repose dans le tertre, le chef à la haute ori-» gine, le glaive au côté, le bouclier au bras. Son » bon coursier hennit dans l'enceinte, et frappe de » son sabot d'or les murs profonds de la tombe.

» Le voilà maintenant, le puissant Ring, qui » franchit le Bifrost, et l'arc du pont fléchit sous » le poids de ses pas. Les portes du Valhall s'ouvrent » devant lui, et il unit ses mains aux mains des » Asas.

» Thor est absent, il est à la guerre. Valfader » fait apporter la coupe pour le royal convive. Frey » tresse des épis autour de sa couronne, Frigga y » attache des fleurs bleues.

» Le vieux Brage saisit les cordes d'or, le chant » module un doux murmure, jusqu'alors inouï. At-» tentive, Vanadis appuie son blanc sein contre la » table, écoute et brûle.

» La grande voix des glaives chante sans cesse » dans les casques; les flots furieux sont rouges de » sang. La force, présent des dieux bons, farouche » comme le Berserk, mord dans les boucliers.

» Il nous fut cher ce grand roi dont le bouclier » protégeait les champs paisibles; le plus beau mo-» dèle de la force jointe à la sagesse s'est élevé au » ciel comme la fumée d'un sacrifice.

» Il choisit de sages paroles, Valfader, lorsqu'il » est assis auprès de Saga, la vierge de Söquabäck. » Ainsi retentissaient les paroles du roi, claires, pro- » fondes comme les ondes de Mimer.

» Ami de la paix, Forsete, juge et calme ses que- » relles auprès des flots tumultueux de Urda. » Ainsi trônait sur la pierre du juge ce roi adoré, » et la vengeance de sang tendait ses mains désar- » mées.

» Il n'était point avare, le roi ; il répandait au- » tour de lui la brillante rosée des nains, le lit des » dragons (l'or). Le don tombait joyeux de sa main » libérale, la consolation de l'affligé s'épanchait fa- » cile de ses lèvres.

» Sois le bienvenu, sage héritier du Walhall! » Longtemps le nord célébrera ton nom. Brage te » salue avec la coupe pleine, ô paisible messager » des Nornas (*a*). »

Il est à croire que la civilisation des Finnois a été pendant longtemps presque identique à celle des Lapons. Mais tandis que ces derniers vivaient retirés dans leurs *kota*, les autres se mêlaient au mouvement des nations voisines, et participaient à leurs progrès. De là l'extrême différence qui existe entre les mœurs de la Laponie et celles de la Finlande. Voici, d'après Acerbi, qui presque toujours a copié le missionnaire Leems, les pratiques en usage dans les funérailles des Lapons :

(*a*) Frithiofs saga XXI.

« Quand un Lapon est mort, quelle que soit la » nature de la maladie qui a terminé ses jours, » chacun sort de la hutte où est le cadavre, dans la » persuasion qu'il y reste encore quelque chose de » l'âme du défunt qui poursuit tout être nuisible. » C'est une observation de Samuel Rheen, et elle » est fondée sur la vérité. Cependant quelques jours » après ils reviennent pour ensevelir le corps, et » lui rendre les derniers devoirs; si le défunt fut » recommandable par ses actions, on l'ensevelit » dans une pièce de toile la plus fine que l'on puisse » se procurer, et l'on entoure sa tête et son corps » d'une bande de la même pièce; s'il ne laisse après » lui aucun héritage de grande valeur, on l'enve- » loppe dans un morceau de gros drap appelé *Wol-* » *demar*. Tel est l'usage à l'égard de ceux qui sui- » vent la religion chrétienne, et les rites qu'elle » prescrit. Quelques-uns cependant, au dire de » Matthias Stenchius, sont revêtus de leurs meil- » leurs habits et mis ensuite dans leur bière par une » personne nommée ou louée à cet effet; le plus » proche parent présente à cette personne un grand » anneau de tombac, qu'il met aussitôt à son bras » droit : cet anneau est destiné à le préserver de » tout le mal que pourrait lui faire l'esprit du dé- » funt, qui, selon eux, entoure son corps jusqu'à ce » qu'il soit en terre; opinion qui se rapporte beau- » coup à celles qu'avaient les anciens Grecs et Ro- » mains. La bière est ordinairement faite d'une » pièce de bois qu'ils creusent convenablement

» quand le hasard ne leur en offre point d'excavée par » le temps : ceux qui sont sur des montagnes pe- » lées, comme dans la Norwége et aux environs du » Cap-Nord, où il ne croît aucun arbre, font usage » d'un traîneau Akia, au lieu de bière. Autrefois, » avant que ces peuples eussent embrassé le chris- » tianisme, et même longtemps après, ils avaient » coutume d'ensevelir les morts au premier endroit » qui leur paraissait propice, mais principalement » dans les bois, comme le remarque Tornaüs ; c'est » ce qu'ils font encore aujourd'hui quand ils sont » très-éloignés de quelque église : non-seulement » alors ils renversent le traîneau qui sert de bière » au défunt, mais encore ils le couvrent avec du ga- » zon et des branches d'arbre pour conserver le » corps plus longtemps frais et empêcher que les » animaux sauvages le mettent en pièces : quand il » se trouve à leur portée quelque grotte dans les » montagnes, ils y déposent le corps et en ferment » l'entrée avec des pierres. On ne doit ajouter au- » cune foi à ce que dit Pencer, savoir, que, pour évi- » ter d'être tourmentés par les mânes des morts, » ils enterrent ceux-ci dans l'âtre de leur foyer ; ils » sont au contraire si éloignés de cet usage, qu'ils » les portent toujours à une très-grande distance de » leur habitation : il est bon de remarquer qu'à » l'instar des anciens Lapons, ceux qui ne sont que » faiblement attachés au culte chrétien, mettent » avec le cadavre une hache, une pierre à fusil et » un briquet ; ils donnent pour raison de cet usage,

» que puisque le mort doit errer dans les lieux ob-
» scurs, il a besoin de la lumière que pourra lui
» procurer la pierre et le briquet, et que, pour s'ou-
» vrir une voie à travers les bois où il est enseveli, il
» lui faudra une hache lorsque viendra pour lui le
» jour du jugement. Telle est leur manière de rai-
» sonner depuis que les missionnaires leur ont
» donné quelques idées sur la résurrection. Schaffer,
» qui a écrit sur la Laponie au commencement du
» dernier siècle, prétend que cette idée a devancé
» l'opinion religieuse qu'on leur a portée, et à ce
» sujet, il dit avoir vu, chez le grand trésorier Steno
» Bielke, une pierre et un fusil qu'on avait trouvés
» en terre, à quelques lieues d'Upsal, dans une
» tombe bien plus ancienne que l'introduction du
» christianisme. Cette opinion relative à l'obscurité
» des sentiers qui conduisent aux demeures éter-
» nelles, opinion si générale chez les peuples de la
» Grèce qui, eux-mêmes, l'avaient empruntée des
» Égyptiens, comme beaucoup d'autres idées reli-
» gieuses, pouvait d'autant plus facilement réussir
» parmi eux, qu'ils sont ensevelis pendant un long
» temps de l'année dans de profondes ténèbres.
» Quant aux haches qui faisaient toujours partie de
» leurs provisions dans l'autre vie, Blans est d'opi-
» nion que les Lapons modernes la placent dans la
» bière des morts parce qu'ils croient qu'après le tré-
» pas on doit reprendre la profession que l'on exerça
» pendant sa vie : c'est aussi par la même raison que,
» lorsqu'ils ensevelissent une femme, ils mettent

» à ses côtés ses ciseaux et des aiguilles, croyant » que ces instruments pourront lui être utiles dans » l'autre monde. Lundius dit encore qu'ils ajou- » taient à ces instruments quelques vivres; mais » que cet usage n'avait lieu que chez ceux qui » étaient éloignés d'une église, dont le ministre pût » veiller à leur instruction; quant à ceux qui en » étaient voisins, il ajoute qu'ils portaient le corps » de leurs défunts à l'église, puis les enterraient » dans les environs; il en est même qui achètent la » permission, non-seulement de l'enterrer dans le » cimetière, mais même dans l'église. La seule dif- » ficulté qu'ils éprouvent, en pareil cas, est de trou- » ver parmi eux quelqu'un pour creuser la fosse; » car tous se refusent à ce travail, à moins que l'on » ne rencontre quelque pauvre, ou Suédois ou La- » pon, qui veuille bien, à prix d'argent, se prêter à » ce travail; en ce cas, on rend au mort les derniers » devoirs selon les usages reçus dans le culte chré- » tien, et le convoi est suivi par un deuil dont les » personnes qui le composent portent leurs plus » mauvais habits. Quand l'inhumation est finie, on » laisse, dans le cimetière, sur la fosse, le traîneau » du défunt, sous lequel on met tous ses vêtements, » sa couverture et jusqu'à la peau qui lui servait » de lit; c'est un usage fondé sur la crainte où ils » sont qu'il ne leur arrive quelque mal s'ils se ser- » vaient de ces meubles.

» Trois jours après les obsèques, la famille se » réunit à un repas commun; le mets principal est

» la viande du renne qui a traîné le corps au lieu » de la sépulture; ils en enferment tous les os dans » une sorte de coffre sur lequel ils sculptent quel- » ques traits qui caractérisent le défunt, et vont en- » suite ensevelir ce coffre près du lieu de la sépul- » ture. Samuel Rheen dit que les convives, à ce » repas funéraire, sont les plus proches parents du » mort. S'ils ont de l'eau-de-vie, en pareil cas, ils » ne manquent pas de boire à la mémoire de leur » ami; ils appellent *saligavin* cette santé, c'est-à- » dire la santé du bienheureux, dans la croyance » où ils sont du bonheur dont il jouit. Rheen ajoute » que si le défunt était riche, ils sacrifient un renne » en son honneur, le jour de l'anniversaire de son » décès, et ce, pendant plusieurs années, et que » chaque fois ils ensevelissent les os de la victime » de la manière que l'on vient de le rapporter. Il » paraît, d'après cela, que les Lapons conservent » un long souvenir de ceux qu'ils ont perdus, sur- » tout quand ils tiennent au défunt par les liens du » sang; ils concentrent en eux-mêmes leurs regrets, » et n'en font point parade par des vêtements dont » la couleur et la forme mentent si souvent ailleurs » sur les sentiments de l'âme. Pendant les années » dont il vient d'être fait mention, les parents ont » coutume, de temps en temps, de creuser des » trous sur les côtés de la fosse, et d'y déposer une » petite quantité de tabac ou de quelque autre chose » qui faisait les délices du défunt pendant sa vie, » s'imaginant que le bonheur dans l'autre monde

» ne consiste qu'à manger, fumer et boire; ils » étendent cette idée, à cet égard, jusque sur leurs » rennes, et même jusqu'aux autres animaux de la » création. »

(6) Proverbe finnois qui signifie : Le héros fait semblant de dormir. La langue finnoise possède un grand nombre de proverbes dont plusieurs ont un sens profond et annoncent un génie vif. Ils sont pour le plupart en vers runiques, et, comme les proverbes hébreux, divisés en deux hémistiches, dont le dernier éclaircit celui qui précède. Voici quelques exemples :

« L'homme bon ménage son picotin ; mais le mé- » chant ne donnera pas de son boisseau. »

« Le sage sait ce qu'il doit faire; mais le fou es- » saye de tout. »

« On ne s'affranchit point d'une peine par les » larmes; et l'on ne remédie point aux maux par le » chagrin. »

« Celui qui a essayé marche immédiatement à » l'ouvrage; mais celui qui n'a aucune expérience » s'arrête à considérer. »

« L'homme sage apprend partout; il profite par » le discours des fous. »

« La terre qui est la propriété d'un homme fait » son principal plaisir; le bois qui lui est le plus » agréable est le sien. »

« L'étranger est notre frère; l'homme qui vient » de bien loin est notre parent. »

« Quand l'aurore paraît, je sais que le jour va

» suivre; un homme bon se manifeste par son re-
» gard. »

« L'ouvrage déjà commencé est un ouvrage fini;
» il y a temps perdu quand on dit : Que ferai-je? »

« L'outil de l'homme industrieux est aigu; mais
» le soc du fou a toujours besoin d'être aiguisé. »

DIXIEME RUNA.

(1) V. l'Introduction.

(2) Avant la conquête de la Finlande par la Russie, les Finnois faisaient des domestiques, mais non des esclaves, des Cosaques et autres soldats russes transfuges dans leur pays. Jamais ils n'ont consacré l'esclavage; mais ils respectaient la domesticité en lui conservant sa liberté et en lui donnant son salaire. Chez ce peuple, la noble fierté qui résulte d'un sentiment profond de la dignité humaine domine tout intérêt. On la retrouve jusque dans l'âme du plus infime plébéien. Qu'on ne s'imagine pas racheter par de l'argent ou d'autres avantages matériels les mauvais procédés dont on userait, par exemple, vis-à-vis d'un valet. Il rejetterait avec dédain votre bourse, et à moins que vos procédés

ne changeassent à son égard, il quitterait infailliblement votre service. Au contraire, vous aurez en lui un homme fidèle et dévoué si vous le traitez avec bonté et délicatesse. Les offres les plus avantageuses ne pourront l'enlever à votre maison.

(3) *Haapa*, le peuplier; *Koivu*, le bouleau blanc; *Leppä*, l'aulne; *Pahju*, le saule; *Oravikuusi*, le sapin; *Havuhonka*, le pin sauvage; *Petäjä*, le pin.

(4) V. l'Introduction.

(5) Les *runas* finnoises parlent souvent de la crainte des parents, du respect et de l'amour filial. Ces vertus sont pieusement pratiquées en Finlande.

On peut aussi rendre hommage à la vénération et à la pieuse sollicitude dont les Finnois entourent les vieillards.

« Un vieillard, dit le poëte Runeberg, me paraît » semblable à un roi : à la fin de sa vie, au terme de » sa longue course, il est aussi riche de victoires, » aussi digne d'envie.

» Les tempêtes du temps ne grondent plus sur sa » tête, chacun de ses voisins salue avec joie sa puis- » sance; et la volonté superbe, et les passions fa- » rouches ont fui loin de son tranquille royaume.

» Son peuple est la troupe pacifique de ses dé- » sirs doucement reposés, de ses souvenirs encore » vivants de jours coulés dans la paix.

» Son sceptre est le bâton qui soutient ses pas; » son château, son château inébranlable, est sa » tombe; son éclat royal la sérénité de son front; sa » couronne sa blanche chevelure. »

(6) Tous les individus qui appartiennent à une même maison : le maître, la maîtresse, les enfants, les domestiques, etc.

(7) Sortes de manchettes faites ordinairement en laine.

(8) Nom d'un lac.

ONZIÈME RUNA.

(1) Les Finnois clouent sur des cylindres les planches qui forment le fond de leur barque : il semble qu'ainsi construites, elles glissent plus facilement sur les ondes.

(2) Saumon.

(3) Lieu où abordent les barques et les navires; port. Ce mot ne vient-il pas du suédois Välkommen, bienvenue?

(4) Saumon.

(5) Nous avons déjà vu deux fois, dans le *Kalewala*, cette hésitation à dire de suite la vérité. Il ne faudrait pas en conclure que le peuple finnois est porté au mensonge : les exemples cités ne nous montrent que de ces détours ingénieux où l'astuce lutte contre l'astuce, mais où l'on prévoit tout

d'abord que le vrai ne sera nullement compromis.

(6) Les Finnois sont d'habiles et infatigables pêcheurs. Ils prennent chaque année une immense quantité de *strömming* (espèce de petits harengs), dont ils exportent la plus grande partie en Suède et en Russie. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'ils s'adonnent à la pêche non-seulement pendant l'été, mais encore pendant l'hiver. Les procédés dont ils se servent alors sont curieux : sur mer, ils font deux ouvertures dans la glace, et par le moyen de longues perches et de cordes, ils parviennent à passer leurs filets d'une ouverture à l'autre ; mais quand ils veulent les retirer ils sont obligés d'employer les plus grands efforts, et ils n'y réussissent que très-difficilement. Sur les rivières, ils attrapent le poisson en lui lançant un coup de maillet ou de bâton. En automne, quand le froid commence à se faire sentir, le pêcheur côtoie les rivières, et quand il aperçoit un poisson sous la glace, dans les eaux basses, il frappe un violent coup avec son maillet perpendiculairement sur le poisson, de manière à casser la glace. Le poisson, étourdi du coup qui lui est communiqué par l'eau, s'élève en quelques secondes à la surface, où le pêcheur le saisit avec un instrument fait à dessein.

Les Finnois font sécher leurs poissons ou les salent ; il en est qui les mangent sans autres apprêts. Cependant ces sortes de poissons séchés ou salés n'ont rien de bien appétissant, et j'avoue que

le sentiment qu'ils excitaient en moi, chaque fois que j'en rencontrais sur le marché d'Helsingfors, approchait beaucoup de la nausée.

(7) Voici la liste des oiseaux suédois et finlandais, telle qu'elle m'a été donnée par M. Victor Falk, savant naturaliste de l'Académie d'Helsingfors.

Falco Islandicus.
— Lanarius.
— Peregrinus.
— Subbuteo.
— Acsalon.
— Tinnunculus.
— Palumbarius.
— Nisus.
— Fulvus.
— Chrysaïlos; Isis, 1830.
— Ossifragus.
— Albicilla.
— Haliætus.
— Milvus.
— Buteo.
— Lagopus.
— Apivorus.
— Rufus.
— Cyaneus.
Strix Nyctea.
— Tuncrea.
— Noctua.
— Passeriva.
— Bulco.
— Otus.
— Brachyotos.
— Lapponica.
— Litturata.
Strix Aluco.
— Tengmalmi.
— Scops.
— Flammea.
Cuculus Canonus.
Picus Martius.
— Viridis.
— Canus.
— Leuconotus.
— Tridactylus.
— Major.
— Medius.
— Minor.
Synx Torquilla.
Caryocalades Guttatus.
Sturnus Vulgaris.
Oriolus Galleula.
Corvus Corax.
— Cornix.
— Corone.
— Frugilegus.
— Monedula.
— Pica.
Garrulus Infaustus.
— Glandarius.
Coracias Garrula.
Bombycilla Garrula.
Caprimulgus Europæus.

Cypselus Apus.
Hirundo Rustica.
— Urbica.
— Riparia.
Muscicapa Grisola.
— Atricapilla.
Lavius Exculictor.
— Collurio.
— Minor.
Turdus Viscivorus.
— Pilaris.
— Iliarus.
— Torquatus.
— Merula.
Cindus Aquaticus (Lin.).
Motacilla Alba.
— Teuca.
Anthus Rupestris.
— Campestris.
— Pratensis.
— Arboreus.
Saricola Oenanthe.
— Rubebra.
Sylvia Philomela.
— Nisoria.
— Atricapilla.
— Hortensis.
— Cinerea.
— Curruca.
— Rubecula.
— Suecica.
— Phaenicurus.
— Tithys.
— Hippolais.
— Sibilatrix.
— Trachilus.
— Abictiva.
Sylvia Schaevobœnus.
— Arundinacea.
Troglodytes Europæus.
Accutor Modularis.
Certhia Familiaris.
Sitta Europæa.
Upupa Tirops.
Parus Major.
— Ater.
— Cristatus.
— Sibiricus.
— Palustris.
— Cæruleus.
— Caudatus.
Regulus Cristatus.
— Ignicapillus.
Alauda Arvensis.
— Cristata.
— Arborea.
— Alpestris.
Emberitza Milliaria.
— Citrinella.
— Nortunala.
— Schœnielus.
— Rustica.
— Nivalis.
— Lapponica.
Fringilla Carrothraustes.
— Domestica.
— Chloris.
— Montifringilla.
— Cannabicca.
— Flavirostris.
— Linaria.
— Spinus.
— Carductis.
Pyrrhula Vulgaris.

Pyrrhula Erythreica.
Conythus Enucleator.
Laria Pythiopsittacus.
— Curvirostra.
— Leucoptera.
Columba Palumbus.
— Oevas.
— Linia.
Perdix Cinerea.
— Cothurnia.
Tetrao Ronasia.
— Uragullus.
— Tetrix.
— Hybridus Urogalloides.
Lagopus Subalpina.
— Alpina.
Chardinus Niaticula.
— Minor.
— Cautianus.
— Morinellus.
— Apricarius.
Vanellus Cristatus.
Etrepsilas Collaris.
Nœmatopus Ostralegus.
Grus Cinerea.
Ciconia Alba.
Ardea Cinerea.
— Stellaris.
Ibis Falcinellus.
Numenius Arquata.
— Phœpus.
Tninga Maritima.
— Subarquata.
— Alpina.
— Minuta.
— Temminckii.
— Islandica.
Calidris Arenaria.
Machetes Pugnat.
Totanus Hypoleucos.
— Fuscus.
— Calidris.
— Ochropus.
— Glarcola.
— Glottis.
Leinosa Melanura.
— Rufa.
Scolopax Rusticola.
— Major.
— Gallinago.
— Gallinula.
Recurnirostra Avocetta.
Sterna Caspia.
— Cautiaca.
— Hirundo.
— Arctica.
— Minuta.
— Nigra.
Larus Ridibundus.
— Eburneus.
— Tridactylus.
— Canus.
— Argentatus.
— Leucopterus.
— Glaucus.
— Marinus.
— Fuscus,
Lestris Catharractes.
— Parnariva.
— Parasitica.
Procellaria Glacialis.
Cygnus Musicus.
— Olor.
— Benickii.

Anser Cinereus.
— Segetum.
— Albifrons.
— Leucopsis.
— Torquatus.
Avas Tadonna.
— Clypeata.
— Roschas.
— Acuta.
— Penelope.
— Stupera.
— Querquedula.
— Erecta.
— Fuligula.
— Marila.
— Fusca.
— Nigra.
— Glangala.
— Stelleri.
— Histrionica.
Avas Glacialis.
— Mollissima.
— Spectabilis.
Mergus Mergauser.
— Serrator.
— Albellus.
Phalacraconax Carlea.
Podiceps Cristatus.
— Rubricollis.
— Cornutus.
— Auritus.
— Areticus.
— Minor.
Colymbus Areticus.
— Septentrionalis.
Uria Troile.
— Grylle.
Mergulus Alle.
Alca Torda.

Voici encore quelques quadrupèdes rares que M. V. Falck ajoute à sa liste :

Mustela Lutreola.
Pteromys Europæus.
Canis Lagopus.
Mustela Erminea Major.
Mustela Martes.
— Putonius.
— Foïna.

On distingue aussi, en Suède et en Finlande, dix espèces de chauves-souris.

Vespertilio Proterus.
— Discolor.
— Pipistrellus.
— Nattereri.
— Mystacinus.
Vespertilio Daubentonii.
— Borealis.
— Barbastulus.
— Auritus.
— Emarginatus.

(8) Navette pour tisser la toile.

(9) L'anneau était un ornement très-estimé dans le Nord. « Hommes et femmes, dit Bergman (*a*), » portaient des bagues d'un métal plus ou moins » précieux. Les grands et les rois, pour témoigner » leur satisfaction à leurs clients ou leurs sujets, » leur distribuaient des bagues; de là vient le nom » métaphorique de *distributeurs de bagues*, qu'on don- » nait aux rois. Comme la richesse des grands con- » sistait à avoir surtout un grand nombre de bagues » d'or et d'argent, le mot bague a pris aussi la si- » gnification de *richesse*. La valeur ordinaire d'une » bague équivalait à deux onces d'argent : c'était » précisément la somme fixée comme amende pour » une injure légère, et on donnait pour cette raison » une bague en réparation de l'injure. De là l'ex- » pression de *réparer par une bague* (at boeta baugi). » La bague ou la valeur qu'elle représentait se » donnait quelquefois *par-dessus* la somme payée » en réparation, parce que l'anneau était en même » temps le symbole de la *réconciliation*. Comme la » réparation se faisait ordinairement avec des ba- » gues, le mot *baugr* a pris tout à fait la significa- » tion d'*amende* ou de *peine*, de *punition*. Dans le » code de lois intitulé *Grâgâs* (oie grise), il y a un » *bangatal* ou chapitre qui traite des amendes (Leib- » nitz Rerum Brunswic. t. I). La punition qu'on » encourait pour meurtre était la relégation; cette

(*a*) Poëmes islandais, *Lokasena*, notes critiques, p. 350.

» peine s'appelait *Fiorbaugr* (punition pour vie); » *fiörbaugs madr* désignait le *relégué*, et *fiörbaugs* » *gadr*, l'enceinte du temple dans laquelle les relé- » gués ne devaient pas entrer. »

(10) Pinson.

(11) Ortolan de neige. Ces sortes d'expressions sont reçues en finnois pour désigner sa personne d'une manière délicate et mignonne.

(12) Éclats de bois sec.

(13) Le récit de la *runa* nous donne une idée du bain chez les Finnois. Pour ces peuples, c'est le premier plaisir, le premier besoin, l'élément indispensable de la vie. Ils y ont recours tous les samedis et toutes les veilles de grandes fêtes, car, dans leur estime, le bain est la plus noble préparation qu'ils puissent apporter à une circonstance solennelle. Acerbi donne sur le bain des Finlandais des détails dont nous pouvons garantir l'exactitude. Nous le laisserons parler lui-même :

« La plupart des paysans ont un petit local bâti » pour cet usage. Ce n'est qu'une seule petite » chambre, dans le fond de laquelle sont amonce- » lées nombre de pierres ; on les échauffe par le » feu jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges, et, » quand elles sont dans cet état, on jette dessus » une certaine quantité d'eau, dont l'évaporation » forme un nuage épais. Cette chambre, pour con- » tenir un plus grand nombre de personnes, est » coupée par une espèce de soupente. Comme l'eau » réduite en vapeurs s'élève toujours à la plus haute

» atmosphère, cette soupente est conséquemment » la partie la plus échauffée. Les hommes et les » femmes sont mêlés indistinctement dans ces » sortes d'étuves, dépouillés de tout vêtement, et » ils y restent sinon dans de profondes ténèbres, » du moins dans une grande obscurité, attendu » qu'il n'y a point d'autre fenêtre qu'une petite » lucarne, et que la lumière ne peut entrer que par » quelques fentes au toit de la maison, ou quel- » ques crevasses entre les pièces de bois dont elle » est construite. J'ai tenté quelquefois de m'intro- » duire au milieu des baigneurs, mais la chaleur » était si grande, que je ne pouvais respirer. Elle » était telle qu'une minute eût, à ce que je crois, » suffi pour que j'en eusse été suffoqué. Quelquefois » je m'y hasardais pour y laisser un thermomètre, » et j'en sortais aussitôt pour l'y venir reprendre » après dix minutes ou un quart d'heure. Je ne » revenais pas de mon étonnement, et je pouvais » à peine en croire l'évidence, quand je trouvais » que ces gens demeuraient ensemble pendant une » demi-heure, et quelquefois une heure entière, » dans une chambre chauffée à 70 ou 75 degrés du » thermomètre de Celsius. Ce thermomètre, en » contact avec ces vapeurs, était quelquefois si » chaud, que je pouvais à peine le tenir dans mes » mains.

» Les Finlandais, pendant tout le temps qu'ils » restent au bain, ne cessent de se frapper chaque » partie du corps avec de jeunes branches de bou-

» leau. En dix minutes ils deviennent tellement » rouges, qu'ils offrent un aspect effrayant. En hi- » ver ils en sortent souvent tout nus, et se roulent » ensuite dans la neige, quand le froid est à 20 et » même 30 degrés au dessous de zéro. Quelquefois » encore ils en sortent également nus, et conversent » ensemble ou avec ceux qui les abordent, en plein » air. Si un voyageur vient à passer quand les pay- » sans d'un hameau ou petit village sont ainsi au » bain, et que leur secours soit nécessaire, ils quit- » tent leur bain pour atteler ou dételer, pour cher- » cher du fourrage aux chevaux, ou pour faire » quelque autre chose semblable, sans qu'ils pen- » sent aucunement à se couvrir ; tandis que l'étran- » ger, transi de froid, quoique enveloppé d'une » bonne fourrure, n'oserait, sans gants, exposer à » l'air les extrémités du corps les plus habituées à » en supporter l'impression.

» Les paysans finlandais passent ainsi subitement » d'une atmosphère de soixante-dix degrés de » chaleur à une de trente de froid, ce qui fait un » intervalle de cent degrés ; d'où s'ensuit le même » effet que s'ils passaient d'une eau bouillante dans » une eau à la glace. Mais ce qui doit le plus éton- » ner les habitants de nos contrées, c'est que ces » transitions subites ne sont accompagnées d'aucun » accident, pendant que les habitants de climats » plus tempérés sont sensiblement affectés par une » variation de cinq degrés, et courent risque d'être » travaillés de rhumatismes par le moindre ver-

» qui vient à souffler. Ces paysans assurent que sans » leurs bains de vapeur, ils ne pourraient soutenir, » comme ils le font tout le jour, leurs différents tra- » vaux. Par les bains, disent-ils, leurs forces se ré- » tablissent autant et plus promptement qu'elles le » seraient pas le repos et le sommeil. La chaleur » des vapeurs amollit leur peau à un tel point, que » les hommes se rasent sans savon avec les plus » mauvais rasoirs.

Nous ajouterons à ces détails que par suite de la forte transpiration excitée par les bains, les femmes finlandaises voient de bonne heure la fraîcheur de leur teint s'altérer, leur visage se couvrir de rides. Il en est de même des paysannes russes.

On a beaucoup parlé contre l'immoralité des bains, tels que nous venons de les décrire. Nous avouerons que ce jugement nous paraît exagéré. Il est impossible que des hommes et des femmes, quel que soit leur état de nudité, quand ils sont enfermés dans une étuve obscure, enveloppés d'une épaisse fumée, ruisselants de sueur, haletants de fatigue, songent à mal. Plusieurs jeunes gens, que nous interrogions à cet égard, nous ont toujours répondu que jamais les bains n'avaient été pour eux le principe d'aucune inspiration immorale, et qu'il en était ainsi de tous les autres. La marque de la dépravation, chez les peuples, est moins dans le laisser-aller de la tenue que dans la pruderie sèche et concentrée.

DOUZIEME RUNA.

(1) Nous ne pensons pas que la polygamie ait jamais été en usage chez les peuples finnois. Telle est du moins la seule opinion qu'on puisse se former, d'après la tradition des *runas*. Ces peuples observaient la fidélité conjugale avec autant de sévérité que les Germains. Le divorce leur était inconnu. Même aujourd'hui que le luthéranisme les y autorise, on ne voit pas que leurs mariages soient moins constants et moins solides : ceux qui profitent de cette faculté sont les nobles seigneurs mêlés aux mouvements de l'administration, et imbus des principes progressifs de la civilisation moderne.

Les anciens Slaves achetaient les femmes qu'ils

épousaient, et les regardaient comme esclaves. Cette coutume existait aussi chez plusieurs autres peuplades du nord. Mais il est difficile de décider si elle était également admise en Finlande. Les expressions du *Kalewala*, prises dans leur sens littéral, portent à conclure pour l'affirmative. Cependant Rühs prétend qu'il y a lieu de douter, et que peut-être cette vente de l'épouse, au lieu d'être une vente proprement dite, n'était autre chose que les présents faits d'ordinaire par le fiancé aux parents de sa fiancée. Cette conjecture de Rühs nous paraît peu fondée : lui-même ne la donne qu'avec réserve. En effet, outre les expressions du *Kalewala*, déjà si précises, voici une vieille *runa* dont les termes semblent tout à fait décisifs : Un père vient de traiter avec un jeune homme du mariage de sa fille. Pendant leur arrangement, celle-ci est allée au bois. Le jeune homme va la trouver, lui raconte l'entrevue qu'il a eue avec son père, et lui dit à quel prix il a conclu l'affaire. « A qui suis-je donc *vendue* (bortsåld) ? dit la jeune fille. — A moi, ma belle enfant, répond le jeune homme, à moi qui t'ai achetée. Alors la jeune fille l'interroge sur le prix (*om priset*), sur l'argent qu'il a donné pour avoir sa main (*brud-penningen*). Le jeune homme assure qu'il a donné beaucoup : un cheval de bataille pour le père, une vache pour la mère, deux moutons pour le frère, une brebis pour la sœur, un bel anneau pour la belle-sœur. Mais la jeune fille trouve que c'est peu, et dit : « Tu donnes peu pour une

bonne, trop peu pour une belle; je ne veux point de toi ! »

Il est clair qu'il s'agit ici d'un véritable contrat de vente. Ce prix (*priset*), cet argent de fiancée (*brud-penningen*) ne peuvent être considérés que comme la valeur matérielle donnée par le jeune homme en échange de la jeune fille. Mais ce qui doit nous paraître bien remarquable, c'est que l'arbitre du contrat soit la jeune fille elle-même et non le père. Elle prononce en dernier ressort et brise par son refus la convention paternelle. Ainsi ces peuples reculés, et, dans notre appréciation, si barbares, avaient compris tout ce qu'a de sacré et d'inviolable le cœur de la jeune fille. Loin de la contraindre par l'autorité et par la violence à un hymen abhorré, ils la laissaient libre et subordonnaient toujours à son inclination les exigences de leur intérêt. Nous avons déjà entendu la vierge de *Pohja* répondre à sa mère, qui lui conseillait de prendre *Wäinämöinen* pour époux à cause de ses grandes richesses : « O *mamma*, toi qui m'as élevée, » qui as pris soin de mon enfance, on ne nous vend » point pour de l'argent, on ne nous donne point » pour des présents aux héros qui nous demandent » en mariage. Je choisis celui qui a forgé le *sampo*. »

Observons qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces mots de la jeune fille : *On ne nous vend point pour de l'argent.* Car, après son mariage, nous la verrons appelée par sa mère, *épouse vendue*, *épouse achetée*. D'ailleurs, rappelons-nous qu'*Ilmarinen*,

à son départ pour *Pohja*, avait rempli son chapeau d'or : à quoi destinait-il cet or, sinon à payer le prix de son épouse? Dans sa réponse à sa mère, la jeune fille est exaltée par le sentiment : il n'est donc pas étonnant qu'elle exagère.

La liberté des jeunes Finnoises, dans le choix de leur époux, n'a encore subi aucune atteinte. Jamais les parents ne concluent sans leur consentement. Mais le mariage par vente est depuis longtemps aboli, excepté parmi quelques races finnoises qui habitent l'intérieur de la Russie. Maintenant, au contraire, c'est la jeune fille qui fait des présents aux parents de son fiancé. N'est-ce pas là encore un symbole de son indépendance?

Les jeunes Finlandais ne demandent jamais directement une jeune fille en mariage, ils ne le font que par le secours d'un interprète appelé en finnois *Patwaskani*, en suédois *Talman*. Voici comment Berndtson, ce poëte charmant que nous avons cité, met en scène cet usage national.

« Pavo causait avec ses voisins, assis auprès du » feu; les bras croisés sur la poitrine, la pipe à la » bouche, la tête couverte de son bonnet de laine. » Non loin de lui, sa femme au visage bon, mais » pâle, chantait doucement un psaume de Noël. La » belle Anna, l'ornement de la maison, la gloire du » riche paysan, s'occupait en silence auprès de la » table de la *tupa*.

» Tout à coup Pavo interrompt la conversation, » découvre son oreille, ôte sa pipe de sa bouche,

» écoute du côté de la porte, et dit : « J'entends le » son de la clochette et le piétinement d'un cheval » sur la route. Anna, approche-toi de la fenêtre, et » vois quel hôte nous arrive ! »

» Anna s'approche de la fenêtre, et dit à son » père : « Je vois venir au delà du ruisseau, sur la » route brillante, un traîneau attelé d'un cheval ra- » pide, et dans le traîneau deux hommes. Le cheval » porte fièrement sa tête, et jette ses pieds avec la » vélocité du vent. Le traîneau ressemble à un su- » perbe geai : il est élégamment travaillé, gracieu- » sement peint. Les voilà qu'ils s'avancent vers notre » habitation, les chiens aboient, les oiseaux effarou- » chés volent dans les branches des sorbiers. C'est » Jussi, le fils du paysan, accompagné de son beau- » frère. »

» Bientôt Jussi et son beau-frère Antti entrent » dans la tupa et saluent leurs hôtes, qui les accueil- » lent avec bienveillance. La bière est apportée, on » les invite à la goûter.

» Alors Antti commence à parler ainsi : « Ta mai- » son est grande et belle, père Pavo, hôte vénéra- » ble; il est bon d'habiter ici, de se chauffer à ton » joyeux foyer de Noël. Jamais on ne se lasse d'é- » couter ta conversation si instructive. Je n'ai point » bu dans Tarastkyro de bière meilleure que la » tienne. Cependant, ce n'est pas seulement pour » fêter Noël que nous sommes venus chez toi, que » nous avons demandé ton hospitalité, ni seulement

» pour nous asseoir auprès de ton brasier, causer » avec toi, boire ta bonne bière d'hiver.

» Prête à mes paroles une oreille favorable : voici » Jussi, le fils du paysan, jeune homme fier et cou- » rageux! Il a reçu de son père en héritage une » habitation et des terres fertiles; de son père et de » sa mère une condition avantageuse, un caractère » viril. Il faudrait chercher au loin, voyager plu- » sieurs milles, pour rencontrer un homme compa- » rable à Jussi. Je puis bien l'appeler le premier des » jeunes hommes qui aient jamais promené le soc » sur la terre, manié la faucille ou la hache. Il est » le roi pour les ouvrages de bois; grande est son » habileté à forger le fer. Il a des champs, des prai- » ries, des forêts réduites en cendre, du bois en » quantité, des chevaux superbes à voir, des brebis » luisantes et grasses, beaucoup d'argent.

» Seulement la vie paraît maintenant insupporta- » ble au brave jeune homme : sa maison lui semble » vide, car il lui désire une hôtesse; il ne peut plus » vivre sans une épouse à ses côtés. Voilà pourquoi » il est venu auprès de toi, Pavo; il veut te deman- » der pour épouse ta fille, la belle Anna. As-tu en- » tendu mon discours? as-tu médité ma proposi- » tion? »

» Pavo répondit à Antti, l'interprète de Jussi : « Ta » proposition ne me déplaît point, mais il faut par- » ler à ma fille, il faut tâcher aussi de la décider. »

» Antti s'adressa alors à l'hôtesse. La bonne mère » répondit : « Je trouve le prétendant digne; mais

» il faut parler à ma fille, il faut tâcher aussi de la » décider. »

» Anna était assise sur un banc, auprès de la ta- » ble. Ses joues étaient chaudes et rouges comme la » fraise de l'été, comme la myrtille de l'automne. » Elle tenait les yeux fixés en terre. Une fois seule- » ment elle les leva et jeta un regard sur le jeune » homme. Mais la belle Anna rougissait-elle de joie » ou de colère? Oh! il n'était point ami le regard » qu'elle avait jeté sur Jussi.

» Celui-ci s'avança vers elle, et pour gagner son » cœur, il lui dépeignit toute la joie, tout le bon- » heur, toute la félicité qui l'attendaient lorsqu'elle » serait la maîtresse de sa maison; puis il étala de- » vant ses yeux de riches présents.

» Mais l'œil d'Anna s'enflamma de colère, elle re- » poussa les présents et dit : « Jamais tu ne gagne- » ras mon cœur par tes belles paroles et tes flatte- » ries, jamais tu ne m'achèteras avec tes riches » présents. Je suis trop fière pour être vendue, trop » sage pour me laisser lier. Je ne serai jamais ta » fiancée ni l'épouse de ta vie (*a*). »

Il est certaines provinces de la Finlande où la célébration des noces est accompagnée d'usages singulièrement bizarres.

« En Savolax, quand un jeune homme sent du » penchant pour une jeune fille, il a recours à une » femme âgée qu'il charge de sa déclaration, et en

(*a*) Den gamles minnen, Bilder från finska skogsbygden, p. 34.

» même temps il lui remet quelques présents pour » la jeune fille. La vieille choisit, pour remplir sa » commission, l'instant où la jeune fille est prête à » se mettre au lit. Pendant qu'elle se déshabille, la » médiatrice se présente à elle, et s'étend sur les » louanges du jeune homme. Quand la fille a en- » tendu tout ce qu'elle a à lui dire, la matrone » glisse dans son sein les présents, soit un mou- » choir, un ruban, ou quelques pièces de monnaie. » Si la proposition ne plaît point à la fille, elle rend » à la vieille ce qu'elle en reçoit, et l'ambassadrice » en porte aussitôt la désagréable nouvelle à celui » qui l'a envoyée. Cependant il faut observer qu'un » refus de ce genre ne doit pas toujours être re- » gardé comme une preuve décisive d'éloignement. » La marque la plus positive d'un refus, sur lequel » il n'y ait pas à revenir, quelque vives, quelque réi- » térées que soient les négociations, c'est quand la » jeune personne, au lieu de remettre de la main » à la main le présent à celle qui le lui apporte, ôte » la ceinture qui serre son vêtement près de son » corps, et le laisse tomber entre son sein et sa che- » mise jusqu'à terre : si, au contraire, elle retient » le présent, alors les jeunes personnes se regardent » comme liées l'une à l'autre, et il ne manque plus » à leur bonheur que la cérémonie du mariage, qui » légitime leur union.

» Le jour de la célébration, un paysan des envi- » rons, ayant le titre d'orateur, fait les honneurs de » la fête. Cet orateur est généralement une per-

» sonne qui reunit au talent de la parole celui » d'improvisateur. En pareil cas, on attend tou- » jours de lui quelques vers relatifs à la circon- » stance, et qu'il doit faire sur-le-champ, ou d'autres » qui se rapportent à quelque événement fortuit. » Mais la cérémonie la plus curieuse et la plus inté- » ressante de toutes est celle qui a lieu le lende- » main du mariage. Tous les convives étant assem- » blés comme le jour de la cérémonie, le nouveau » marié est obligé de déclarer s'il a trouvé ou non » dans son épouse la faveur qu'il avait droit d'espé- » rer lui être réservée. Si l'époux répond par l'affir- » mative, l'orateur, soit en prose ou en vers, selon » qu'il est inspiré, célèbre alors le bonheur que ce » jeune couple a goûté; puis prenant une coupe, il » la vide à la santé des nouveaux époux. Si le mal- » heureux marié répond par la négative, il y a sur » la même table un vase de moindre valeur, mais » percé dans le fond, que l'orateur doit également » vider; mais pendant qu'il boit, la liqueur s'é- » chappe, et fait allusion ainsi à l'imparfaite féli- » cité de l'époux. L'orateur fait ensuite quelques » remarques peu flatteuses pour l'épouse. Après la » harangue dans l'un et l'autre cas, il prend les » vêtements du mari que celui-ci tient à dessein, et » en frappe l'épouse vigoureusement en lui disant: » Femme, sois féconde, et ne manque pas de pro- » duire des héritiers à ton époux.

» L'usage voulait encore en Écosse, il y a un » siècle, et était aussi général que celui des Fin-

» landais que nous venons de citer, que le jour qui » suit la consommation du mariage, le mari ram- » pât à quatre pattes pour recevoir sur son dos un » panier plein de pierres, le portât jusqu'à l'épouse, » en signe qu'elle n'était plus fille, et celle-ci venait » alors à lui pour le soulager de son fardeau, en » jetant le panier par terre.

» Dans une des paroisses de la Finlande, la cou- » tume est que les jeunes filles portent suspendue » à leur ceinture une gaîne de couteau, pour indi- » quer qu'elles ne sont point mariées, et qu'elles » n'ont aucune répugnance à contracter quelques » engagements. Quand un jeune homme devient » amoureux de l'une de ces jeunes personnes, sa » manière de la courtiser est d'acheter ou de faire » acheter un couteau du volume de la gaîne, et de » prendre occasion de le glisser dans l'étui, sans » que la jeune personne s'en aperçoive. Si celle-ci » garde le couteau, c'est un signe très-favorable, » sinon le refus est constaté. Dans la paroisse » de Kemi, avant le jour fixé pour le mariage, les » futurs dorment ensemble pendant une semaine, » mais sans se déshabiller entièrement : cette » semaine est appelée la semaine des caleçons. » Quelques lecteurs, sans doute, pourront se rap- » peler que cette cérémonie est la copie de l'*empa-* » *quetage, boulding*, usité chez les Anglo-Américains. » Si, pendant cette semaine, l'amour des futurs » conjoints prend une nouvelle force, ils le scellent » par le mariage; mais si, au contraire, leurs mu-

» tuelles affections, au lieu d'augmenter, dimi-
» nuent, le mariage n'a point lieu. »

Disons un mot maintenant des cérémonies du mariage chez les Lapons ; nous y trouverons plus d'un trait de ressemblance avec les usages Finlandais.

« Quand un Lapon veut épouser une jeune fille
» de sa nation, il fait part de son désir à sa propre
» famille, qui alors va en corps chez les parents
» de la jeune personne : les députés, pour ne
» point perdre de temps, font provision d'une
» certaine quantité d'eau-de-vie, dont ils disposent
» dans l'occasion, et de quelques légers présents
» dont ils gratifient la future, tels, par exemple,
» qu'une ceinture ornée d'argent, un anneau ou
» quelques autres petits bijoux du même genre.
» Quand ils arrivent à la porte de la hutte où elle
» réside, l'orateur entre le premier, suivi des autres
» parents. Le prétendu reste en dehors jusqu'à ce
» qu'il soit invité d'entrer; alors l'orateur remplit
» un grand verre d'eau-de-vie qu'il offre au père de
» la fille, qui, s'il l'accepte, indique par cette action
» qu'il approuve le mariage pour lequel on vient
» lui demander son consentement. L'eau-de-vie se
» verse à la ronde, non-seulement au père et à la
» mère de la future et à tous les amis qui sont ve-
» nus les voir, mais encore au prétendu ; et pendant
» cette libation, le jeune homme obtient la permis-
» sion de parler en son propre nom. L'orateur en-
» suite commence son compliment, et au moment

» où il s'agit de l'amant, celui-ci, s'il a été introduit, » prend sa place à une certaine distance de la com- » pagnie, mais toujours très-près de l'entrée. En- » fin, quand les parents de la jeune personne ont » donné à l'amant leur plein acquiescement à ses » désirs, il offre à sa bien-aimée le présent qu'il » a apporté, et en même temps il promet des ha- » bits de noce au père et à la mère. Les affaires » étant ainsi heureusement traitées, la compagnie » se retire : ce cérémonial, tel que nous venons de » le décrire, est communément observé en tout ou » en partie dans ces sortes d'occasions, et, en effet, » il est rare qu'on s'en écarte. S'il arrive que les » parents, après avoir ainsi donné leur consente- » ment, retirent leur parole, c'est un usage qui vaut » force de lois, parmi les Lapons, savoir, que tou- » tes les dépenses qu'on a faites, même celles rela- » tives aux objets consommés, sont censées devoir » être supportées par ceux qui les ont occasionnées.

» Aussitôt après que les parties se sont accordées, » le jeune homme a la permission de faire sa cour » à sa future ; il met la plus grande propreté dans » son ajustement, et pour mieux nourrir son âme » du bonheur qu'il est près de goûter, il donne » carrière à son génie en composant des chansons » à sa louange. On sait combien l'amour fournit » de matériaux à la poésie ; la verve du jeune Lapon » lui fournit aussi parfois des effusions de cœur » d'une expression assez recherchée ; mais souvent » il peint les doux sentiments de son âme sous des

» couleurs qui en présentent toute la vivacité, sans » mettre beaucoup de choix à des mots qui ne pour- » raient que nuire à la sincérité de ses aveux. Cha- » que parole a rapport à sa passion; et s'il est » écouté, tout son but est rempli : mais si le plus » souvent les douces affections du cœur ne pren- » nent point pour interprète un langage mesuré , » ainsi qu'il est d'usage chez les peuples plus poli- » cés; si, dans son génie, l'amant ne trouve point » de moyens suffisants pour chanter sa bien-aimée, » et qu'il soit ainsi réduit au silence, il ne manque » jamais de compenser son insuffisance en ce genre » en lui offrant tout ce qu'il croit pouvoir lui être » aussi agréable, soit du tabac, soit de l'eau-de-vie, » ou autre chose semblable.

» Le jour des noces, l'accordée paraît dans ses » atours; son habit est à peu près le même que » celui qu'elle porte en toute autre occasion, avec » cette différence que sa tête, ordinairement cou- » verte, est nue dans cette circonstance; sa cheve- » lure flottant à l'abandon sur ses épaules et n'étant » communément retenue que par un bandeau de » différentes étoffes et quelquefois un filet. La céré- » monie du mariage étant faite, les noces se célè- » brent sans pompe et de la manière la plus frugale: » ceux des convives aisés qui sont invités font un » présent de quelque argent à l'époux, ou y sup- » pléent par un renne ou quelques autres objets » d'approvisionnement.

» C'est la coutume en quelques parties de la La-

» ponie que, peu de jours après le mariage, les pa-
» rents et les amis des nouveaux conjoints se réu-
» nissent et partagent les agréments d'un repas
» frugal; il consiste en soupe, bouillon, quelques
» pièces de renne rôti auxquels ils ajoutent quel-
» ques pots d'hydromel; ce repas terminé, les con-
» vives se retirent.

» Le mari demeure communément avec les pa-
» rents de son épouse pendant un an après son
» mariage; à l'expiration de ce temps, il se retire
» pour s'établir lui-même dans son ménage. Il reçoit
» de ses parents, pour ce premier établissement, tout
» ce qu'ils peuvent lui accorder; comme quelques
» menus meubles, des moutons, une marmite et
» autres objets qui, quoique d'une petite valeur,
» sont cependant très-nécessaires dans le ménage
» d'un Lapon. »

(2) Nous avons déjà parlé de l'hospitalité des Finnois. Ajoutons un trait caractéristique. Dans presque toutes les maisons, il y a un pauvre ou une famille de pauvres qui sont logés, nourris, entourés de toute espèce de soins et de respects. Ils y restent un jour, une semaine, quelquefois des mois entiers. Quand ils veulent partir, le maître de la maison met un cheval à son traîneau et les transporte où ils veulent.

TREIZIEME RUNA.

(1) La Carélie, province de la Finlande, bornée à l'ouest par la Savolax, au nord par l'Ostrobothnie, à l'est et au midi par le gouvernement de Wiborg ou la vieille Finlande. Son nom finnois *Karjala* vient de *Karja* (troupeau de bœufs). C'est, en effet, une province riche en pâturages et en toute sorte de produits. Les chevaux caréliens sont surtout très-estimés.

(2) Tavastland, partie la plus remarquable de la Finlande par ses majestueuses forêts, son admirable fertilité, la variété et le pittoresque de ses sites, dont la plupart ne le cèdent en rien aux plus renommés de la Suisse. A l'ouest de la Tavastland, non loin de Tammerfors, on entend gronder la fameuse cataracte de *Kyro*.

Un poëte du pays inspiré par elle s'écrie :

« Qu'entends-je? quel mugissement! quelle puissante clameur retentit au loin! Ce n'est point la » voix de la tempête, car ses soupirs ne résonnent » point ainsi, et les sauvages battements de ses ailes » n'éveillent point un pareil écho. Ce n'est point le » bruit du tonnerre, car jamais l'air n'a été si pur, » si léger à respirer. C'est la cataracte de Kyro qui » mugit, c'est la chute des ondes de Kyro qui » gronde.

» Déjà, entre les tiges des arbres, j'aperçois des » masses d'eau. Déjà je suis sur la rive, attaché à » la terre, pétrifié d'étonnement. Spectacle digne » d'être vu, d'être admiré, de rester gravé dans la » mémoire !.....

» Le lac a brisé les portes de sa prison, déchiré » ses liens avec colère. Tel qu'un tigre qui fond sur » sa proie, il se jette sur le roc et se précipite dans » l'abîme. C'est un lion qui s'élance : l'écume blan- » chit sa gueule, sa crinière se soulève comme des » vagues en courroux, il frappe ses flancs avec vio- » lence, et met sa chair en lambeaux.

» Mais voici que le soleil couchant abaisse, sur les » ondes, les derniers rayons de sa lumière. Alors la » cataracte paraît semblable à un fleuve d'or qui a » brisé les barrières de la fournaise ardente et se » roule vainqueur au milieu de ses ruines. L'écume » d'argent flotte sur la vague, la mousse blanche » jaillit vers les cieux, et sur le gazon, près du ri- » vage, chaque goutte d'eau étincèle comme les dia-

» mants les plus purs, comme les étoiles d'une nuit » de septembre. Profonde et puissante comme la » voix du Sinaï, la voix du grand esprit des eaux » s'élève ; et, dans sa colère frémissante, il lance ses » flots contre le rocher, de même que Moïse lançait » les tables sacrées contre la montagne. Le bruit » qui résonne quand les échos des rochers ren- » voient les sublimes accents du tonnerre n'a pas » une voix plus majestueuse que celle de la cata- » racte de Kyro..... »

Les cataractes du Nil ont rendu célèbre l'habileté des pilotes qui conduisent si intrépidement et si sûrement les voyageurs à travers leurs périlleuses sinuosités. Les cataractes qui se trouvent entre la Finlande et la Laponie exigent probablement d'aussi bons canotiers que celles d'Égypte. Voici comment un voyageur raconte le passage de la cataracte de *Muonio-Koski*, la plus fameuse du pays :

« Il faut se représenter d'abord la rivière resser- » rée dans un lit extrêmement étroit, et tellement » comprimée et embarrassée par des rochers rabo- » teux et en talus, que le courant est forcé de dou- » bler sa rapidité première : que l'on se figure en- » suite les redoutables aspérités dont est semé le » canal, occasionnées par une chaîne de rochers » dont les cimes aiguës brisent sans cesse les eaux » qu'ils blanchissent d'écume ; qu'on réfléchisse » enfin que tel est l'état de la rivière pendant l'es- » pace d'un mille ; et l'on sentira que si l'on ras- » semble toutes ces circonstances, il est impossible

» de songer sans effroi aux dangers que court un
» canot qu'on aventure sur une rivière dont le che-
» nal, par sa nature, et le courant, par son éton-
» nante vélocité, semblent conjurer sa destruction.
» Ce canot ne peut passer ce détroit en suivant
» simplement le courant ; mais il faut qu'il aille avec
» une vitesse accélérée au moins du double de celle
» du courant. Deux canotiers, les plus actifs et les
» plus robustes qu'on puisse trouver, doivent em-
» ployer leurs plus grands efforts à ramer sans re-
» lâche pour faire surmonter au canot la violence
» de ce courant ; pendant qu'un homme est au
» gouvernail, pour régler la direction selon que les
» circonstances le demandent. La rapidité de la
» chute est si étonnante qu'on fait un mille dans
» l'espace de trois ou quatre minutes. Celui qui
» tient le gouvernail peut à peine distinguer les ro-
» chers qu'il lui faut éviter. Il dirige la proue du
» canot directement vers le rocher qu'il veut dé-
» passer, et quand il est au moment de le toucher,
» il fait aussitôt un angle aigu par un coup de gou-
» vernail aussi leste qu'habile, et dérive au large.
» Le passager frémit à l'aspect de cette manœuvre
» à laquelle il ne s'attend pas, croit que le canot va
» se briser en mille pièces, et le moment après,
» étonné de se voir échappé à ce danger, il aper-
» çoit le rocher à une distance prodigieuse. Mais
» ce n'est point à cela seul que se bornent les alar-
» mes et les embarras que l'on éprouve. Les vagues
» qui grondent et s'amoncèlent autour du canot,

» tantôt embarquent dans cette frêle nacelle des
» torrents d'eau qui l'inondent, tantôt s'élancent
» avec tant de violence qu'elles passent d'un bout
» à l'autre sans presque toucher aux navigateurs.
» Enfin les périls, la mort même se présentent sous
» tant de formes, qu'on hésite à ouvrir les yeux,
» quel que soit le soin que prennent à vous rassu-
» rer les personnes que l'expérience a familiarisées
» avec ce passage. Plusieurs avaient déjà péri dans
» cet endroit dangereux, et deux hommes du village
» de Muonio étaient les seuls conducteurs dont
» l'habileté méritât la confiance des voyageurs;
» c'étaient un vieillard de soixante-sept ans et son
» fils âgé de vingt-six. Le père connaissait ce pas-
» sage depuis vingt ans; il l'avait toujours prati-
» qué avec succès, et employé ce long espace de
» temps à instruire son fils dans ce périlleux pilo-
» tage. Il est impossible de concevoir quelque chose
» de plus étonnant et de plus intéressant à la fois
» que la contenance impassible de ce vieillard dans
» le cours de cette traversée. Comme le parti que
» nous avions pris de descendre ne fut pas adopté
» précipitamment, mais après une mûre réflexion,
» nous nous étions préparés à observer toutes les
» circonstances de cette navigation, de manière à
» n'en perdre aucun des détails. Ce vieillard ne
» s'asseyait jamais; et, constamment debout, il te-
» nait de ses deux mains le gouvernail, quoiqu'il
» fût encore fixé à l'arrière du canot par une amarre
» de branches d'arbre. Quand on passe les petites

» cataractes, on les descend sans amarrer le gou-
» vernail; on se contente de le tenir entre ses
» mains, et le pilote reste assis pendant tout le
» temps que la circonstance le permet (*a*).

» Quant à nous, lorsque nous étions au moment
» le plus critique de ces passages, il nous suffisait
» de jeter les yeux sur notre vieillard, et nos crain-
» tes aussitôt s'évanouissaient; dans les endroits
» les moins difficiles, il s'occupait lui-même de son
» fils, pour voir comment il se comportait dans la
» manœuvre qu'il dirigeait, et, d'après sa fi-
» gure, chacun discernait quelle était la nature de
» ses craintes. Aussitôt que nous eûmes passé le
» danger, nous abordâmes au rivage pour nous
» reposer et jouir de notre triomphe. Ce fut alors
» que le fils, qui avait piloté le second canot, nous
» rejoignit, mais si pâle et si défait, qu'on pouvait
» deviner que quelque grand péril l'avait menacé;
» et bientôt nos soupçons se confirmèrent, par le
» rapport de notre interprète, qui, avec le domes-
» tique de mon compagnon, se trouvait dans le
» même canot. Ils nous dirent, en effet, qu'il avait
» touché deux ou trois fois le rocher, et qu'il s'était
» cru perdu par la violente secousse que le canot
» en avait éprouvée. »

(3) Petite ville de Finlande, voisine de Tornéâ.

(*a*) Quand il s'agit de passer des cataractes aussi dangereuses que celles-ci, il faut nécessairement amarer le gouvernail, que les vagues, sans cette précaution, emporteraient bientôt.

Le fleuve ou la rivière de Kemi est très-dangereux, mais il est riche en poissons.

(4) Olonetz.

(5) *Turja* doit s'entendre ici d'Åbo. Voyez l'Introduction.

(6) Dès l'année 862, il y eut une invasion de Waraigues en Russie. Ils furent repoussés, puis rappelés plus tard pour régner sur le pays. Dès lors il s'établit entre la Suède et la Russie une bonne intelligence qui dura longtemps. Ce n'est que vers l'an 1250, qu'à l'occasion de la guerre de Birger contre les Finnois, les hostilités se réveillèrent entre les deux nations. La *Runa* fait peut-être allusion à cette dernière guerre, à moins toutefois qu'elle n'ait trait à la première, ce qui ne serait pas improbable.

(7) Dieu protecteur des moissons. Sa fonction particulière est de faire prospérer l'orge.

La fleuve ou la rivière de Kemi est très-dangereux, mais il est riche en poissons.

(4) Oloneta.

(5) Zaryé doit s'entendre ici d'Abo. Voyez l'Introduction.

(6) Dès l'année 802, il y eut une invasion de Warariens en Russie. Ils furent repoussés, puis rappelés plus tard pour régner sur le pays. Dès lors il s'établit entre la Suède et la Russie une bonne intelligence qui dura longtemps. C'est que vers l'an 1250, qu'a l'occasion de la guerre de Birger contre les Finnois, les hostilités se réveillèrent entre les deux nations. La Russie fait peut-être allusion à cette dernière guerre, à moins toutefois qu'elle n'ait trait à la première, ce qui ne serait pas inprobable.

(7) Bien protection des moissons. Sa fonction particulière est de faire prospérer l'orge.

QUATORZIÈME RUNA.

(1) Tas de bois.

(2) Il est clair qu'il n'y a ici qu'une hyperbole poétique, et nullement l'expression d'une coutume en usage.

(3) *Osma*, glouton.

(4) La *Runa* renferme sans doute ici quelque allégorie que nous ne saurions expliquer. Peut-être s'agit-il seulement des os suspendus aux murs pour qu'ils puissent sécher.

(5) *Omenapuu*, pommier; *pääkke*, coudrier; *lumpi*, nénuphar; *lahna*, cyprès.

(6) *Rahi* est le nom du long banc placé devant la table. Dans les maisons finnoises, il y a aussi tout autour de la *tupa* des bancs fixés aux murs; puis d'autres petits bancs mobiles qu'on peut aisément transporter d'un lieu à un autre.

(7) Le sorbier. Cet arbre était vénéré chez les Finnois. Encore aujourd'hui on le cultive avec grand soin dans l'enceinte des habitations.

(8) C'est encore la formule en usage aujourd'hui chez les paysans pour se saluer, quand ils se rencontrent ou qu'ils se visitent.

(9) C'est la première fois qu'il est fait mention des chrétiens dans le *Kalewala*. Mais cette mention est ici sans conséquence. V. l'Introduction.

(10) En finnois, les jeunes filles sont aussi appelées *oies*. Nous avons même souvent remplacé cette expression par celle de colombe dans notre traduction.

(11) Nom de la vierge de Pohja.

(12) Quand un tonneau est en perce, les Finnois le placent sur les solives qui forment le plafond de leur *tupa*.

(13) *Peponen*, femelle du pinson ; *sotka*, canne. Épithètes finnoises gracieusement appliquées par *Ilmarinnen* à sa mère.

QUINZIÈME RUNA.

(1) Expression délicate que les Finnois appliquent aux objets qui leur sont chers. Cette *runa* est singulièrement remarquable par les sentiments qu'elle renferme. On y sent comme une impression du christianisme. V. l'Introduction.

(2) Allusion au faisceau de verges de bouleau, dont les Finnois se fouettent le corps lorsqu'ils prennent leur bain.

(3) Grand tas de seigle. C'est ainsi que les Finnois le conservent pendant l'hiver.

(4) Les pauvres pilaient, grain à grain, dans un mortier, le blé qu'ils recevaient en aumône. Il paraît qu'à l'époque où cette *runa* a été faite, les moulins étaient encore inconnus en Finlande.

Les premiers moulins qu'on inventa furent des moulins à bras. En Égypte, en Arabie, en Pales-

tine, et même dans la Grèce, c'étaient les filles qui les tournaient. On montre encore à la Mecque, dans une belle maison qui passe pour avoir été celle de Khadidje, une cavité où l'on dit que Fatmé, surnommée l'*Éclatante*, fille de Mahomet et femme d'Ali, tournait son moulin à bras lorsqu'elle fut grande (V. Burckhardt, Voyage en Arabie). Les femmes des cheiks arabes ont encore à leur part cette pénible occupation. Sous le règne du fils de Clovis, sainte Radegonde, reine de France, moulait elle-même tout le grain qu'elle consommait pendant le carême (Legrand d'Aussy, *Hist. privée des Français*). On attribue l'invention des moulins à eau à Mithridate. Ce qui est certain, c'est qu'ils existaient de son temps. On en cite, entre autres preuves, cette jolie épigramme d'Antipater de Thessalonique, dont voici la traduction : « Vous qu'on a jusqu'ici employées à moudre nos grains, femmes, laissez désormais reposer vos bras et dormez sans trouble; ce n'est plus pour vous que les oiseaux annonceront par leurs chants le lever de l'aurore. Cérès a ordonné aux naïades de remplir vos travaux; elles obéissent et tournent avec vitesse une roue qui meut rapidement elle-même les meules pesantes. » Les Romains ne perfectionnèrent les moulins à eau que lorsque Constantin eut aboli l'esclavage.

(5) Surnom de l'ours.

(6) C'est-à-dire tu mangeras tant que tu voudras, tu boiras à satiété. Idiotisme finnois.

SEIZIÈME RUNA.

(1) Sorte de brouet fait d'orge cuit, séché et réduit en farine, ou bien de farine d'avoine mêlée de sel.

(2) L'interprète de l'époux auprès de l'épouse et de ses parents. Nous en avons déjà parlé ailleurs.

(3) Fille de la Lune. Voyez l'Introduction.

(4) Fille du Soleil. Voyez l'Introduction.

(5) La paranymphe. Celle qui accompagne l'épouse le jour de son hymen.

(6) Nous ne savons comment s'y prenaient les jeunes Finnoises pour orner leurs sourcils de perles précieuses. Peut-être s'agit-il ici d'une sorte de féronnière?

(7) La valeur de ces monnaies est inconnue aujourd'hui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION.....	j
I. Histoire primitive des Peuples finnois.....	vij
II. Mythologie des Peuples finnois.....	xlix
§ 1. Cosmogonie.....	lxiij
§ 2. Divinités finnoises.....	lxxix
§ 3. Prêtres, dogmes, etc.....	cv
III. Poésie des Peuples finnois.....	cxxij
Kalewala, ou Poésie épique de la Finlande, première partie.....	1
Notes de la première partie du Kalewala, ou Génie National de la Finlande.....	131

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page xix, ligne 9, *au lieu de* Sainoviez, *lisez* Sainovicz.
Page lxxix, ligne 14, *au lieu de* faux, *lisez* faulx.
Page lxxxj, ligne 10, *au lieu de* buvait, *lisez* buvant.
Page cxxv, ligne 19, *au lieu de* à, lisez ă.
Page cxxvj, ligne 9, *au lieu de* a, *lisez* ă.
Page cxxxvj, ligne 12, *au lieu de* la, *lisez* sa.
Page cxxxiij, ligne 21, *au lieu de* s'agitent, *lisez* s'agite.
Page 18, ligne 6, *au lieu de* digne, *lisez* digue.
Page 23, ligne 13, *au lieu de* rôde, *lisez* rôda ; *au lieu de* regarde, *lisez* regarda.
Page 34, ligne 18, *au lieu de* soufflet, *lisez* soufflets.
Page 48, ligne 4, *au lieu de* faux, *lisez* faulx.
Page 55, ligne 13, *au lieu de* fait, *lisez* fais.
Page 85, ligne 27, *au lieu de* vas, *lisez* va.
Page 105, ligne 26, *au lieu de* pure, *lisez* pur.
Page 114, ligne 25, *au lieu de* fais, *lisez* fait.
Page 161, ligne 8, *au lieu de* i, *lisez* il.
Page 173, ligne 15, *au lieu de* provisons, *lisez* provisions.
Page 182, ligne 20, *au lieu de* le précédent, *lisez* les précédents.
Page 206, ligne 10, *au lieu de* Vönämâinen, *lisez* Väinämöinen.
Page 210, ligne 13, *au lieu de* crân, *lisez* crâne.

DK451 .L58 v.1
La Finlande;
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00022 4149